

« C'était bien parti pour mal finir, et cela finit mal, comme on le verra à la lecture de ce journal de prof que je tins sur mon blog le temps où je pus exercer. Cela finit à l'Académie où l'on me morigéna et me menaça, cela finit dans le bureau du proviseur où l'on m'enjoignit aussi de me taire, cela finit au commissariat de police avec une plainte déposée contre moi, cela finit à l'hôpital avec un cancer récidivant, cela finit avec un départ de l'Éducation nationale en forme de non-retour. Mais cela finit aussi avec un merveilleux souvenir au cœur, celui de mes élèves bien-aimés et du travail que nous accomplîmes ensemble. »

...

« Puisse ce témoignage à vif contribuer à trouver des voies pour améliorer l'enseignement en France, et avec lui, le sort des élèves et des enseignant·e·s. »

Alina Reyes

# JOURNAL D'UNE PROF

## DE LA MÊME AUTEURE

*Yogini, Petit précis de méditation*, Kindle Amazon, 2021  
*Une Chasse spirituelle*, Kindle Amazon, 2020  
*La grande illusion : Figures de la fascisation en cours*, Kindle Amazon, 2015  
*Voyage*, alinareyes.net, 2011-2013 (épuisé, non rééditable)  
*Cueillettes*, Nil Éditions, 2010  
*Charité de la chair*, Presses de la Renaissance, 2010  
*Souviens-toi de vivre*, Presses de la Renaissance, 2010  
*Psaumes du temps présent*, Presses de la Renaissance, 2009  
*Lumière dans le temps*, Bayard, 2009  
*La Dameuse*, Zulma, 2008  
*La jeune fille et la Vierge*, Bayard, 2008  
*Notre femme*, Atelier in 8, 2007  
*Forêt profonde*, Le Rocher, 2007  
*Le carnet de Rrose*, Robert Laffont, 2006  
*Nue*, avec Bernard Matussièrre, Fitway Publishing, 2005  
*Sept nuits*, Robert Laffont, 2005  
*La Chasse amoureuse*, Robert Laffont, 2004  
*Satisfaction*, Robert Laffont, 2002  
*Une nuit avec Marilyn*, Zulma, 2002  
*Politique de l'amour*, Zulma, 2002  
*La vérité nue*, avec Stéphane Zagdanski, Pauvert, 2002  
*Ma vie douce*, Zulma, 2001  
*Nus devant les fantômes, Franz Kafka et Milena Jesenska*, Éditions 1, 2000  
*Autopsie*, Inventaire Invention, 2000  
*L'Exclue*, Mille et une nuits, 2000  
*Lilith*, Robert Laffont, 1999  
*Corps de femme*, Zulma, 1999  
*Moha m'aime*, Gallimard, 1999  
*Poupée, anale nationale*, Zulma, 1998  
*Il n'y a plus que la Patagonie*, Julliard, 1997  
*Le chien qui voulait me manger*, Gallimard, 1996  
*La Nuit*, Joëlle Losfeld, 1994  
*Derrière la porte*, Robert Laffont, 1994  
*Quand tu aimes, il faut partir*, Gallimard, 1993  
*Au corset qui tue*, Gallimard, 1992  
*Lucie au long cours*, Le Seuil, 1990  
*Le Boucher*, Le Seuil, 1988

## Introduction

Du fond de la classe, à travers la baie vitrée, je regardais, en bas, les arbres de l'allée qui commençaient à laisser tomber leurs feuilles. Au tableau, le prof avait projeté l'image de ce fameux vase antique représentant Ulysse attaché à son mât, tête levée, face à une sirène qui se laisse tomber, tête en bas, devant lui. Les tons fauves de l'œuvre peinte sur fond noir brillant rappelaient ceux des feuillages roussissant dans les branchages et sur la mince bande de terre noire longeant le pavage de ce quartier de banlieue récemment construit.

Le prof pour profs terminait son commentaire sur l'image, sur ce que nous pouvions en dire et faire dire aux collégiens et collégiennes qui nous seraient confiées. En gros : Ulysse s'est fait attacher au mât de son bateau pour ne pas succomber au charme des sirènes, sirènes qui à l'époque n'étaient pas vues comme des femmes-poissons mais comme des femmes-oiseaux.

La vingtaine de profs stagiaires se tenaient tranquilles derrière leurs tables, comme la plus sage des classes, ou comme la plus endormie. Sortant de ma demi-rêverie, j'intervins à haute voix :

« Ne faudrait-il pas faire remarquer aussi aux élèves qu'Ulysse a la tête et le corps dressés vers le ciel, alors que la sirène face à lui plonge ? Les faire réfléchir aussi sur le sens de cette opposition ? »

Le prof me regarda, l'air interloqué. Visiblement il n'avait jamais remarqué lui-même ce jeu flagrant dans la représentation. Pour lui comme pour d'autres, qui, d'un ton sans appel, me le dirent à propos d'autres œuvres, non, on n'avait pas le temps, en classe, d'aller chercher si loin avec les élèves.

J'insistai juste un peu, en vain. Il passa à autre chose. Personne ne disait rien. Mes camarades et collègues m'apparurent soudain, alignés derrière leurs tables, tels les compagnons d'Ulysse à leurs bancs de rameurs, les oreilles pleines de cire. Quant à Homère, je me rendais compte qu'il n'avait pas dit qu'un humain, même lié pieds et poings, pouvait très bien répliquer au discours des sirènes juchées sur leur tas d'ossements humains. Plus tard, quand les sirènes m'assassinèrent consciencieusement, je révisai mon jugement : oui, on pouvait répliquer, mais au risque d'être coulé.

Du reste, Ulysse avait bel et bien répliqué, avant cela. Il avait crié son nom à l'espèce de sirène nommée Cyclope, autre monstre dévoreur d'hommes. Au risque d'être coulé. Tous ses ennuis étaient venus de là. Parti sans rien dire, sans se dévoiler, il aurait pu continuer tranquille son chemin. C'est ce que font tant de gens. Tant de gens parmi lesquels ceux qui, volontiers anonymes sur les réseaux sociaux, enseignent aujourd'hui qu'il a eu tort de dire son nom au mangeur d'hommes. Mais voilà, le courageux voyageur avait ouvert sa grande gueule, et alors le dieu de la mer avait tout fait pour l'empêcher de rentrer chez lui, dix ans durant.

Et bien entendu (sans cire dans les oreilles), on n'a pas le temps d'aller chercher si loin en classe. Comme nous le dit glorieusement une autre prof pour profs, « Nous formons les adultes dont le monde a besoin ». Si j'avais voulu éviter d'être coulée, cette fois encore je me serais abstenue de répliquer : « Ne devrions-nous pas plutôt former des adultes capables d'être libres et de faire eux-mêmes le monde dans lequel ils veulent vivre ? »

C'était bien parti pour mal finir, et cela finit mal, comme on le verra à la lecture de ce journal de prof que je tins sur mon blog le temps où je pus exercer. Cela finit à l'Académie où l'on me morigéna et me menaça, cela finit dans le bureau du proviseur où l'on m'enjoignit aussi de me taire, cela finit au commissariat de police avec une plainte déposée contre moi, cela finit à l'hôpital avec un cancer récidivant, cela finit avec un départ de l'Éducation nationale en forme de non-retour. Mais cela finit aussi avec un merveilleux souvenir au cœur, celui de mes élèves bien-aimés et du travail que nous accomplîmes ensemble.

Pour ma première rentrée, je m'étais composé un vestiaire plus soigné que mes jeans et t-shirt de tous les jours. Comme je n'avais pas d'argent, j'avais acheté à la friperie jupes, pantalons et hauts de marques correctes à deux ou trois euros pièce, et dans une minuscule boutique chinoise deux paires d'escarpins à petits talons, pour dix euros les deux. J'envisageais mon travail avec sérieux et respect de mes élèves, et c'était une façon pour moi de le manifester. Avec cela, une ou deux pinces dans mes cheveux, coupés par moi-même, afin qu'ils tiennent en place, et une légère touche de rouge à lèvres, pour n'avoir l'air ni fade ni séductrice de gamins.

En classe, me tenir debout et marcher sur mes petits talons pointus ne me dérangeait pas, mais il est vrai qu'à d'autres moments, j'aurais pu regretter le confort de mes baskets. Durant toutes les allées et venues qu'il me fallait faire dans la journée pour aller d'une salle de classe à l'autre, d'un bâtiment à l'autre de ce grand établissement, en montant et descendant les escaliers en béton, en parcourant les couloirs et passerelles sur des dizaines de mètres et le plus vite possible, souvent en remettant à plus tard une envie de passer aux toilettes, pour ne pas arriver en retard d'un cours à l'autre.

Et puis dans les transports en commun. Quatre heures par jour de métro, RER et bus, dont deux fois six minutes à pas vifs dans les couloirs du RER. Cela dans le meilleur des cas, celui où métro, RER et bus n'étaient affectés par nul incident technique m'obligeant à faire des détours qui rendaient le trajet plus long encore. Les incidents sur le RER étaient légion, le métro était souvent si bourré de monde le soir qu'il fallait attendre le suivant pour pouvoir s'y faufiler, et la ligne de bus de banlieue était régulièrement l'objet de caillassages, suite auxquels elle s'arrêtait de fonctionner sur des périodes indéterminées, qui obligeaient là aussi à faire de longs détours pour trouver une autre ligne, ou bien à faire le chemin à pied.

Je dois dire que j'étais la seule, parmi les profs stagiaires, à l'Espé où l'on formait les profs pendant leur première année en poste, à avoir d'aussi longs trajets entre son domicile et son travail. Les autres avaient aussi de longues distances à parcourir, mais pas aussi longues. Pourtant ils avaient dans les vingt ans et moi dans les soixante. Cela ne pouvait pas dépendre de notre classement au concours – si cela avait été le cas, je n'y étais pas assez mal classée pour cela. Les affectations ne sont pas censées donner la préférence à tel ou telle, mais l'une de mes collègues de classe, jeune maman très sympathique, avait été affectée à cinquante mètres de chez elle, dans l'établissement où elle avait été elle-même élève. L'administration n'est pas si froide que ça, pas plus que ne l'était le proviseur de mon lycée, qui avait accordé à la jolie prof qu'il regardait avec des yeux humides de faire tous ses cours dans le même bâtiment (me dirent d'autres collègues), dans des salles proches les unes des autres, lui évitant ainsi les trajets sans fin, à l'intérieur du béton, et à l'extérieur, par tous les temps.

Une fois descendue du bus de banlieue, qu'il fallait attendre à la sortie du RER sur une esplanade glaciale, battue par les vents, parfois cinq minutes, parfois vingt, en même temps que les cohortes d'élèves qui s'y engouffraient aussi, une fois accompli le trajet du matin, serrés debout les uns contre les autres pendant la vingtaine de minutes de ce trajet en bus, il fallait encore marcher quelques centaines de mètres avant d'arriver. Si tout fonctionnait bien, et si, par chance, il n'y avait pas d'attente entre le métro et le RER et entre le RER et le bus, le trajet total pouvait ne pas faire plus d'une heure et demie. Mais le plus souvent, j'approchais plutôt des deux heures, et parfois, je les dépassais. J'étais donc obligée de partir de chez moi très tôt, à six heures du matin, afin d'arriver à temps pour le premier cours, à huit heures et demie, et quand je terminais à 18 heures, le temps de quitter l'établissement et d'aller attendre le bus, j'étais rarement de retour à la maison avant vingt heures.

Cela pour les jours où j'étais prof. La première année, le prof stagiaire était prof à mi-temps, et à mi-temps élève à l'Espé. L'Espé était moins loin de chez moi, à une heure et demie au plus, soit trois heures de trajet par jour à peine. Ce qui n'empêchait pas mes journées à l'institut de formation d'être plus pénibles que mes journées au lycée. Au lycée, ma plus grande difficulté était d'obtenir le calme dans mes classes, mais j'aimais profondément mes élèves et mon travail, et chaque fois que le reprenais le bus, le RER et le métro, le soir, je le faisais sourire aux lèvres malgré la fatigue, toute au bonheur de me souvenir d'eux.

Alors qu'à l'Espé, avoir à subir les cours des profs pour profs était une épreuve qui ne faisait qu'empirer avec le temps. J'avais le sentiment de me trouver là dans un abattoir à littérature. On y assassinait la littérature, et de la façon la plus terrible, en toute inconscience et même fièrement. Et lors de mes trajets de retour, sur une autre ligne de RER, au lieu de sourire, je méditais en mon cœur, comme dit Homère, les mots que j'allais écrire sur mon blog pour raconter ce que je considérais comme un crime.

Les humains ont toujours à réapprendre à s'affirmer. Ceux et celles qui ne trouvent pas la voie pour s'affirmer, ou qui s'affirment faussement (en se faisant passer pour quelqu'un qu'ils ne sont pas), compensent en cherchant à dominer : voilà comment la toxicité s'insinue dans les relations professionnelles, sociales, familiales ou conjugales. Une toxicité dont je ne voulais absolument pas dans mes classes.

Franchir la porte de la classe, c'est laisser derrière, dehors, l'énorme toxicité du monde, voilà ce que je pensais. La classe était pour moi comme un temple – raison pour laquelle, notamment, je n'y venais pas avec mes vêtements ordinaires. Non pas un temple où exercer une religion, mais un espace pur et libre voué à la vie de l'esprit.

L'esprit, l'âme. *Anima*, en latin. Mes classes devaient être *animées*, et elles l'étaient. Il n'y a aucune difficulté à animer une classe, elle s'anime toute seule. La vie et la jeunesse s'animent d'elles-mêmes. Mais l'enseignement requiert une canalisation, ou mieux, une orientation de l'animation. Là était la difficulté à laquelle je faisais face, comme toutes et tous les enseignants. Dans mes premiers mois de prof stagiaire, j'ai eu à assister à des cours d'enseignants expérimentés. J'en ai vu qui faisaient régner l'ordre et le silence par un autoritarisme à mes yeux épouvantable, qui tuait toute vie. Je pensais à *La classe morte*, la pièce de Kantor dans laquelle des vieillards impotents prennent place et se déplacent dans une classe mécaniquement, absurdement. Dans un tel contexte, la parole de l'enseignant·e a tout pouvoir, y compris, comme je le constatai, celui de dire parfois des contre-vérités et de rejeter des vérités timidement émises par des élèves. Mais d'autres professeur·e·s s'en sortent mieux, et réussissent à avoir une classe à la fois vivante et calme.

J'étais heureuse quand je parvenais moi aussi à avoir une classe à la fois vivante et calme, mais le plus souvent mes classes étaient vivantes et agitées. Pour ce qui est de la discipline, j'avais souvent la maladresse d'une débutante – ma seule expérience dans l'enseignement avait duré quelques semaines, quelques décennies plus tôt, quand j'avais fait deux remplacements, l'un dans un collège, l'autre dans un lycée professionnel – et j'avais alors eu des classes plus tranquilles. Il me fallait le temps de développer mon expérience, pour ne pas tomber de Charybde en Scylla, de l'écueil de la classe trop agitée à celui de la classe morte.

L'agitation des élèves en classe est un problème particulièrement vif en France, où l'Éducation nationale est trop peu respectée parce que trop peu respectable. Les enseignants en font les frais, bien qu'ils n'en soient pas responsables, du moins pas au premier chef. L'état déplorable des bâtiments, les perpétuels et vains changements de programmes venus d'en haut, la manie de la pédagogie en lieu et place de l'enseignement, font de l'école une institution kafkaïenne, dont la lourdeur administrative n'a d'égale que la lourdeur des souffrances et des injustices qu'elle fait endurer aux élèves et aux enseignants. L'école, qui devrait être un lieu d'éclosion de la pensée – et qui l'est souvent, grâce à certains de ses enseignants qui y réussissent envers et contre tout – est fondée sur une ruine de la pensée aux niveaux du ministère,

des académies et des faiseurs de pédagogies. Loin de l'épargner, la toxicité du monde y règne, et comme d'autres milieux, elle s'emploie à éliminer qui la conteste et la dénonce. Voilà ce que raconte mon journal de prof, mais pas seulement : il dit, aussi, le bonheur d'enseigner, et les réflexions sur l'enseignement qui me vinrent de sa pratique. Puisse ce témoignage à vif contribuer à trouver des voies pour améliorer l'enseignement en France, et avec lui, le sort des élèves et des enseignant·e·s.

26 août 2017

Dans quelques jours c'est la rentrée. Certifiée de l'année, je sais dans quel lycée j'ai été affectée, mais comme tous mes nouveaux collègues sans doute, j'ignore quelles classes me seront confiées et quel programme je devrai leur enseigner. On voit là tout le décalage entre des programmes venus d'en haut, contraignants, et l'impréparation, voire l'improvisation auxquelles sont abandonnées les enseignants. Si j'avais à faire moi-même un programme d'enseignement pour telle ou telle classe qu'on m'aurait dit me confier, je l'aurais préparé avec joie. Mais je me sens traitée comme un élève à qui l'on veut apprendre à lire en lui disant de photographier les mots : comme quelqu'un dont on veut nier l'intelligence et l'autonomie. Les programmes officiels du lycée, que j'ai consultés dans l'espoir d'y trouver des indications, sont si vastes qu'il faudrait y passer vingt ans avec une classe pour les aborder un peu sérieusement. Une situation déplorablement absurde.

29 août 2017

Aujourd'hui, après avoir oublié le matin de descendre à la station parce que je lisais dans le RER, et avoir donc dû faire demi-tour (que de tourisme !), j'ai passé la journée à l'université où se donne une formation des nouveaux professeurs de l'académie où j'ai en charge une classe de Seconde générale et une classe de Première technologique. On ne peut pas dire que je sois convaincue par les méthodes prônées pour l'enseignement de la littérature, mais au moins, comme ça, je sais ce qu'il en est (comme je sais ce qu'il en est de la formation des journalistes pour avoir fait aussi des études de journalisme, dont l'esprit n'a pas beaucoup changé). Et je saurai bien accommoder ces méthodes à ma façon (j'ai hâte !) Heureusement une bonne part de liberté est laissée aux enseignants.

31 août 2017

J'étais dans une énorme colère. Je me suis contenue autant que possible, mais il fallait bien que je dise ce qu'il fallait absolument dire. Notre formatrice, qui s'est présentée comme une agrégée avec vingt ans d'enseignement des lettres, nous faisait travailler depuis un bon moment dans le sens que je redoutais pour l'avoir vu partout sur les formulaires et les exemples de cours, de « séquences », données en ligne par les enseignants formés à cette criminelle méthode. Qui consiste à faire travailler les élèves pendant plusieurs semaines sur un corpus de textes pour aboutir à... repérer dans quels genres et registres il faut les classer. Jamais le sens des textes n'est abordé. Mais quand je leur en fais la remarque, ces gens sont étonnés, persuadés qu'ils sont d'avoir aidé les élèves à comprendre le texte. Il faut que je donne un exemple. Nous devions prévoir des séances d'étude de ce passage des *Travailleurs de la mer* :

*« Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible.*

*Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait*

*quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.*

*Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre les dents, et de cette main, tenant le couteau, s'arc-bouta au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.*

*Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le torse nu de Gilliatt, et tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entourait tout le corps.*

*En même temps une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.*

*Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt, et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.*

*L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.*

*Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.*

*Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété ; Gilliatt pouvait à peine respirer.*

*Ces lanières, pointues à leur extrémité, allaient s'élargissant comme des lames d'épée vers la poignée. Toutes les cinq appartenaient évidemment au même centre. Elles marchaient et rampaient sur Gilliatt. Il sentait se déplacer ces pressions obscures qui lui semblaient être des bouches.*

*Brusquement une large viscosité ronde et plate sortit de dessous la crevasse. C'était le centre ; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu ; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules, restés sous l'enfoncement du rocher.*

*Au milieu de cette viscosité il y avait deux yeux qui regardaient.*

*Ces yeux voyaient Gilliatt.*

*Gilliatt reconnut la pieuvre. »*

Moi aussi. Moi aussi, j'ai reconnu une autre sorte de pieuvre quand j'ai vu que dans cette méthode d'enseignement de la littérature il n'était jamais question de s'interroger sur le fait que Hugo ne nommait la pieuvre qu'à la fin, jamais autrement que pour dire que c'était un effet pour susciter la curiosité et faire peur. La pensée de l'innommable, et ce que signifie le fait de nommer finalement l'innommable, ne peut-on envisager d'en parler ? ai-je demandé. À cette question et à d'autres de la même eau sur aussi un autre texte, il me fut répondu qu'il n'y avait pas le temps d'aller si loin en cours. On passe donc des heures à faire croire aux adolescents qu'étudier la littérature c'est savoir de quoi

ça parle apparemment, et de définir dans quelle case, quel genre, quel registre, il faut ranger les textes. Pour le sens, on épluche la surface du texte, on montre qu'il parle d'un monstre, et on croit avoir tout dit. Tous ces morceaux de textes dont on gave les élèves sont traités comme des grenouilles de laboratoire ou des bouts de tableaux découpés selon leur couleur (sans que soit montré le tableau entier) : ils n'ont pas droit à la parole.

Je lui ai dit que les adolescents et les lecteurs en général ne pouvaient qu'être intéressés de trouver dans la littérature les grandes questions existentielles, et que si je ne niais pas l'intérêt d'une étude formelle des textes, elle devait cependant être secondaire, ou du moins ne pas être dominante comme elle l'est dans cette méthode. Quand, alors, elle a évoqué *Une charogne* de Baudelaire en donnant en exemple une collègue qui avait demandé à ses élèves de prolonger cette lecture en écrivant sur des « choses dégoûtantes », à savoir les excréments du corps, y compris caca mais peut-être pas jusqu'au liquide séminal a-t-elle dit... ne pouvant pas l'accabler de toutes parts je me suis abstenue de mentionner qu'il était étrange d'envisager toutes les excréments du corps comme de la merde – le « liquide séminal », comme elle dit, n'est pas du domaine du déchet, non ? – mais je lui ai fait remarquer qu'en faisant travailler les élèves dans ce sens sans se poser de questions on contribuait à laisser assimiler la femme à l'ordure, à la charogne, comme le fait explicitement Baudelaire. Je ne vois pas ça dans le texte, me répondit-elle. Et comme je lui faisais remarquer que ça y était pourtant bel et bien, elle dit : « oui mais il parle d'une femme lubrique ». Ah, OK, alors elle l'a bien mérité, tout est normal, inutile d'en parler. Et de nous faire un exposé sur cette notion dont je n'avais jamais entendu parler : le « sens acceptable ». On ne pouvait quand même pas laisser entendre que Baudelaire était misogyne, cela ne se fait pas, argumenta-t-elle en substance, ce n'est pas un « sens acceptable », et quand j'ai parlé aussi de la question du racisme dans certains textes elle a dit que de même on ne pouvait pas laisser certains élèves remarquer, comme ils le font tout le temps maintenant, que l'Arabe dans *L'Étranger* de Camus n'était même pas nommé, car ce n'est pas un sens acceptable d'avoir l'air de dire que Camus aurait été raciste. J'ai essayé de lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de stigmatiser des auteurs mais de lire des textes, ce que disaient les textes, et d'en parler. Je lui ai dit que son « sens acceptable », qu'elle n'arrêtait pas de répéter, était de la censure.

L'après-midi, lasse d'avoir mis le cours du matin sens dessus dessous et d'y avoir jeté un sacré froid (« je n'avais pas pensé à ce que tu as dit, m'ont dit quelques profs en formation comme moi à la sortie, mais je trouve que tu avais raison. Je n'ai rien dit parce que c'est elle qui va nous évaluer » – si au moins l'une ou l'un peut s'en souvenir au moment de faire cours, je n'aurai pas perdu mon temps), l'après-midi donc, je n'ai absolument rien dit, même quand la formatrice nous a donné en exemple une collègue qui, pour encourager les élèves à lire d'autres livres que ceux des lectures obligatoires, leur demandait d'y découper aux ciseaux leurs deux ou trois passages préférés, de les coller sur une feuille et de présenter cela pour se voir administrer une bonne note. Non je

n'ai pas dit : est-ce pour être bien sûr qu'ils ne les reliront jamais qu'on leur conseille de mutiler leurs livres aux ciseaux ? Et quand elle a donné l'exemple d'un autre collègue merveilleux qui allait jusqu'à distribuer des bonbons en récompense des lectures, je n'ai rien dit non plus, je n'ai pas demandé s'il prenait les lecteurs pour des otaries et la lecture pour un tour d'animal bien dressé.

Vais-je continuer à suivre cette formation obligatoire ? Je ne sais pas. Le problème est qu'elle existe, et qu'elle tue la littérature, le sens de la littérature que pourraient avoir les adolescents. J'ai aussi appris que jusqu'en troisième, on les fait travailler sur six livres par an, dont trois de « littérature jeunesse » actuelle – et j'ai l'autre jour parlé avec une nouvelle prof agrégée qui m'a dit n'avoir rien compris à un texte tiré de *Mondo et autres histoires* donné parmi d'autres à l'oral du CAPES, car elle n'avait pas l'habitude de lire de telles choses, et ne savait dans quel genre le classer. Mon fils aîné a lu ce beau livre de Le Clézio quand il était encore en primaire, de lui-même, mais ce n'est pas cela la « littérature jeunesse » qu'on fait lire aux collégiens, ce sont des histoires « de leur âge » publiées à l'École des Loisirs, car l'autre littérature, la littérature, ils sont jugés incapables de la comprendre – bien sûr, puisque leurs profs ne la comprennent pas non plus.

1<sup>er</sup> septembre 2017

J'ai découvert mon lycée aujourd'hui, en faisant la pré-rentree. J'y ai passé toute la journée et j'en suis ressortie dans un état de joie extatique. C'est un lycée plein de gens merveilleux, et c'est mon premier lycée, le premier lycée de ma nouvelle vie, de ma nouvelle naissance, remplaçant le lycée de ma vie précédente, de mon adolescence précédente, comme l'enfant qu'on vient de mettre au monde remplace l'enfant qu'on fut et renouvelle en soi l'enfance. Peu à peu il se rapproche, le moment où je vais rencontrer mes élèves, mes pèlerins d'amour. Dans le bus de banlieue où je me trouvais ce matin sont entrés de nombreux musulmans en vêtements de fête, en ce jour d'Aïd qui était pour moi jour d'engagement (que j'ai signé !) et ils en sont descendus aussi en même temps que moi. J'ai demandé mon chemin à un jeune parmi eux, son visage s'est éclairé quand j'ai dit le nom du lycée, j'ai vu qu'il l'aimait ce lycée, il m'a renseignée avec joie et en partant je lui ai dit bonne fête, il marchait avec sa petite sœur et sa famille d'origine africaine, c'était si beau, si calme, c'était l'ange qui m'indiquait le chemin. Puis ce soir quand je suis sortie, un autre Noir avec son enfant, me voyant sortir du lycée avec mon cartable m'a demandé : « c'est la pré-rentree, c'est ça ? », et il en était tout content. Les gens, le monde entier, y compris les couloirs du métro et le RER, sont éclatants de beauté, je suis toute amour et joie, même la longueur des trajets, trois à quatre heures aller-retour, ne me dérange pas, au contraire j'en suis ravie, et j'adore me retrouver en banlieue, j'adore tout.

3 septembre 2017

Ce n'est pas le tout que de préparer les cours, il faut aussi ajouter du plaisir partout. Cela valait le coup de passer quelques heures, hier et

aujourd'hui, à réaliser des collages pour personnaliser les objets et la papeterie qui supporteront le travail d'étude des textes.

J'ai donc libéré le classeur où je rangeais les documents qui m'ont permis de préparer le CAPES pour y mettre désormais les cours que je préparerai, et je l'ai personnalisé en y ajoutant de mes collages et dessins. J'ai refait un agenda publicitaire offert par un syndicat d'enseignants en le couvrant de mes propres couleurs, au recto et au verso. L'usage du scotch a l'avantage de consolider la couverture. J'ai aussi aménagé l'intérieur. J'ai fait pareil pour le cahier de notes, offert par une banque pour enseignants. Sur la première de couverture j'ai laissé les images de montagne et les citations originelles, et dessous, par-dessus la pub, j'ai collé une photo que j'avais faite d'ouvriers sur un échafaudage. Sur la quatrième de couverture, j'ai collé une page d'images de livres faites par une artiste, découpée dans une revue. J'ai fait aussi d'autres collages et aménagements à l'intérieur pour masquer les pubs. Et puis j'utiliserai comme cartable le sac de lycée que j'avais repeint l'année dernière pour aller travailler en bibliothèque, et j'y glisserai la chemise en carton que j'avais aussi consolidée avec des collages et des couleurs, et qui sert à garder les feuilles volantes.

5 septembre 2017, matin

Ma classe de Première, que je dois rencontrer vendredi pour la première fois, devrait être composée en grande majorité de filles, se destinant aux métiers du secteur médico-social. Hier au retour du lycée où j'avais rendez-vous avec ma tutrice pour préparer encore la rentrée, (j'ai beau prendre tous les raccourcis possibles, ça fait toujours presque quatre heures de trajet aller-retour), je suis allée en librairie chercher un roman contemporain que je pourrais leur faire étudier, ayant envie de les sortir des sempiternelles histoires sordides du réalisme et du naturalisme du vingtième siècle. J'ai repéré en collection de poche, ni trop long ni trop cher, un beau roman de Michèle Lesbre, *Le canapé rouge*. Je l'ai acheté, je suis rentrée le lire et c'est décidé, ce sera celui-ci. Un livre qui leur donnera de l'écriture d'aujourd'hui et beaucoup à penser sur ce qu'est la liberté des femmes (même si celle-ci est en manque d'enfants), et notamment sur la problématique, comme on dit, par laquelle j'ai choisi de traiter le thème imposé (« le personnage de roman du dix-neuvième siècle à nos jours ») : les rapports hommes-femmes, que nous verrons aussi à travers des extraits d'autres romans. J'en parlerai une autre fois, devant partir maintenant pour la fac, à près d'une heure trente d'ici.

5 septembre 2017, soir

Encore une journée éprouvante à l'Espé, décidément dédié à l'assassinat de la littérature et de l'intelligence. Je ne me conformerai pas aux méthodes nihilistes d'enseignement du français et des lettres qui nous y sont enseignées. Le seul avantage que je vois à cette immersion forcée dans cette sinistre institution (si je n'y vais pas, je ne pourrai pas continuer à enseigner), c'est de me faire découvrir cette déplorable réalité. Ce que j'y ai entendu aujourd'hui

était aussi lamentable que la dernière fois. Il s'agit, a dit fièrement une formatrice en réponse à l'une de mes remarques, de « former les gens dont le monde actuel a besoin ». Orwell n'aurait pas dit mieux. Ce qu'il faudrait, lui ai-je répondu, c'est plutôt former des gens capables d'être libres et de faire le monde eux-mêmes. « Oh les grands idéaux... », elle a fait. Puis je n'ai plus dit grand chose, fatiguée et déprimée par tout ce que j'entendais. J'ai entendu aussi qu'il fallait, pour enseigner, « faire le deuil de son savoir universitaire ». Et qu'une enseignante stagiaire comme nous avait été sanctionnée pour avoir, lors d'un cours auquel assistait une personne de l'Espé chargée de l'évaluer, fait une leçon à ses élèves de 5e sur un calligramme d'Apollinaire (car ce sont les élèves et non elle qui auraient dû en parler) et pire encore, les avoir renseignés précisément sur l'étymologie du mot calligramme. J'ai décidé de faire grève au prochain travail en groupe de construction d'une « séquence » d'enseignement. Jusque là je me suis contentée de jeter seulement une dizaine de mots çà et là sur ma page, tout en essayant de convaincre mes partenaires jeunes agrégées (celles à qui ont été confiées comme à moi des classes de lycée et non de collège, et avec lesquelles je travaille donc) de la stupidité de ce qu'on nous faisait faire – elles m'écoutent poliment puis retournent à l'exercice demandé. Les groupes qui avaient à construire une séquence pour le collège avaient dans leur corpus de textes, voisinant avec un extrait comme toujours somptueux de Charles Perrault, un passage d'un « livre jeunesse » écrit avec les pieds (façon de parler, je ne veux pas insulter les pieds, que je respecte bien plus que l'Espé). Mais personne ne voyait que c'était comme mettre un McDo à côté d'un chef étoilé – au contraire j'ai remarqué que les profs ont l'air de raffoler de cette « littérature jeunesse ». L'une des filles de mon groupe a quand même glissé entre nous qu'elle n'était pas sûre que cette formation allait beaucoup nous servir, qu'on semblait y perdre beaucoup de temps. Aussitôt une autre lui a répliqué que ce n'était qu'une impression, car en fait grâce au « rabâchage », les choses finissent par être tout à fait intégrées. Oui, ai-je dit, au point qu'on est dans une pensée unique où personne ne semble pouvoir envisager qu'il y a d'autres façons de voir et de faire.

On fabrique là des enseignants capables de fabriquer des élèves et des futurs adultes incapables, interdits même, de comprendre le sens d'une œuvre littéraire. Ce qui est inhumain.

7 septembre 2017

Je prépare mes cours dans une joie intense, qui me tient éveillée tard dans la nuit et me jette hors du lit avant le jour. Ça gicle dans tout mon corps, la pulsion savante d'élaborer une année d'enseignement harmonieuse, de prévoir par petites et grandes touches les orientations déployées d'un même but en train de se réaliser à tout moment et allant à son accomplissement. Rien à voir avec la langue de l'Espé, langue toute en cases, froide et morte, décomposée, langue qui tue l'esprit. J'apporte soin au choix des œuvres et à la mise en œuvre de l'étude,

mais aussi à la papeterie : un petit cahier pour noter ce qui vient à l'esprit, un grand classeur agencé de façon à ordonner les cours de façon souple et vivante.

Pour les classes de Seconde et de Première, le programme diffère mais reste articulé autour de quatre grands axes : le roman, le théâtre, la poésie, l'argumentation. Libre au professeur de déterminer les œuvres et la problématique qu'il veut traiter à travers l'étude de ces quatre genres. Avec des variations entre les deux classes, seconde et première, j'ai choisi de les conduire successivement dans ces sens : les rapports hommes-femmes (roman et nouvelle) ; les formes de la rébellion (théâtre) ; l'aventure extérieure-intérieure (poésie) ; la recherche de la liberté (argumentation).

Je ne m'attends pas à ce que tout marche ensuite en classe comme sur du papier à musique, toute musique demande beaucoup de travail avant d'être au point, mais comme quand je chantais dans des chœurs, je sais que pendant le travail la musique est déjà là, la musique y sera.

9 septembre 2017

Le flot de vie qu'apporte la lecture des fiches de mes 70 élèves, auxquels j'ai demandé, pour tout renseignement, de me donner leur nom et de dire ce qu'ils aimaient dans la vie, vaut plus que tous les romans du monde. Il y a parmi eux des sportifs de haut niveau, des musiciens, des artistes, des littéraires, mais tous, que leur talent ait trouvé à se développer ou non, sont magnifiques de vitalité, de fraîcheur, de potentialités. Classes multicolores où se mêlent toutes origines sociales et ethniques, chaque fois le monde entier dans une salle, c'est magnifique.

J'ai commencé avec les Seconde générale. 35 élèves dans une classe, ça fait vraiment beaucoup, il faut sans cesse se déplacer parmi eux pour n'en perdre aucun. Après une première heure consacrée aux présentations, fiche, annonce du travail de l'année, etc., j'ai fait cours pendant la deuxième heure. Quand j'ai vu qu'ils commençaient à bavarder, sans réfléchir, sans leur demander de se taire ni rien, je me suis lancée dans un discours improvisé sur la littérature, le sens de la littérature, l'humanité... Et pendant tout le temps où j'ai parlé, ce fut un silence royal, dense. Et quand je me suis arrêtée, une salve nourrie d'applaudissements. J'ai repris le cours normal, un peu après ils ont recommencé à bavarder et jusqu'à la fin j'ai dû leur demander plusieurs fois de se taire, mais ce n'était pas du tout un chahut, simplement ils bavardent un peu avec leur voisin et comme ils sont très nombreux cela fait un brouhaha. Cependant ils ont toujours été très réactifs, très participants, dès que je posais une question de nombreuses mains se levaient pour répondre, je devais distribuer la parole, les remarques sur le texte de Flaubert que j'avais distribué fusaient, et toujours en circulant dans la classe j'ai veillé à ce que personne ne décroche, c'est resté très vivant.

Ensuite j'ai eu les première ST2S (sciences et technologies de la santé et du social), en deux groupes, très multicolores et majoritairement féminins,

d'une heure chacun. Des élèves dans l'ensemble très calmes, pleins de bonne volonté. Nous avons consacré chaque heure aux présentations, juste terminées par ma lecture du texte que je leur ai distribué et demandé de rapporter la prochaine fois. J'ai hâte de travailler avec elles et eux.

Absolument heureuse de ce départ et des perspectives, consciente du travail à fournir pour faire du bon travail, je suis repartie à 17h30 sous une pluie battante, en même temps que des flots d'élèves dont certains prenaient le même bus que moi. À cause d'un problème technique sur la voie à Paris il n'y avait plus de RER, seulement un transilien qui s'arrêtait à Saint-Lazare. J'ai fait des photos depuis le train, puis j'ai marché longuement dans la gare pour prendre le métro, et je suis arrivée chez moi plus de deux heures après. N'empêche, j'ai raison quand je dis à l'Espé qu'ils ont tort de ne pas chercher à enseigner le sens de la littérature.

11 septembre 2017

J'ai donné six heures de cours aujourd'hui. Le premier à 8h30 (après deux heures de trajet pour arriver au lycée juste à temps, la prochaine fois je partirai plus tôt), le dernier (dans les heures creuses j'ai préparé les photocopies pour les prochains cours et fait un tour au CDI) finissant à 17h30 (suivi d'encore deux heures pour retourner chez moi). Tout s'est passé à merveille selon mon cœur, même si je sais où je veux m'améliorer. J'ai inventé un petit truc pour faire cesser les bavardages et autres manquements, et ils ont continué à être aussi réactifs et participants. Je les fais travailler sans cesse pour limiter au maximum la possibilité de l'ennui, sur des textes que j'ai choisis, et de temps en temps de petites leçons improvisées, en commençant par la citation du jour (aujourd'hui la première, de Papusza : « le talent sans instruction est comme un loup sans forêt », ce qui m'a permis de leur présenter cette poétesse rom). Et puis l'après-midi, j'ai commencé les ateliers d'écriture et lecture, en demi-groupes. Je leur ai fait disposer les chaises en grand carré dans la salle afin qu'ils se fassent tous face (y compris moi), et ça a très bien marché, avec une technique inspirée de celle que j'ai vécue un soir aux Compagnons de la Nuit mais qui tient compte de ce qu'ils doivent savoir faire pour le bac, etc. Ces jeunes sont adorables, très gentils, quand je les rencontre ailleurs qu'en classe, dans les couloirs ou dans le bus ils me saluent tout souriants, il y en a qui viennent se confier, quel métier merveilleux.

12 septembre 2017

Mercredi dernier, j'ai fait l'Espé buissonnier, je me suis accordée de sauter une journée de cet enseignement calamiteux. Aujourd'hui j'y suis allée, il le faut bien si je veux pouvoir continuer à enseigner. Et ce matin, ce fut encore terrible. Un autre prof nous a fait un cours sur un logiciel de tableau numérique, pour pouvoir projeter des trucs aux élèves et écrire dessus, etc. Bon, ça peut servir en effet, même si je trouve que ça fait surtout perdre du temps. Mais le

terrible, c'est l'exemple de cours qu'il nous a donné (et fait faire). Il s'agissait de découper numériquement la sirène dans la peinture antique d'Ulysse et de la sirène sur un vase grec, puis de la remettre à l'endroit (toutes choses simplissimes à faire mais bon)... afin de montrer aux élèves qu'en fait c'est un monstre. Et ensuite ? ai-je demandé. Ensuite on projette d'autres images de sirènes, me répondit-il. Mais ne parle-t-on pas de la composition de la peinture, Ulysse à son mât dans une verticalité ascendante et la sirène dans une verticalité descendante, comme le chant qui descend ? De ce que cela peut signifier ? Il m'a regardée sans savoir que répondre, puis il a dit qu'il ne voyait pas ça, et il est passé à autre chose. En l'occurrence au clou de sa séance, la projection pour les collégiens à qui nous étions censés donner ce cours d'un épisode d' *Ulysse 31*, manga de bas étage qui passa jadis en série à la télé pour le plaisir des enfants de cinq ans, avec une tout autre sirène. Décidément tout l'Espé est fabriqué ainsi, une usine à détruire le sens des œuvres. C'est d'autant plus terrible qu'aucun des certifiés ou agrégés qui comme moi reçoivent cette formation obligatoire n'y trouve rien à redire. On dirait que tout le monde a subi un lavage de cerveau, et le fait subir aux élèves.

L'après-midi on a eu un cours sur les questions d'évaluation (notes, compétences etc.). *Nihil novi sub soli*.

Au retour, en descendant du RER gare d'Austerlitz, la fin de la manif défilait. Pas de bus, donc : malgré des chaussures pas adaptées à la marche je suis rentrée à pied.

13 septembre 2017

Nouvelle journée à l'Espé, il y a eu du mieux. Le matin un cours sur la lecture, les façons de susciter la lecture chez les élèves, où j'ai eu enfin le plaisir de voir une vidéo où l'enseignante faisait réfléchir une classe de première L au sens d'un texte. Il semble que ce soit peu habituel, puisque la professeure nous a demandé si nous trouvions cela monstrueux (alors qu'il ne s'y disait vraiment rien d'extraordinaire), et nous a « appris » que c'était une bonne chose de ne pas se limiter à leur faire repérer les genres, les registres, etc., d'un texte. Elle a demandé si nous pensions que ça pouvait marcher, et je me suis permis de témoigner en trois mots que je l'avais fait avec mes Seconde et mes Première et que ça avait très bien marché, que la classe chaque fois avait bien participé. L'après-midi une discussion entre néoprofs sur ce que nous avions commencé à faire les uns et les autres, sur ce que nous comptions faire, sur ce que nous pensions bon de faire etc., c'était bien intéressant. Et voilà, oui je suis toute vibrante pour ce travail, dans ce désir d'enseigner, et c'est la joie.

14 septembre 2017

Enseignant la littérature à des petits qui valent bien des rois, c'est moi-même que je transmets. Une longue, profonde, arrachante, exquisite apothéose.

15 septembre 2017

Mon ultrasensibilité voit s'ouvrir des choses spéciales et inouïes, une expérience à nulle autre pareille. Peut-être d'autant plus aujourd'hui où j'étais extrêmement fatiguée, après une nuit d'à peine quatre heures de sommeil, les deux heures de trajet aller habituels, plus l'heure et demie passée dans un bureau à régler des trucs administratifs (changement de sécu etc., tout ce dont j'ai horreur) ; à quoi se sont ajoutées deux heures de réunion pédagogique avec un inspecteur, le proviseur et tous les profs de lettres du lycée. Puis bien sûr les deux heures de trajet retour. Mais ça valait la peine, car il y a eu aussi LES COURS.

Il ne me restait plus assez d'énergie pour faire régner le calme dans la classe, mais en dépit des bavardages nous avons bien travaillé, quoique trop lentement à mon goût. D'abord je les ai intéressés à une citation de Jean Guéhenno : « Les vrais livres sont rares », qu'ils ont bien su commenter. Puis, du texte de Stendhal que j'avais choisi de leur faire étudier, j'ai réussi à leur faire toucher du doigt, après quelques opérations de repérages précis dans les phrases, les deux niveaux d'écriture cachés. Comment, après une série de verbes évoquant la vision ordinaire, au sens premier du terme (voir, apercevoir, etc.), il employait « se figurer » et « réfléchir », le sens concret de la narration conduisant à et étayant un autre niveau de sens. De même je leur ai fait repérer l'emploi, apparemment anodin et inutile à l'action, des mots « porte-fenêtre », « porte », « porte d'entrée », en quelques lignes de la narration, suivies ou entrecroisées de lignes indiquant le passage des deux personnages d'un état d'esprit à un autre – avec au milieu la mention, réitérée, de l'oubli. Il faudra que j'y revienne la prochaine fois, pour qu'ils n'oublient pas et prennent goût à repérer, comme dans une enquête policière leur ai-je dit, de telles profondeurs dans les textes des « vrais livres ». Et ce travail, cet enseignement, ne se limite pas aux textes : il se passe aussi dans les têtes, dans les corps, dans les rapports humains ; de façon souvent aussi discrète que le battement d'ailes d'un papillon, mais je le sens, et c'est très, très bon.

18 septembre 2017

Quand je suis dans le train de retour, le soir, je ne peux pas lire, toute à ma rêverie, mon bonheur, ma joie. Ce que j'ai vécu avec mes élèves me transporte, je regarde défiler la banlieue avec amour, puisque c'est là qu'ils habitent. J'ai à améliorer quelques points techniques dans mes cours mais ce n'est rien, l'essentiel est là. Je sais que ma méthode est bonne, même avec ses défauts techniques (ne pas assez donner de consignes pour la tenue du classeur par exemple – mais justement je ne voulais en donner qu'un minimum, je veux développer leur autonomie, de même que pour la discipline – cela m'est reproché alors je vais composer avec ça, alors que je serais arrivée à un bon résultat en prenant juste un peu plus de temps – forcément, la liberté prend un

peu plus de temps à s'apprendre que les règles). Je sais que la méthode de l'Éducation Nationale, malgré tous ses trucs pédagogiques, n'est pas bonne, parce qu'elle perd en route le vrai esprit de la littérature, l'esprit de la liberté, de l'intelligence autonome, de l'imagination (elle croit développer tout ça mais ce n'est qu'une caricature de tout cela qu'elle inculque). Les études le prouvent, les élèves ne lisent quasiment rien d'autre que les lectures obligatoires (qu'ils lisent à moitié), et une fois partis de l'école ne lisent plus, et même ne se souviennent plus de rien de ce qu'ils ont appris en cours de lettres. Je ne sais pas si les miens liront, mais ce que je sais c'est qu'ils n'oublieront pas ce que nous faisons ensemble et qu'ils n'ont jamais fait. Je sais que cela ouvre des portes dans leur tête, que cela leur donne accès à des choses, à une personne en eux qu'ils n'imaginaient pas. Et ce n'est qu'un début.

18 septembre 2017

Bonjour K.,

Maintenant que je suis à tête reposée, je voudrais te donner les réactions que je n'ai pu te donner hier après le cours, alors que, debout depuis cinq heures du matin, après deux heures de transport et trois heures de cours, j'étais déshydratée, l'estomac vide, et devant retourner en cours sans avoir pu manger.

D'une part, sur le fait que la classe s'est mise à bavarder alors qu'elle était très calme l'heure précédente, où j'étais seule avec les élèves, et sur les faits que je suis peu intervenue pour rétablir la situation et que je les ai laissés partir cinq minutes avant l'heure, il me paraît évident que tout cela est très lié à la présence d'une tierce composante dans la classe, la prof observatrice. Bien entendu tu n'y es pour rien, mais il est avéré que de grandes perturbations peuvent venir d'une petite perturbation. Mais au fond peu importe.

Ce qui m'importe davantage c'est de revenir sur les remarques pédagogiques que tu m'as faites. Tout en étant évidemment consciente depuis le début que je dois m'améliorer sur certains points, je n'enseigne pas de la façon dont j'enseigne par hasard. Je sais que ma façon de faire et de faire faire déroutent les élèves, ils me l'ont dit dès le début mais j'ai tenu bon car c'est un choix délibéré de ma part de faire en sorte de développer leur autonomie, par exemple en ne leur donnant pas de consignes strictes sur la tenue du classeur. Je crois que l'école les infantilise beaucoup trop intellectuellement depuis la primaire. Ils sont habitués à cela malheureusement, mais je veux les inciter à sortir de là. Tant pis s'ils se trompent dans le rangement du classeur, ce n'est pas grave, et c'est ce que je leur ai dit hier en passant dans les rangs quand ils me montraient leur erreur. Je ne suis pas d'accord avec la pédagogie de l'Éducation Nationale ; je crois que s'il faut lutter contre les bavardages et se résigner à ce que les élèves oublient tout dès qu'ils ont quitté le lycée, c'est parce qu'ils sont dès l'enfance soumis à une mauvaise pédagogie, une pédagogie d'animateur des savoirs plus que de révélateur. Je constate que toutes les remarques que tu m'as faites portaient justement sur la forme, pas du tout sur le sens. Or c'est sur le

sens que je travaille, et je sais que les élèves apprécient grandement cela (ils me le disent ou me le montrent), même si, formatés autrement pendant toute leur scolarité, il leur faut le temps pour s'adapter et avoir le courage de ne pas être des indigents, des assistés de la pensée.

Il y a de longues années que je songe à tout cela, je me suis prononcée il y a longtemps pour l'étude de la philosophie dès l'école primaire – et je ne suis pas la seule à penser et à constater que penser intéresse vivement les enfants, le philosophe Yves Michaud par exemple fait le même constat. À mon sens, le pédagogisme actuel est un pansement sur la jambe de bois dont on a handicapé les enfants... et nombre d'actuels ou futurs profs, comme je le constate aussi à l'Espé ou en passant les concours. Le sens profond de la littérature s'est complètement perdu, on n'a même plus idée de ce que cela peut être. Je ne suis pas en train de vanter l'école à l'ancienne, qui était aussi mauvaise – tout en ayant, comme l'école d'aujourd'hui, quelques bons côtés. Mais quelques bons côtés ne font pas une pensée de l'école, de l'enseignement. J'expérimente, comme d'autres le font ou l'ont fait, une autre méthode, une méthode personnelle en laquelle j'ai toute confiance. Il se peut que je sois mal notée pour cela mais peu m'importent les notes, l'essentiel est de faire quelque chose pour les élèves.

Merci de m'avoir lue jusque là, bon courage pour la suite, et n'hésite pas à faire part de mon hérésie assumée à ceux à qui tu dois rendre compte de ma façon de faire. Je vais d'ailleurs rendre cette lettre publique en la mettant sur mon blog (sans ton prénom bien sûr), afin qu'elle puisse servir à d'autres.

Bonne journée à toi, à bientôt,

A.

21 septembre 2017

Mon cours est une véritable création en cours, une pensée en action, en train de se déployer et destinée à continuer à se déployer en spirale et en fractales tout au long de l'année. J'y travaille avec un enthousiasme aussi grand que pour une création littéraire, que pour ma thèse par exemple. C'est ainsi que doit se concevoir un cours.

Voici un passage de la thèse d'Alexandre Georgandas intitulée *Philosophie et communication* (Université de Cergy-Pontoise, 2016) :

*« Sur la question de l'actualité de la pratique philosophique et de la façon d'intervenir dans la caverne, il y a un élément intéressant au niveau méthodologique sur lequel je voudrais insister : il serait malvenu, quand on connaît l'histoire, de vouloir imposer à un système quelconque sa propre remise en question. De venir, à la manière de Socrate, perturber le confort de ceux qui séjournent dans la caverne. Il s'avère préférable de remettre en question un système qui se reconnaît déjà comme fragilisé. C'est-à-dire qu'il faut que la demande émane du système pour ne pas passer pour une simple provocation de*

*la part du philosophe praticien, ce côté provocateur étant un des principaux travers reproché à Socrate de son vivant. Et aujourd'hui on peut dire que la situation s'y prête plutôt bien, puisque nous vivons dans une société où le système crie ou crisse, où la caverne tremble et se fissure par endroits. Le système reconnaissant ses failles, l'interrogation, la remise en question de ses propres présupposés, en suivant une méthode d'obédience ou d'origine socratique peut, dans ce cas, se révéler féconde. Même si chacun de nous vit dans la caverne des présupposés qui lui ont été inculqués, cela n'empêche pas de pouvoir réfléchir. »*

Je veux que mes élèves sachent ce qu'est réfléchir.

22 septembre 2017

Ce n'est pas facile, il faut se battre contre beaucoup de choses ancrées, travailler à les arracher, que le bateau prenne le large. Et puis quand le dernier cours de la journée commence par une révolte des élèves, que longuement et avec véhémence ils vous accusent de n'avoir pas le droit de leur demander de faire ce que vous leur demandez de faire, qu'ils clament que ce n'est pas comme ça qu'on doit les faire travailler, que de cette façon-là ils n'y arriveront jamais... que tranquillement, doucement, vous tenez bon, vous continuez à dire qu'il faut pourtant le faire... et que finalement ils s'y mettent, d'abord en râlant encore, puis sérieusement, absorbés par la tâche... et que lorsque la séance est finie, tous et chacun ont réussi, ont apprécié le travail de chacun des autres et de tous et vu leur propre travail pareillement apprécié... et qu'ils quittent le cours et le lycée détendus, heureux, non sans vous avoir dit que oui, c'était bien... Alors, qu'auriez-vous de mieux à faire que ce travail ?

Semaine du 18 au 22 septembre 2017

- à la Vie scolaire

Deux personnes travaillent dans ce bureau à la porte toujours ouverte, par où vont et viennent les lycéens. La plupart viennent faire signer leur carnet de correspondance pour des absences ou des retards. D'autres font tamponner leur dossier RATP pour le tarif réduit du Pass Navigo (beaucoup habitent loin et doivent prendre les transports en commun). D'autres sont réorientés vers l'infirmerie. Une prof (moi) passe demander les manuels de ses classes, qu'elle n'avait pas encore pris. L'accueil est calme et respectueux.

- à l'Infirmerie

Une lycéenne est à demi-allongée dans un fauteuil. L'infirmière, qui vient de lui donner un cachet, lui dit qu'elle peut appeler son parent elle-même si elle pense qu'il y a ainsi plus de chances pour qu'il prenne l'appel, afin qu'il vienne la chercher. Dans son bureau, l'infirmière me raconte le quotidien des élèves qui passent à l'infirmerie. Quand ils arrivent trop près de l'heure du prochain cours alors qu'ils auraient pu venir bien avant, étant libres pendant l'heure précédente, elle n'accepte pas de les garder – du moment qu'ils n'ont visiblement rien de sérieux. En ce moment des « mal au ventre », elle ne croit pas que ce soit déjà

une épidémie de gastro, plutôt le résultat du stress de la rentrée dans ce grand lycée. Il est rare que le professeur doive lui envoyer un ou une lycéenne pendant le cours, en général on attend la fin de l'heure, mais si cela arrive l'élève qui va mal est accompagné par un autre élève « de confiance ». Je lui parle d'une de mes élèves qui est venue me voir après un cours en difficulté psychologique, si le problème persistait je pourrais l'accompagner jusqu'à l'infirmerie, ce que je m'apprêtais d'ailleurs à faire avant qu'elle n'y renonce – ne pas essayer de gérer moi-même un tel problème, ce n'est pas le rôle du professeur.

- dans un cours de Première ST2S, l'une de mes classes en demi-groupe avec leur prof principal

Je découvre cette matière, Sciences et techniques de la santé et du social. Les tables sont disposées en U. Les élèves sont attentifs et de bonne volonté, la professeure, d'allure sportive, très calme et bienveillante. Elle appelle chaque élève par son prénom, ce que je ne suis pas encore capable de faire pour tous – et me dira ensuite qu'elle a un trombinoscope sur sa table, qu'elle révise discrètement pendant le cours (j'en aurai bientôt un aussi).

Elle commence par interroger les élèves sur le cours précédent. Leur distribue, sur une demi-feuille, une « proposition de correction » de leur dernier TD. Des élèves se relaient pour la lire à haute voix. Elle leur fait repérer les connecteurs logiques du texte en leur rappelant qu'on attend d'eux une réponse structurée.

Au bout de vingt minutes, on passe à un diaporama récapitulant des modes d'interventions de l'État dans le domaine de la santé publique ; la plupart des élèves le recopient d'eux-mêmes dans leur cahier, pendant qu'elle continue à les commenter et à les inciter à intervenir – ce qu'ils font. Dix minutes après, nouveau diaporama, en rapport avec un document qu'ont les élèves, et sur lequel la professeure les invite à surligner certains mots-clés (des verbes sur le rôle de l'OMS). Tandis que presque tous les élèves, là aussi, recopient le texte du diaporama, elle annonce que tel point sera détaillé dans un prochain cours. Puis elle élargit la question, toujours en interrogeant les élèves pour qu'ils trouvent eux-mêmes des exemples. Elle reprend calmement une élève qui fait des bulles avec son chewing-gum – toujours avec bienveillance : « (Prénom de l'élève), déjà le chewing gum je n'aime pas trop, mais les bulles, là, c'est pas possible ». Rien de plus, l'élève a compris.

Dix minutes avant la fin du cours elle demande s'il y a des questions. Certains élèves sont tentés de commencer à ranger discrètement leurs affaires, elle leur rappelle que ce n'est pas fini. Nouveau diaporama, la professeure le lit, les élèves notent. Elle les invite à aller en voir plus sur la question sur Internet. Encore un diaporama, la professeure, debout toujours, se déplace peu au cours de l'heure, seulement entre l'écran et sa table.

Une fois les élèves partis, je la complimente pour son calme et celui de sa classe. C'est plus facile en demi-groupe, me dit-elle. C'est ce que j'ai constaté aussi dans mes cours. Je lui raconte que la dernière fois où je les ai eus à 35

pendant deux heures, ils ont été très calmes pendant la première heure, puis très bavards pendant la deuxième heure. Elle me dit que les choses se passent aussi de cette façon avec elle. Cela ne semble pas la préoccuper énormément, s'est-elle fait une raison ou contrôle-t-elle mieux le problème que je ne le fais ? J'irai dans d'autres cours voir ce qu'il en est (mais les profs n'ont pas tous envie d'accueillir un stagiaire dans leur classe, ce que je comprends), et je continuerai à essayer de régler aussi ce problème de mon mieux, consciente que c'est un problème à peu près général en France, alors qu'il est quasiment inexistant, voire inconcevable, dans d'autres pays (je connais des exemples concrets, de proches scolarisés en Finlande et en Angleterre, deux pays qui ont pourtant des systèmes très différents l'un de l'autre, le premier presque communiste, l'autre ultralibéral). Il me semble que les élèves français ne sont pas assez responsabilisés, et qu'ils se livrent donc à l'irresponsabilité et à l'incivisme. Mes collègues profs me répètent que ce sont des « petits », et j'ai du mal à faire comprendre à ma tutrice que je ne veux pas les traiter en petits en leur mâchant le travail, leur donnant des consignes précises pour la tenue du classeur etc. J'essaie ma propre pédagogie, j'ai vu les élèves eux-mêmes y résister et protester avec force, puis finalement être ravis du résultat, qu'ils n'auraient pas imaginé. Je sais qu'il faut du temps et qu'on ne change pas le formatage des esprits si facilement, mais je continue à travailler à essayer de les libérer de ce paternalisme ou de ce maternalisme qui annule quasiment les apprentissages et entrave le développement psychique et intellectuel.

25 septembre 2021

Une journée au lycée tout entière adorable, avec un ou deux ou trois moments tout spécialement adorables. Celui où cette élève qui a tant de difficulté à écrire, celle qui redoutait le plus cet exercice « atelier d'écriture » au début, a bondi de joie en voyant le sujet du jour, s'y est jetée avec enthousiasme, puis a manifesté vivement sa hâte de lire la première le texte qu'elle avait écrit (alors qu'à la première séance elle m'avait suppliée de ne pas lire). Et puis cet autre élève en difficulté, qui fait toujours le réfractaire, qui après ses deux heures de cours de l'après-midi avec moi (où il clamait au début n'avoir absolument pas le temps de venir, sinon quand irait-il faire ses activités sportives ?), et qui vient me voir après le cours en prétendant qu'il ne savait pas s'il avait encore cours avec moi, s'il devait rester pour le prochain cours avec l'autre groupe – alors qu'il savait parfaitement qu'il venait de faire son atelier d'écriture avec son groupe, le premier, et qu'il avait donc fini sa journée, comme chaque semaine.

Le matin quand j'ai donné les questions du devoir en classe aux Première, nouvelle révolte des élèves, qui se sont récriés que ce n'était pas comme ça, qui se sont mis à m'instruire sur la façon dont je devais leur faire des contrôles, sur les normes que je devais respecter, et à répéter qu'ils ne comprenaient rien à ce que je demandais, etc. Complètement formatés tout au long de leur scolarité, ils se sentent comme devant un abîme dès qu'on les conduit sur d'autres modes de pensée. Bien entendu ils ont quand même fini par faire le travail, et près de deux

heures après, quand ils m'ont rendu les copies, je leur ai expliqué pourquoi je les faisais travailler ainsi : imaginez, leur ai-je dit, un prof de sport qui vous ferait faire sans cesse le même et unique exercice, par exemple soulever cinquante kilos avec le bras droit, et rien d'autre. De quoi auriez-vous l'air, au bout de quelque temps ? Eh bien c'est pareil avec le cerveau. Les exercices qu'il faut savoir faire pour le bac nous nous y entraînerons, mais il faut d'abord assouplir l'intelligence. Bon, tout s'est bien fini, ils se sont inscrits pour préparer des exposés sans problème. Je les adore tous, et c'est comme si chacune de mes classes était, dans son ensemble, un Rimbaud, que j'anime. Faisant ces cours, je fais de la littérature vivante, extraordinairement vivante.

27 septembre 2017

Que de tactiques, de techniques, de technologie, pour éviter, en cours de lettres, la littérature. C'est cela qu'on apprend aux enseignants : comment se prémunir de la littérature, et comment empêcher les élèves d'y accéder. Nul complot, et pas plus de conscience de se livrer à cette bataille acharnée contre la discipline qu'on est censé enseigner. Seulement elle fait peur, la littérature. Alors on s'arme, on s'armure, on se carapaçonne contre elle. On se persuade que c'est une question de genres et de registres, de procédés stylistiques, on s'en fourre plein le crâne et on en fourre plein le crâne des élèves, quoique tous les grands auteurs aient toujours lutté contre cet encagement de leurs œuvres. Et comme ça ne suffit pas, on invente des trucs pédagogiques à n'en plus finir, et tiens, les écrans c'est si efficace pour lui faire écran, allons-y des *powerpoint* et compagnie, et puis avec l'internet c'est si pratique de la fuir, en projetant aux murs toutes sortes de trucs, et même, comme aujourd'hui, en apprenant à se servir des pads, etherpads et autres machins pour chatter et faire chatter les élèves, en plus pendant qu'ils sont là comme sur les réseaux sociaux ils se tiennent plus tranquilles paraît-il... et on n'étudie, ne pratique, ne fait toujours pas de littérature, la littérature n'est qu'un prétexte à gloser et bavarder, absurdement, sans le moindre sens, sans la moindre chance de faire sens ni mémorable. Alors qu'il suffit d'un peu d'humanité, de crayon et de papier, pour rendre les élèves heureux, les faire progresser et leur ouvrir des horizons insoupçonnés. C'est trop simple, sans doute. Aussi simple que d'être nu dans un jardin enchanté. Une chose très compliquée pour les gens couverts d'armures superposées qui ont fini par leur coller à la peau.

La littérature m'a épargné une heure de cours à l'Espé ce matin : comme je lisais, et comme le train n'annonçait pas les arrêts, je ne me suis pas rendue compte que je n'étais pas sur la bonne ligne. Je me suis retrouvée dans une espèce de campagne, d'où j'ai attendu sans déplaisir le train dans l'autre sens pour revenir vers le bon embranchement et reprendre la ligne qu'il fallait.

28 septembre 2017

Je n'ai pas de cours le jeudi, mais j'étais quand même au lycée ce matin à 8 heures, pour assister au cours de ma collègue et tutrice (j'irai voir aussi d'autres collègues expérimentés, c'est infiniment plus instructif que les cours

administrés à l'Espé). Puis j'ai passé le reste de la journée, jusqu'à 17 heures (ajouter deux heures de transport à l'aller et deux autres au retour, mais l'être humain s'habitue à tout, du moins à tout ce qui relève de son choix délibéré) (merveilleuse souplesse), le reste de la journée donc, à préparer différentes choses, imprimer, faire des photocopies de ce que j'ai prévu pour mes prochains cours... et corriger les 70 copies de leur devoir en classe du cours précédent. Long travail, mais je voulais absolument vérifier s'ils avaient bien assimilé ce qui avait été dit depuis trois semaines que je leur fais cours, et qui consiste essentiellement à comprendre le rapport entre l'extérieur et l'intérieur d'un texte ou d'une œuvre d'art – toute la réflexion que nous avons menée sur les sens propre et figuré de, justement, « réfléchir » et « se figurer », à partir de textes que nous avons analysés. Le contrôle consistait donc, avec des différences dans le mode de questionnement entre les 1ère et les 2nde, à réfléchir sur un autre texte, que nous n'avions pas encore lu, et sur deux images que nous n'avions pas commentées non plus, pour voir s'ils avaient acquis la capacité d'appliquer le discernement appris sur d'autres supports. Eh bien quasiment tous, à des degrés divers, ont réussi à articuler cette réflexion. J'en suis heureuse, car elle est à mon sens capitale, et nous allons continuer à travailler dans ce sens.

29 septembre 2017

Il faisait très chaud dans la salle où nous avons deux heures de cours, c'était l'après-midi du dernier jour de la semaine, nous avons eu un problème technique pour passer une vidéo (sur les *Ménines*)... beaucoup de conditions pour que la classe de Seconde, déjà portée sur le bavardage, soit vite surexcitée – et elle l'a été. Mais tant pis, après tout le bazar fait partie de la littérature, caverne d'Ali Baba, auberge espagnole. Et ce qui a été dit a été dit, et perçu malgré tout. Je sais que ce que je leur demande de comprendre n'est pas facile, c'est sans doute aussi pour cela qu'ils s'agitent. Et le bateau tangue, mais le vent est dans les voiles, ça avance. Ensuite ce fut l'atelier d'écriture, en deux fois une heure avec la classe de Première en deux groupes. Là tout n'est que luxe, calme et volupté. Comme dit le poète. Ce qui s'y passe, que ce soit avec cette classe ou avec la classe de Seconde, est extrêmement fort, tendu, et dans cette tension de la littérature en train de sortir de son creuset, autant les forces profondes sont puissantes et bouleversées, autant le déroulement de l'action est apaisé, de façon presque extatique, et cathartique. Je suis exténuée à l'heure où j'écris ces mots, après cette journée, je n'ai pas la force de dire vraiment ce qu'il en est, et puis je n'en ai peut-être pas envie non plus, c'est tellement intime. Ce qui se passe là, quand cela se passe, de nous à nous, circulant par l'esprit et la voix de l'un à l'autre. C'est là que la littérature, la littérature vraie, vivante, réelle, vient avoir lieu, jaillir, brute, active.

2 octobre 2017

Le soir, de retour du lycée, ma joie est trop grande pour que je puisse lire. Je rêve à la fenêtre du RER, aujourd'hui je l'ai laissée entrouverte et j'ai passé mon petit appareil photo à travers. Encore une journée pleine de choses très fortes. C'est de la vie intense, intense. Comme j'aime.

3 octobre 2017

J'ai entendu aujourd'hui l'une de mes collègues néoprof de lettres dire qu'elle ne corrigeait pas les fautes dans les copies car cela pouvait être

stigmatisant. Personnellement je corrige en vert plutôt qu'en rouge, je corrige positivement, mais je corrige. Nul apprentissage ne peut se faire sans corrections. Je lis ce soir dans un article de pédagogie officielle que l'autorité à l'ancienne, qui imposait que les élèves soient calmes en classe, était une soumission de l'élève. C'est confondre discipline et soumission. Nous ne circulons pas à rollers dans les couloirs des hôpitaux, nous ne prenons pas de force leur place aux passagers du métro quand il est plein, nous ne vendangeons pas dans les vignes du voisin – ou bien c'est que nous sommes des brutes stupides et néfastes. Nous nous disciplinons, tout simplement pour pouvoir survivre, comme espèce et comme individus. Le résultat de cette pédagogie c'est qu'on fait porter la responsabilité de l'agitation des classes aux professeurs, à commencer par les professeurs débutants – c'est tellement plus commode de les accuser de ne pas savoir s'y prendre. Et ceux qui obtiennent le calme peuvent le faire par des moyens psychologiques ou des méthodes beaucoup plus retors ou plus dommageables à la liberté intellectuelle que la règle. Une règle n'est pas une domination, c'est un contrat. En refusant de l'établir on rend tout le monde malheureux, profs culpabilisés comme élèves abandonnés à leur turbulence dont on les rend aussi responsables alors que c'est à l'institution de bien se tenir, de faire en sorte que ses classes se tiennent bien parce qu'elle en aura décidé, légiféré ainsi. J'ai entendu aussi l'une des formatrices de l'Espé, elle-même professeure en collège, dire, parlant de notre travail, « 70% de nos cours sont inutiles ». Eh bien, c'est tout simplement inacceptable.

6 octobre 2017

Bus caillassés, bus supprimés. La police était là, le chauffeur nous a dit c'est une décision de la préfecture. Des bus ayant été caillassés, ils étaient supprimés pour la journée et depuis la veille au soir sur tout le tronçon restant. Il n'y avait plus qu'à finir à pied, sur des routes sans trottoir. Ce que j'ai fait, après une grosse galère en RER, la ligne étant perturbée par divers incidents, dont un malaise d'une passagère – il s'en produit de plus en plus, dans des transports bondés. Après que le train en gare y a stationné au moins une dizaine de minutes, tous les suivants ont été non seulement retardés mais de plus archi-pleins, si bien qu'on était obligé d'en laisser passer plusieurs avant de pouvoir monter à bord, ou plutôt d'arriver à s'encastrer dedans. Une fois arrivée en banlieue, j'ai dû attendre le bus un bon quart d'heure, et voici qu'après quelques arrêts il nous lâchait donc dans la nature, sur ordre de la préfecture. Bref, je suis arrivée au lycée deux heures trois-quarts après être partie de chez moi. Heureusement j'étais partie quatre heures et demie avant mon premier cours, et j'ai encore eu le temps de faire des photocopies et autres préparations pour les cours de la semaine prochaine. Ce soir la circulation était rétablie, j'ai mis seulement deux heures pour rentrer, comme d'habitude.

Au réfectoire j'ai raconté la chose, la suppression des bus pour cause de caillassage, aux profs qui étaient là. Certains l'avaient entendu dire par des élèves qui avaient dû marcher aussi. Et cela a réveillé des souvenirs d'autres violences, récentes ou anciennes. Le collège et l'école d'à côté obligés un jour de confiner leurs élèves à cause de tirs tout proches. Une prof du lycée

poignardée (sans gravité) par une élève dont l'avocat avait ensuite fait organiser une collecte dans le lycée afin qu'elle puisse se payer ses services... Et autres histoires dans le genre.

Après ce trajet du matin légèrement harassant j'ai enchaîné des heures de cours malgré tout agréables. L'après-midi, pour l'atelier d'écriture, j'ai donné à mes deux groupes de Première un sujet de réflexion sur les modes de pensée, inculqués ou choisis. Cela leur a paru extrêmement difficile à traiter, mais après s'être finalement faits à l'idée qu'ils n'allaient pourtant pas y couper, ils ont comme toujours exprimé des choses vivement intéressantes. Sans les rapporter - cela leur appartient - je peux dire que les filles, de toutes origines culturelles et religieuses (de différents pays d'Afrique, d'Asie et d'Europe) se sont montrées beaucoup plus libres et ouvertes d'esprit que les garçons, beaucoup plus conscientes. Comme d'habitude chacune et chacun a lu son texte et ainsi tous ont pu profiter des réflexions de chacune et chacun. Et voilà, tout le travail que je leur fais faire c'est aussi beaucoup de travail pour moi, entre les préparations et les corrections, mais je suis contente, je sais que ça avance même quand ça ne saute pas aux yeux. De manière générale, pour les contrôles aussi ils trouvent, autant les Seconde que les Première, que ce que je leur demande est beaucoup trop difficile. Mais je préfère tirer la classe vers le haut plutôt que de l'attraper par le bas ; ainsi les meilleurs peuvent donner leur mesure, et ceux qui ont plus de difficultés sont appelés à se dépasser, et y arrivent même si cela reste imparfait. Surtout je ne les culpabilise absolument pas quand c'est maladroit ou très faible, au contraire je les encourage, je redis toujours qu'on n'est pas là pour se juger mais pour progresser, je les débarrasse de la honte en leur faisant lire leurs textes et en leur montrant que quel que soit leur niveau d'expression tout le monde apprécie ce qu'ils ont à dire - et ce n'est pas une façon de parler, la disposition mentale que j'ai mise en place le prouve, tous sont attentifs à la parole de l'autre.

7 octobre 2017

J'ai inventé en littérature (et je continue), j'ai inventé en théologie, et maintenant j'invente en didactique et en pédagogie. Du moment que j'invente, je suis heureuse : voilà justement ma didactique et ma pédagogie, ce que je veux transmettre et comment je le transmets. Du moment que vous inventez, vous faites un bond hors du rang de la mort, de la répétition, de la pensée inculquée, de la facilité besogneuse. Vous voilà projeté dans la difficulté, dans la lumière, dans la vitesse, dans la joie. Cela vous arrache à vous-même, vous êtes dans le risque, vous dansez sur un fil, vous vivez royalement, libre. Voilà ce que vous transmettez, à qui veut l'entendre, voilà ce que m'ont transmis les textes et la nature, voilà ce que je suis et que je donne, à qui écoute. La didactique officielle du français a trois dimensions tout au plus, c'est une didactique de technocrate, froide et qui tourne en rond, se mordant la queue. Je lis dans une tout autre dimension, et je n'estime pas que les autres sont incapables d'y accéder, au contraire je m'emploie à la leur faire découvrir et à les y guider. Je le fais en requérant leurs propres forces, que leur paresse élève contre l'effort que je leur demande : une fois qu'elles sont levées, il faut les diriger vers là où elles trouveront à propulser l'être dans une autre dimension, hors de la caverne où ils

regardent défiler des figures factices qu'ils ont appris à considérer et à commenter pour vraies. Je ne suis pas d'accord avec Platon quant à la souffrance qu'il y aurait à sortir de la caverne. Certes qui en sort déclenche des envies de meurtre de qui y reste. Mais ce n'est que l'une des preuves que l'ataraxie qui peut sembler régner dans la caverne n'est qu'une masse d'énormes souffrances déguisées, alors qu'une fois dehors, ce tas d'ordures s'éparpille comme de la laine cardée, et les papillons jouissent dans la lumière.

8 octobre 2017

Encore un dimanche passé à corriger des copies, mais quel bonheur de constater, aux résultats, à quel point nous travaillons bien. La progression de tel ou tel peut me donner, de joie, les larmes aux yeux (et la démission passagère de tel ou tel autre m'attrister), mais ce qui touche aussi c'est la dynamique générale, les résultats obtenus par l'ensemble, spécialement en atelier.

Vendredi m'a été remise une fiche sur certaine élève qui aurait des difficultés particulières pour s'exprimer à l'écrit, soi-disant atteinte de dys-divers et variés, et qui demanderait donc un « plan d'accompagnement personnalisé ». Foutaise de la médicalisation à outrance du moindre problème de tel ou tel élève envoyé se faire dépister, et qu'il faudrait ensuite traiter spécialement (tout en s'occupant de classes de 35 ou 36 élèves aux niveaux très disparates). Cette élève est l'une de celles qui obtiennent les meilleurs résultats dans mon cours. Il faut croire que mon cours lui est donc tout à fait adapté, en conséquence je ne vois pas pourquoi je devrais la traiter autrement que les autres. Les élèves connaissent le truc, l'un d'eux est venu me dire après la classe vendredi que s'il bavardait, c'est parce qu'il ne pouvait pas s'en empêcher, qu'il en était désolé mais que c'était malgré lui, sous-entendu un genre de handicap. Je lui ai répondu eh bien fais effort et tu y arriveras, il n'y a pas de déterminisme.

Un truc pire que la médicalisation de la pédagogie, c'est la culpabilisation. D'une part les profs sont implicitement culpabilisés des dysfonctionnements et des faiblesses de l'institution. D'autre part, ce qui est pire, on apprend aux profs à culpabiliser les élèves. Une formatrice de l'Espé nous a raconté la semaine dernière, toute fière, comment, un jour où elle avait écrit un titre au tableau avec une grosse faute, et l'y avait laissée une heure entière, étant prise d'un doute à la pause entre les deux heures de cours elle avait vérifié et constaté son erreur. Qu'a-t-elle alors fait ? Au lieu de corriger devant les élèves en s'excusant (cela peut arriver à tout le monde d'avoir un doute sur l'orthographe), elle les a culpabilisés en leur disant : « c'est resté là une heure et vous ne l'avez même pas remarqué ! » – comme si elle l'avait fait exprès pour les prendre en défaut. Dans mon lycée, ma tutrice m'a conseillé aussi d'interpeller le bavard depuis ma place afin de lui faire honte devant toute la classe plutôt que d'aller vers lui comme je le fais souvent. Autre exemple, le plus terrible : sur un site de pédagogie officielle, réservé aux profs, une prof présentée comme excellente pour sa gestion de classe explique tranquillement comment elle s'y prend pour obtenir le silence : quand quelqu'un bavarde ou s'agite, sans que les élèves s'en

rendent compte elle s'arrange pour les mettre de son côté contre le bavard, afin qu'il se sente culpabilisé (c'est son mot) par tout le groupe. Voilà les méthodes ignobles qu'on nous donne en exemple. Comment veut-on éduquer ainsi des gens à la citoyenneté, au respect de l'autre ? C'est du microfascisme, mais tellement répété cela finit par faire énorme.

9 octobre 2017

Je suis partie à six heures du matin, il faisait nuit ; je suis revenue à huit heures du soir, il faisait nuit ; mais quand voit-on mieux la lumière que la nuit ? En quittant le lycée j'ai la douce nostalgie d'avoir à attendre pour retrouver mes classes. Hier je me suis rappelé ma prophétie d'enfant, quand à sept ou huit ans je disais qu'un jour j'aurais trente enfants de toutes les couleurs. C'est arrivé, et même multiplié. En leur honneur j'ai cherché en rentrant un poème de Papusza, parce que la première chose que j'ai écrite au tableau pour eux, à la rentrée, c'est cette phrase de cette poétesse rom : « Le talent sans instruction est un loup sans forêt ».

13 octobre 2017

Maintenant on est soudés, a dit l'un, à la fin. Mes deux demi-groupes de Première, 17-18 élèves chacun, ont passé leur heure respective, l'un après l'autre, à parler. C'était l'atelier parole orale, aujourd'hui, leur premier, après trois ateliers d'écriture et lecture. D'abord ça leur a fait peur, comme d'habitude quand ils abordent un exercice pour la première fois. J'avais seulement donné comme sujet : « Un moment particulier. Racontez. » Pour leur donner un exemple, je leur avais moi-même raconté mon histoire de l'homme aux oiseaux. J'ai entendu toutes les protestations : « on n'a rien à raconter ; notre vie n'est pas intéressante ; on ne sait pas non plus imaginer ; on n'a rien à dire ; je trouve rien », etc. Je suis passée de l'un à l'autre, pour encourager chacune, chacun, et puis j'ai dit allez on y va, qui veut commencer ? Malgré tout, il y a toujours quelqu'un qui veut commencer. C'est donc parti. Et c'est sorti. Avec un effet domino. Toutes les histoires, les tragédies, les drames de chacun. De la parole assumée, entrecoupée de sanglots, accompagnée des pleurs de tous les autres qui écoutaient, mais ça y allait, je n'avais absolument rien à dire, rien à faire, à la fin de la deuxième heure quand la fin de la journée a sonné ils ont dit on reste là tant que tout le monde n'a pas parlé, ils n'ont pas bougé, jusqu'à ce que ce soit fini. « Maintenant on est soudés » avait dit l'un du premier groupe, à la fin de la première heure. « Merci Madame pour cette psychothérapie », a dit l'une du deuxième groupe, les yeux encore gonflés et rouges, à la fin de cette deuxième heure. C'est le mot qu'elle a trouvé et il était juste mais en même temps c'était bien mieux et bien plus que ça. Il sont partis paisibles. Ce qui s'est passé entre eux était infiniment compassionnel et respectueux.

J'ai mis beaucoup de temps pour rentrer chez moi. Aujourd'hui, au lieu d'un aller-retour de quatre heures, cela m'a pris cinq heures. Nouveaux caillassages et incendie d'un bus : plus aucun bus ne circule, pour une durée indéterminée, entre le RER où je descends et mon lycée. J'ai dû faire des détours, ce fut long.

À quoi sert la littérature, à quoi sert la parole, si ce n'est à libérer la parole, purifier l'être de la souffrance ? Aristote ne disait pas autre chose. Il faut commencer par la base, si on veut éviter que les cailloux parlent, à la place des mots qui ne le peuvent pas.

16 octobre 2017

Aujourd'hui j'ai commencé avec mes élèves de Première ST2S (filiale des métiers du secteur médico-social) la lecture du livre que j'ai choisi pour elles (il y a plus de filles) et eux, *Le canapé rouge* de Michèle Lesbre. Ce livre les décontenance, ce n'est pas de la littérature comme ils en ont l'habitude, genre à la Maupassant pour ce qui est du scolaire, ou du moins avec une histoire bien ficelée comme il continue à s'en produire à la chaîne. Ils n'arrivent pas à le lire seuls. Alors je vais les accompagner dans la lecture, je leur donne des repères, des aides pour s'y retrouver, et je leur lis des passages à haute voix pour leur faire entendre sa douce et parfois âpre musique de train en mode mineur. Un soir il y a longtemps, une demi-heure durant, j'ai lu à la Maison de la Poésie *La Prose du Transsibérien* de Cendrars que je savais quasiment par cœur, maintenant je lis à des adolescents qui sont pour ainsi dire aussi loin de la littérature que Blaise à Irkoutsk de Montmartre, cette autre prose d'une femme embarquée à bord du train mythique comme je me sens moi-même embarquée à bord d'un train mythique, à bord des RER ou des Transiliens que je prends pour aller là-bas, oui, bien loin de Montmartre dont je vois au retour apparaître les dômes, porter la parole poétique. Quel beau métier.

17 octobre 2017

J'étais en train de préparer mes cours (j'y passe un temps fou, les pensant dans leur ensemble comme une œuvre), on a sonné à la porte. Le jeune homme qui venait relever les compteurs d'électricité m'a dit, voyant au mur mes peintures : « c'est très beau, ce que vous faites. » Puis : « et en plus, vous écoutez de la bonne musique ». Je lui ai dit que c'était mon fils qui était en train de jouer du piano. « Vous en avez de la chance ! pas besoin d'écouter Radio France ! », il a dit. Puis, encore une fois, avant de partir : « C'est vraiment très beau, ce que vous faites ».

Hier j'ai fait faire à mes Seconde un atelier écriture-dessin. Pour leur rappeler la valeur du geste d'écrire, et pour compléter la partie enseignement de l'histoire des arts qui revient au professeur de lettres. Je voudrais leur apprendre quelques rudiments de solfège, aussi, puisque l'école ne le fait pas. Cela participe de l'écriture/lecture et c'est tout aussi important, cela fait partie du phénomène « littérature », comme le dessin, la peinture, le théâtre. Je ne veux rien leur enseigner sans leur enseigner aussi la possibilité de le pratiquer. (Malheureusement, impossible d'en faire autant avec les Première, qui ont moins d'heures de cours en français et qui doivent préparer ce foutu bac de français pour la fin de l'année ; espérons que ça changera).

19 octobre 2017

Demain une formatrice académique vient juger de mon travail en classe. Je n'ai rien prévu de spécial pour cette visite, je me tiendrai à ce que j'avais prévu depuis longtemps, même si cela peut décevoir son attente. Ma tutrice du lycée m'avait dit on pourra en parler, préparer ensemble. Mais préparer quoi ? Tout ce qui compte à leurs yeux c'est de suivre une pédagogie bien reconnaissable. Le sens de ce que nous avons à enseigner est complètement oublié. Je suis allée voir dans deux de ses cours ma tutrice du lycée : en prof expérimentée, elle « gère » très bien la classe et le cours, tout s'enchaîne comme à l'usine. Mais selon moi être expérimenté n'est pas tant une affaire de gestion qu'une question d'intelligence, de sensibilité, de profondeur, face aux textes comme face à l'humanité des élèves. Lorsque, par exemple, une élève remarque que dans *Première neige* de Maupassant, qu'ils sont en train d'étudier, il y a un manque d'amour dans le couple, sans discuter elle lui réplique que non, ce n'est pas ça, l'amour ne manque pas – alors que le texte dit que la femme manifeste plus d'affection aux chiens de la maison qu'à son mari, puis qu'ils font chambre à part. La lecture s'en tient à des considérations formelles sur le texte (sur la place qu'il accorde aux différentes saisons) et pour ce qui est du sens, sur l'égoïsme du mari qui ne veut pas acheter de calorifère et le caprice de la femme qui tombe malade pour être enfin prise en compte. Rien ou à peu près rien sur la critique sociale, et absolument rien sur la dimension philosophique de l'ennui ni sur la métaphysique de la mort qui vient compenser le manque d'amour et de vie. Voilà un cours avec des élèves calmes et disciplinés, pour ne pas dire infantilisés et mécanisés voire éteints, et des enchaînements impeccables, qui aurait été fort bien vu de toute inspection officielle. Or est-ce enseigner la littérature, que de se borner à y faire lire ce qui pourrait aussi bien s'y dire dans un bavardage ou un commérage ? Je donne cet exemple non contre ma tutrice, sympathique comme les autres par ailleurs, mais contre toute la pédagogie en cours, du moins pour ma discipline, la littérature, dans l'Éducation nationale. Le problème étant aggravé du fait que la plupart des professeurs n'ont jamais quitté l'école, passant du statut d'écolier à celui de collégien, puis de lycéen, puis d'étudiant, puis d'enseignant (auquel on demande à l'Espé d'oublier son savoir universitaire), sans connaître d'autres possibilités, d'autres formes de penser – sauf exceptions, sans doute. De même lorsque je critique vivement la formation dispensée par l'Espé, je ne désire pas m'attaquer aux personnes chargées de cette formation, visiblement formatées et inconscientes de l'être, mais je m'emploie à dénoncer une situation néfaste pour le développement intellectuel des élèves. Une formation pour les enseignants, oui, mais alors, qu'elle ait vraiment du sens au lieu d'être le plus souvent un ramassis d'inutilité, et pire, de bêtise.

20 octobre 2017

J'ai bien fait de photographier les belles œuvres de street art ce matin gare du Nord, car je n'y retournerai peut-être pas de si tôt. J'ai dû y attendre mon transilien pendant une heure, les précédents annoncés ne sont jamais arrivés. Mais ce soir j'ai appris que la circulation avait repris dans la zone des bus caillassés, j'ai donc de nouveau pris cet itinéraire initial. Heureusement j'étais partie largement en avance et j'avais dans mon sac deux petits pains qui ont fait mon déjeuner express avant d'entrer en cours, après avoir couru à la salle de reprographie faire les photocopies à distribuer. Ensuite c'étaient les deux heures avec mes Seconde. La formatrice de l'académie devait assister à la dernière et elle l'a fait, quoique malheureusement elle n'ait pu qu'assister à la diffusion de la fin du premier épisode de *Twin Peaks* que je leur passais, ayant repéré de fortes ressemblances de fond avec *La Petite Roque*, que nous commençons à étudier. J'avais espéré qu'il nous resterait un quart d'heure avant la fin pour discuter avec eux en sa présence (comme quoi je ne suis pas tout à fait de mauvaise volonté), mais le temps que je leur présente la série etc., bref j'ai eu juste le temps de leur donner les devoirs pour la rentrée une fois les dernières notes de musique (sublime musique de cette série mythique, dont la première saison est un chef-d'œuvre) passées. Ensuite ce fut une heure et demie au moins de ratiocination avec formatrice et tutrice, répétant sur tous les tons (de plus en plus vifs) :

La formatrice : « Vous ne parlez pas assez avec votre tutrice ».

Moi : « Selon moi, si, c'est suffisant. »

Elle : « Nous vous demandons un effort ».

Moi : « NON ».

Elle, menaçante : « Il va y avoir un problème. »

Moi : « Pour vous, peut-être. Pour moi, tout va bien. »

Elle : « Il va y avoir un problème pour tout le monde. »

Moi : « Vous allez me virer en cours d'année ? Non. Donc, il n'y a pas de problème pour moi. »

Ma tutrice, logique : « Je démissionne. »

Bien, j'étais contente de l'avoir débarrassée de moi. Moins d'une heure après, en quittant mes Première, du moins celles des élèves qui étaient encore là, les autres étant parties à cause de mon retard dû à cette dispute, j'ai croisé la formatrice. Sur le moment, je ne l'ai pas reconnue (grâce à Dieu, mon cerveau est très performant pour oublier les moments inutiles) et quand elle m'a dit « ça va ? » je lui ai répondu « très bien, et vous ? » Sur ce, elle a essayé de me « rassurer » : ils vont tâcher de me trouver un autre ou une autre tuteur ou tutrice. Mais ça ne va pas être facile :)

Bon, c'est les vacances, demain je retourne à ma thèse, la vie est belle.

25 octobre 2017

Des belles-lettres de toujours aux belles lettres qui habitent aujourd'hui les rues, je traverse les « humanités », marchant dans la ville et réentrant dans ma thèse qui nourrit en partie mes cours qui nourrissent en partie ma thèse. Ce n'est pas pour rien que j'ai fait faire un atelier écriture et dessin à mes Seconde et que je fais étudier un roman qui se passe dans le Transsibérien à mes Première. Tracer c'est avancer. Je crée dans la foulée un blog pour mes classes, pour inciter les élèves à aller plus loin dans la réflexion, on verra si ça marche, ce sera en tout cas une trace, pour d'autres aussi.

1<sup>er</sup> novembre 2017

Je lis un article extrêmement intéressant sur l'enseignement de l'Histoire tel qu'il est analysé dans le livre de deux professeures, Joëlle Fontaine et Gisèle Jamet, et je constate qu'elles décrivent des aberrations comparables à celles que je vois dans l'enseignement de la littérature. Dans les deux disciplines, c'est le sens qui est attaqué. Exactement comme dans la com', tout est dans la forme. De même que la lecture globale ou semi-globale, qui réduit l'écrit à des formes arbitraires, produit des effets de dyslexie, cette pédagogie réduit l'Histoire et la littérature à des expositions de formes dépourvues de sens et produit des dyslexies de l'intelligence. Toute la pédagogie consiste à distraire les esprits par des projections de formes au fond de la caverne, comme dans l'allégorie de Platon. Ce qui génère une infinité de bavardages sur du néant qu'on fait passer pour de l'étant. Il s'agit d'occuper le temps de cerveau scolaire des moins de dix-huit ans (et plus, la même pédagogie ambitionnant de s'installer à l'université) et de neutraliser ainsi ces cerveaux de futurs adultes. Un formatage orwellien, en effet.

Il y a aussi de l'Histoire dans ma thèse de Littérature, car l'une et l'autre sont indissociables.

2 novembre 2017

Je suis assez sidérée de la violente discrimination dont je fais l'objet de la part de mes deux tutrices, celle du lycée (qui a finalement démissionné) et celle de l'Espé, l'organisme de formation des nouveaux profs. La première m'avait demandé ce que je venais faire dans l'Éducation nationale, la deuxième m'écrit qu'elle se demande ce que je viens faire dans l'enseignement. Comme si je n'étais pas en train d'enseigner, de travailler d'arrache-pied pour essayer de transmettre au mieux ma discipline (cela dit alors que je viens encore de passer ma matinée à corriger des copies, et que ce n'est pas fini ; puis que je vais me remettre jusqu'à dimanche à la préparation de mes cours). Ces personnes semblent avoir le sentiment que l'Éducation nationale leur appartient, et elles me traitent en intruse parce que j'ai un regard critique et une autre expérience que la leur.

Outre ce réflexe d'exclusion, leur explication sur leur questionnement à mon égard est tristement révélateur de ce qu'elles pensent sans le savoir de leur métier. La première m'a dit ne pas comprendre pourquoi j'étais venue m'*enfermer* dans l'Éducation nationale. La deuxième a comparé ma démarche à celle d'Annie Ernaux qui s'était placée dans un *centre commercial* pour en tirer un livre. Une prison, un centre commercial. C'est donc ainsi que les profs considèrent leur cadre de travail ? Cela coïncide assez bien avec la mise en œuvre que j'ai constatée d'une fermeture de l'intelligence, et aussi de la réponse que m'avait fièrement faite la tutrice de l'Espé à ma question sur cette fermeture : « nous formons les gens dont le monde a besoin ».

Les élèves – et les professeurs – méritent mieux. Ce n'est pas au monde de commander la formation des humains dont il a besoin, c'est à la formation de rendre les humains aptes à faire et refaire librement le monde.

7 novembre 2017

Dans le hall de la fac où nous pique-niquions, mes jeunes collègues professeures parlaient des divers manquements de la société à l'égalité hommes-femmes. L'une citait *Le deuxième sexe*, elles connaissaient leur sujet. Cela s'est gâté quand la lectrice de Simone de Beauvoir s'est mise à critiquer les hommes qui vous font remarquer qu'ils ont investi beaucoup d'argent pour vous dans un voyage alors que vous avez payé vous-même votre billet d'avion et partagé le prix de la chambre d'hôtel. Certes c'est lui qui a payé seul tous les restos, mais enfin, vous étiez là. Sous-entendu, votre présence se paie. Voulant me convaincre peut-être que j'avais mal sous-entendu, ou lui donner l'occasion de revenir sur ce qu'elle avait dit, j'ai raconté combien j'avais été choquée de découvrir que certaines de mes élèves, au cours d'un travail d'écriture sur les rapports amoureux, avaient mentionné qu'une femme devait se préoccuper de choisir, entre plusieurs prétendants, celui qui était le plus à même de lui offrir une vie confortable. J'ai ajouté que j'avais plus tard demandé à l'ensemble de la classe si une telle préoccupation était toujours d'actualité, et que la plupart des élèves s'étaient alors exclamés que non, que les femmes étaient aujourd'hui émancipées. Mais telle ne fut pas la réaction de mes jeunes collègues, hélas. D'abord il y eut un silence gêné, puis l'une dit que lorsqu'on n'avait qu'un salaire de prof débutante, par exemple, il fallait bien avoir cette préoccupation d'un homme qui puisse assurer un meilleur train de vie. J'étais tellement sidérée que j'ai seulement dit : mais on peut faire avec ce qu'on a, tout simplement ! J'ai pensé à ajouter : et nos collègues hommes, avec le même salaire, se préoccupent-ils de trouver une femme qui puisse leur payer des extras ? Mais elles avaient bien vite changé de conversation, pour ne surtout pas voir leur prostitution de jeunes bourgeoises bien élevées.

Vraiment, ça m'a rendue triste. Et ce ne sont pas les cours à l'Espé qui pouvaient me consoler. J'ai l'impression que ma façon de voir les choses, la pédagogie, vient d'une autre planète, et qu'il est impossible de la faire comprendre. Donc je me tais. Parfois je dis quand même quelque chose, quand j'entends des choses décidément trop fausses, trop nuisibles. Quand on nous a

présenté comme admirable une séance où la prof faisait faire à ses élèves une transposition, à l'aide d'un tableau d'équivalences, d'un texte en cinéma. Non comme le ferait un vrai réalisateur, avec le génie propre du cinéma, mais à la lettre, comme si un texte n'était que du cinéma écrit – c'est d'ailleurs bien presque uniquement ce que l'édition nous vend maintenant. Ou quand on nous a montré le sujet de français du brevet 2017, à partir d'un extrait de Giono : « Pensez-vous comme Jean Giono que la ville soit un lieu hostile ? », alors que le texte ne présentait pas du tout la ville comme un lieu hostile. Je l'ai fait remarquer, ce n'est pas l'adjectif qui convient. Les autres et la formatrice en ont convenu, mais personne ne l'avait remarqué, à commencer parmi l'armée de professionnels qui prépare les sujets. Ainsi donc on a demandé à des élèves – à tous les jeunes Français de quinze ans – de justifier une affirmation fautive. J'ai fait remarquer aussi l'ambiguïté de l'intitulé du sujet du bac : « Le personnage de roman se construit-il exclusivement par son rapport à la réalité ? », pouvant induire chez les élèves une confusion que nous devons leur apprendre à ne pas faire entre personnage de roman et personne réelle. Un personnage ne se construit pas lui-même, c'est l'auteur qui le construit ; et il n'a pas de rapport à la réalité, seul l'auteur du personnage en a un. Nous sommes des spécialistes de la littérature, comment pouvons-nous laisser passer de telles aberrations ou de telles approximations ?

10 novembre 2017

Depuis lundi, la rentrée, la grande joie.

Heures de cours, heures de bonheur.

Ça devient vraiment génial. Et ce n'est qu'un début.

Avec mes élèves je file le parfait amour. Je pèse mes mots.

L'amour socratique, l'agapé, sans une ombre au tableau.

Mes élèves ont du génie.

13 novembre 2017

J'ai pu contempler Vénus et Jupiter toutes proches depuis le RER, tôt ce matin. Puis, lors du premier cours de la journée, après avoir fait la synthèse de notre lecture analytique de l'incipit et de l'explicit de *La petite Roque*, avec le retournement qui s'opère de l'un à l'autre, j'ai fait remarquer à mes élèves de Seconde que la littérature traite les grandes questions du crime, comme les textes sacrés, et que ces derniers pouvaient et devaient être lus comme nous lisons la littérature, en dépliant leur sens. Je leur ai rappelé ce que je leur avais déjà dit de l'implicite (du sens « plié dedans », selon l'étymologie) et de l'explication (son « dépliement »), je leur ai dit les premières phrases, en hébreu, en arabe et en grec, de la Torah, du Coran et de l'évangile de Jean, en leur expliquant qu'elles commençaient toutes par un petit mot qui signifie « dans », ce même dans que nous trouvons dans le *in (im)* de implicite, et que cela signifiait que ces textes étaient aussi à lire non à la lettre mais par

l'intelligence – en leur rappelant aussi la fois où je leur avais fait une petite démonstration de ce type de lecture à l'aide d'un éventail que j'avais apporté et montré plié, puis déplié.

Quel bonheur.

21 novembre 2017

Génie, comme dit Rimbaud. Quelque chose m'a frappée dans le film de Tarkovski *Stalker*, que j'ai visionné ce week-end parce que Michèle Lesbre l'évoque dans son roman *Le canapé rouge*, que j'étudie avec mes Premières : ce qu'y dit du génie le personnage de l'écrivain. Si j'étais sûr d'en avoir, dit-il en substance, je pourrais arrêter d'écrire, je n'aurais plus à recommencer toujours à écrire. Oui, arriver au sommet d'où peut se voir son propre génie, c'est ce qui arrive à certains auteurs : d'où des œuvres interrompues, comme celles de Rimbaud, de Nietzsche, de Kafka... C'est ce qui m'est arrivé aussi (que mon immodestie fasse grincer des dents, peu importe). J'écris, mais sans avoir besoin d'écrire. Je le fais par simple joie, comme d'aller me promener.

Et il y a autre chose. Je transfigure maintenant et je transmets la littérature en l'enseignant, à ma façon. Je la livre vivante, à travers mon rapport vivant, mon rapport d'amour aux textes. Quand ma tutrice est venue assister à l'un des ateliers d'écriture que je fais avec mes élèves, je l'ai vue entrer en état de choc, raide, les yeux fixes, écarquillés. Quand j'ai raconté à une autre collègue ce que je leur faisais faire lors de ces ateliers – écrire en 20-25 minutes un texte sur un sujet donné, puis le lire devant toute la classe disposée en cercle ouvert, elle s'est exclamée : « mais c'est très difficile, ce que tu leur demandes ! » Et elle avait raison. C'est pourquoi il nous faut chaque fois une dizaine de minutes pour la mise en route. C'est pourquoi au début ils se récriaient avec véhémence, voulaient refuser. Et maintenant, quand nous ne le faisons pas, ils le réclament.

Mais ce n'est pas tout. Notre façon d'étudier les textes, de faire ce qu'on appelle des lectures analytiques, se passe dans un esprit tout différent de la norme scolaire. Je les fais entrer en profondeur dans les textes, dans leur sens. Je leur fais toucher du doigt les correspondances avec d'autres œuvres, de littérature ou d'art. Je les emmène dans la complexité, et ils m'y suivent très bien, quoiqu'ils soient habitués à un tout autre régime. Et je les fais réfléchir aussi au sens philosophique, social, humain, de ce que nous étudions. Je leur parle de la politique, de la religion, des rapports sociaux, je leur demande d'apporter leur propre réflexion, à l'oral ou à l'écrit, je les fais se servir de leur intelligence, qui est grande, de leur autonomie de pensée, qui doit venir. Mes classes ne sont pas des classes mortes, elles sont vivantes, et je suis heureuse et bienheureuse.

21 novembre 2017

Au retour d'une journée pourrie au lycée, j'ai eu la consolation de trouver à la maison, arrivé par la poste, un exemplaire de mon livre *Franz Kafka et Milena Jesenska, nus devant les fantômes* (« *Gumnoi prosta sta fantasmata*), dans une nouvelle édition en grec, parue le 3 septembre avec le journal *To Vima*

(*L'Étape*), tiré à trois cent mille exemplaires. Les Grecs savent encore lire de la littérature, tout n'est pas perdu.

Au lycée, c'était une autre histoire. Chaque année les profs de français y font venir une petite troupe de théâtre de tréteaux, qui adapte donc façon farce un auteur que le lycée fait lire à toutes les Seconde. Cette année (comme l'année dernière), Maupassant. (Ce pourquoi je leur ai fait étudier *La petite Roque*, qu'ils avaient eu obligation de lire avant la rentrée). Des bouts de nouvelles de l'auteur grossièrement « adaptées » et représentées par des comédiens statiques, jouant aussi faux que possible. Sachant qu'il doit y avoir une dizaine de Secondes dans le lycée, à 35 élèves par classe, les gars rentabilisent joliment leur petit travail, à 8 euros la place (4 payés par le lycéen, 4 par le lycée). À un prix où on aurait pu emmener les lycéens voir une vraie pièce dans un vrai théâtre plutôt que quatre comédiens grossièrement déguisés débitant dans l'amphi, non sans fautes d'élocution, leurs bouts de Maupassant déformé. Si ce n'est pas du foutage de gueule, c'est que c'est quelque chose de pire. Le pénible est aussi d'entendre les élèves, retombés de force en enfance, rire comme au guignol de quelques cocasseries et exulter bruyamment lors de la mort du méchant. Penser qu'on s'est escrimé à leur montrer un mois durant les subtilités du texte pour finir par le leur faire avaler transformé en farce, jetant de la cochonnerie aux confitures qu'ils sont... C'est tout ce que méritent les jeunes de banlieue ? Qu'on leur pourrisse le goût et l'intelligence ? Sur le chemin du retour – deux heures de trajet, j'ai eu le temps de m'interroger – je me suis demandé si j'allais en parler, ou non. Il est lassant de devoir toujours dénoncer ce qu'il faut dénoncer, outre qu'on se fait ainsi mal voir de tout le monde, à commencer par ses collègues. Mais O m'a dit en rentrant : il faut le faire. Oui, il faut le faire, parce que ce n'est pas moi qui suis à préserver, ce sont les élèves.

23 novembre 2017

Je suis heureuse de contempler le paysage depuis le RER, depuis le bus aussi, et à pied, ou bien même depuis les fenêtres du lycée, entre deux cours. Je suis heureuse de contempler. Je suis heureuse d'enseigner.

Au conseil de classe, les autres profs ont évoqué les bavardages de cette classe de Seconde, par ailleurs une très bonne classe. L'une a dit que le seul moyen de les faire cesser avait été d'instaurer la dictature dans son cours. Chacun fait comme il peut, ce n'est pas facile. Moi je me refuse à la dictature autant qu'à d'autres méthodes parfois pires quoique enveloppées de bonnes intentions, comme l'infantilisation, la culpabilisation et l'humiliation cachées. Je préfère de beaucoup m'accommoder du bavardage. Un autre moyen, plus simple et plus honnête, est de ne pas faire durer les temps d'oral. Dès qu'on leur dicte quelque chose ou qu'on les fait écrire, le calme revient. C'est pascalien : le fait d'avoir à écrire, surtout sous la dictée, les *divertit*. L'angoisse du temps s'annule. Ils ne sont plus suspendus dans le vide comme lorsqu'on leur donne la parole, et qu'ils se sentent obligés de remplir tout l'espace avec de la parole et pour faire ample mesure, du bavardage (sauf si, sous la dictature, ils sont éteints). N'est-ce pas ce que font tous les humains ? Pourquoi n'en feraient-ils

pas autant, surtout à leur âge où l'on est si plein de vitalité, où l'on a tant envie de bouger, de s'extérioriser ? Mais comme je ne veux pas non plus m'obliger à les faire écrire pour avoir le calme – si je les fais écrire, je veux qu'ils sentent que c'est pour tout autre chose – je me tiendrai plus fermement désormais au système que j'avais mis en place en septembre et peu utilisé, tâtonnant dans la recherche d'une solution. Oui, c'est celle qui me paraît la meilleure : donner une note de conduite. La note est un contrat. Le contrat responsabilise. Tout est contrat, dans la nature pour commencer. Sans contrat, rien ne se tient, tout s'écroule. Apprendre à se tenir est aussi important qu'apprendre à parler, à l'écrit ou à l'oral. Cela va de pair. C'est apprendre à être humain, comme la littérature. Oui, une note de conduite (sur le calme, l'honnêteté, le respect) indique que la façon de se conduire est une intelligence à acquérir comme celle de la langue ou des sciences. Il faudrait l'élever au niveau d'une discipline aussi importante que toutes celles qu'on apprend à l'école. Ce serait bon pour tout le monde, y compris et d'abord pour les élèves, qui ont besoin de boussole.

27 novembre 2017

Encore une journée de cours de joie. Oh, il y a bien les petits drames, l'élève qui déchire sa copie parce qu'elle a eu 3 alors qu'elle trouvait sa dissertation très bien et qui ne comprend pas quand je lui dis que cette suite de mots et de fausses phrases qu'elle avait alignés n'ont aucun sens. Mais bon, c'est d'autant plus de bonheur, ensuite, d'avoir fait travailler dur et efficacement toute la classe deux heures durant. Je ne les lâcherai pas, je veux qu'ils arrivent à faire ce qu'ils n'arrivent pas à faire.

Et puis avec l'autre classe, le premier cours du matin qui finit sur quelques accords de Bach, et l'après-midi l'atelier de lecture et d'écriture de théâtre, absolument génial.

Sinon, à la cantine des profs à midi, je me suis amusée du petit froid que j'ai jeté, sans faire exprès. Quand je suis arrivée, l'une était en train de raconter qu'elle avait réprimandé ses élèves parce qu'ils s'étaient écrié « ça pue » en entrant en classe (il faut aérer entre deux cours, 36 personnes enfermées pendant deux heures ça réclame de l'aération, leur réflexion n'avait aucune mauvaise intention). Moi, ai-je dit, j'en ai un dans ma classe qui pète, ça fait beaucoup rire tous les autres. Silence gêné. On aurait dit que j'avais lancé quelque obscénité. Cela m'a autant amusé que si j'avais eu quinze ans et qu'ils auraient pété.

1<sup>er</sup> décembre 2017

Certes la lune est lointaine, mais tout de même, ne voir que le doigt quand on la montre... Sans doute est-ce un symptôme de ce si fréquent effroi des espaces infinis, comme dit si bien Pascal. Aujourd'hui j'ai reçu la visite de ma tutrice de l'Espé. Et bien entendu cela s'est passé comme cela devait se passer. Elle a cru voir dans mon cours « l'enfer » (sic). Petite nature, va. Elle a tenté de me refourguer à tout prix la camelote qui l'a formatée, et je n'en ai évidemment pas voulu. Elle a trouvé étrange que je justifie ma façon de faire. C'est qu'elle

est pensée, lui ai-je dit. Et comme elle insistait, à la toute fin, je lui ai dit : mes élèves de Première sont incapables de me parler des œuvres qu'ils ont étudiées jusque là, ils ont tout oublié – ma méthode expérimentale ne peut donc pas donner de pires résultats que votre pédagogie.

Le plus significatif fut quand elle me reprocha d'avoir bien noté une élève qui avait trouvé comme autre titre possible à *L'école des femmes* : *Les destinés*. C'est un titre de tragédie, m'a-t-elle dit, alors que la pièce est une comédie, donc elle finit bien. Voilà un exemple de la pensée en petites cases toutes faites de ces personnes. Je lui ai expliqué que nous en avions discuté avec mes élèves lors de la séance précédente. Une fin heureuse, vraiment ? La mise en scène que je leur avais montrée mettait en évidence l'effarement d'Agnès à la fin de la pièce, découvrant qu'elle n'échappait à un mariage forcé que pour tomber dans un autre mariage arrangé depuis sa plus tendre enfance, et donc forcé aussi. Ah cette brave dame n'avait jamais pensé à ça. Mais ce n'est qu'une interprétation, a-t-elle fini par dire. Seulement c'est aussi la vérité du texte. Et si on analyse bien toute l'œuvre de Molière on voit bien que c'est un combattant de la liberté, même contre lui-même quand il le faut, un combattant de la liberté des hommes et des femmes. Molière est grand, et je suis de ses prophètes.

4 décembre 2017

C'est beau un métro frais tagué, en sortant des couloirs sans fin du RER par une nuit d'hiver. Une belle belle journée de cours, encore, commencée dans l'amphithéâtre avec l'une de mes classes. Une heure sur scène, et vous voilà comme monté.e sur des cothurnes, plus grand.e que nature. Les exercices que je leur ai fait faire, en me souvenant de ma propre expérience et en m'inspirant des conseils du comédien avec lequel, entre autres, j'habite, n'ont pas été très concluants. 34 sur scène, c'est trop pour des débutants. Mais enfin, au moins, en ce début de séquence théâtre (cela signifie que nous allons étudier des textes de théâtre pendant plusieurs semaines), eh bien nous ne nous serons pas contentés de lectures à voix haute en classe, ils auront eu à se confronter à la scène et à comprendre que ce n'est pas si simple.

C'est une grande histoire d'amour, être enseignant.e, et chaque jour plus qu'hier et bien moins que demain.

7 décembre 2017

Deux Françaises de quinze et treize ans. Elles ont commencé leur scolarité en France, l'ont poursuivie pendant cinq ans en Finlande (en finnois, langue très difficile qu'elles apprenaient à mesure), puis pendant un an en Angleterre (en anglais) – et se retrouvent depuis la rentrée de nouveau en France, au lycée et au collège. Je leur demande comment c'était. En Finlande, comme on sait, système scolaire très performant, bienveillant, sérieux. Personne n'est laissé en situation d'échec. En classe les élèves se comportent à la fois respectueusement et librement – aucune insolence, une rumeur d'animation permise, nul besoin de lever la main pour prendre la parole... Pas d'infantilisation, les professeurs sont respectueux de chaque personne et respectés, par la société, par les parents, par

les élèves, par eux-mêmes qui se vêtent de façon soignée pour donner leur cours. En Angleterre, où ces jeunes filles portaient uniforme et cravate, la même exigence de respect général prévalait, doublée d'un vif encouragement à l'excellence, présentée à chaque élève comme sa propre chance et sa propre responsabilité, engageant son propre avenir. Je les ai bien sûr interrogées spécialement sur les cours de littérature. À quatorze ans, étude d'une pièce de Shakespeare entière pendant tout un trimestre, analysée en détail et en profondeur. Exactement le type de travail que je rêve de pouvoir faire avec mes élèves, dans un système français dont les résultats baissent dramatiquement d'année en année. Un système que je ne me contente pas de critiquer avec force, mais que j'essaie de contrecarrer en y apportant mon exigence, ma façon différente de voir et de faire – ce qui me vaut, à l'Espé comme au lycée, déconsidération, mauvais rapports etc. – *keep calm and carry on*.

8 décembre 2017

En deux très bonnes heures de cours, calmes et efficaces, j'ai expliqué à mes Première que les gens se retournaient contre Dom Juan parce qu'il faisait apparaître leurs incohérences et leur bêtise. « La peste soit du fat ! » Sganarelle croit dur comme fer au moine bourru comme d'autres croient aux médias. Le lycée dans lequel j'enseigne se rêve en défenseur de la liberté d'expression, mais tous ceux qui parmi les profs et autres membres du personnel, proviseur compris, savent que j'écris ici, m'ostracisent. « Je suis Charlie » est l'un des noms contemporains de Tartuffe. Ça croit aimer la liberté d'expression, ça ne fait que suivre la voix de leurs maîtres et craindre « le moine bourru », qu'il s'appelle Éducation nationale ou autre (même un syndicaliste a agité la marionnette du moine bourru, en l'occurrence l'Espé, pour essayer de me faire craindre de n'être pas titularisée – haha). C'est servile, ça ne pense pas, ça fait le contraire de ce que ça prétend vouloir. C'est pourquoi j'enseigne ici aussi, parce que j'y écris, tant d'adultes qui ont oublié de devenir des hommes, des femmes, des humains dignes de ce nom, libres et dignes. Allez messieurs-dames, au travail, comme nos élèves, si vous voulez apprendre quelque chose au lieu de rester macérer dans votre ignorance ! La littérature n'est pas un long fleuve tranquille.

10 décembre 2017

De neuf heures du matin à dix-huit heures j'étais à la Sorbonne Nouvelle, dans un amphi glacial, à écouter des universitaires parler d'un roman de Flaubert. Quel drôle d'objet, cette *Éducation sentimentale*, qui montre si bien le pourrissement sous les vêtements. C'est ce que j'aurais pu dire, tiens, si j'en avais parlé aussi. Et puis peut-être cela m'aurait-il donné aussi l'occasion de la mettre en relation avec l'*Éducation nationale*, fort sentimentale comme elle l'a montré aujourd'hui avec le spectacle « mort-de-Johnny » pour foules sentimentales, comme dit un autre chanteur, organisé par le pouvoir qui n'en loupe plus une (occasion) pour les manipuler (les foules).

Et puis je suis rentrée et je me suis remise à préparer mes cours. Quelle immense joie, quelle exultation ! Je suis Molière comme je peux être aussi tant d'autres artistes combattants de la vérité, je les suis tous, et j'ai à cœur, à cœur, à cœur de les transmettre. Ces contrepoisons, ces élixirs de vie.

11 décembre 2017

Aujourd'hui j'ai dicté une synthèse-résumé que j'avais écrite de l'acte III scène 1 de *Dom Juan*, après la lecture analytique que nous en avons faite la semaine dernière. D'habitude je ne procède pas ainsi, mais là je voulais qu'ils écrivent tout cela, que cela leur passe par la main. Il a fallu quasiment toute l'heure à la classe de Seconde, agitée ce matin, pour le faire. Les Premières, au cours suivant, calmes, l'ont fait plus rapidement. Je leur ai ensuite montré des extraits de diverses mises en scène ou interprétations, en leur expliquant que je ne voulais pas les limiter à une représentation de Dom Juan, que ce serait le trahir. J'aime leur en parler, leur dire des choses complexes. Beaucoup ont un niveau faible ou très faible, mais justement, c'est important qu'ils entendent des choses d'un niveau élevé, je sais que même ceux qui sont distraits l'entendent malgré eux, que cela passe en eux. C'est important, même si cela reste inconscient ou en partie inconscient, ou apparemment inexploité. J'ai des choses spéciales à dire, alors je fais mon job d'écrivaine, je les dis. Ce n'est pas tous les jours de leur vie qu'ils auront l'occasion d'entendre de telles choses, la parole qui habite en moi veut absolument se donner et je lui obéis, quelles que soient les conditions.

12 décembre 2017

« Je consummai beaucoup de professeurs et même plusieurs à la fois »  
Franz Kafka, *Rapport à une académie*

La tutrice de l'Espé, inquiétée par le haut niveau d'intelligence (elle n'y a rien compris) et le manque de dressage en cours dans ma classe (la littérature n'étant pas son fort, elle a préféré focaliser toute son attention sur des figurines Leclerc, dit-elle (contrairement à elle j'ignore ce que c'est) avec lesquelles jouaient paraît-il certains élèves), a adressé une « procédure d'alerte » à l'académie. « Mme Reyes, y écrit-elle, s'inscrit à contre-courant des tendances actuelles du système éducatif français ». C'est vrai, au lieu de faire redescendre les jeunes humains à l'état de singes, je les fais monter à l'état d'humains évolués.

Voici la lettre que j'ai adressée par mail aux destinataires de son rapport, inspecteurs et formateurs de l'académie :

*Mesdames, Messieurs, chers collègues,*

*Je reçois le rapport de la visite que Mme S...F... a effectuée dans ma classe, et qu'elle doit vous transmettre. Il s'agit d'un verdict sans procès, c'est pourquoi je me permets de vous écrire pour vous donner aussi mon point de vue.*

*Comme ma tutrice universitaire l'indique, je suis volontiers très critique à l'égard de ce que je constate dans cet univers de l'enseignement que j'ai voulu rejoindre et dans lequel je suis très heureuse d'œuvrer. Bien entendu cela ne signifie pas que je rejette tout ce qui s'y fait, loin de là – et je me conforme par exemple aux programmes, je me renseigne constamment sur les méthodes pédagogiques, je continue à m'instruire en suivant des cours et des conférences afin d'apporter le meilleur que je puisse apporter à mes élèves. Mais je suis*

*aussi instruite par une très longue pratique de la littérature, de la lecture et de l'écriture, et j'ai à cœur de protester quand le sens de cette discipline et des textes qu'on y étudie m'apparaît bafoué, soit par des méthodes d'enseignement trop formalistes, soit par manque de réflexion et de pensée – ce qui arrive malheureusement souvent, du fait peut-être d'une certaine routine installée chez certains enseignants ou dans l'institution.*

*Mme F, je peux le comprendre, est depuis le mois de septembre irritée par mes interventions contestataires dans ses cours ou ceux d'autres formateurs et formatrices de l'Espé. Mais je n'admets pas qu'elle s'en venge par un rapport extrêmement partial sur mon travail, dont par ailleurs elle ignore à peu près tout, ne voulant pas en entendre parler. Certes la classe était un peu agitée lorsqu'elle est venue assister à la première des deux heures de cours que je donne le vendredi à ces Seconde. Je me préoccupe de ce problème depuis la rentrée, et j'ai constaté que je ne pouvais pas instaurer une « dictature », comme l'une de mes collègues de langue dit l'avoir fait avec cette classe pour obtenir le calme – je la comprends, chacun fait de son mieux avec des Seconde la plupart du temps indisciplinées (et j'entends fréquemment dans mon lycée des collègues, professeurs de longue date, s'en plaindre, voire déclarer qu'ils n'en veulent plus, voire même songer à démissionner à cause de ces classes). Mais d'après mon expérience de quelques mois, mieux vaut, pour le cours de français, que j'accepte un peu d' « animation » plutôt que d'obtenir par la force, les punitions, une classe morte en effet. Car je leur demande d'accomplir des exercices intellectuels difficiles, quoi qu'il en semble à Mme F, et qui nécessitent de ne pas brider leur éveil. Je ne prétends pas que je ne préfère pas travailler avec eux les jours où ils sont calmes, mais on ne peut juger de cela sur un cours, c'est l'ensemble du trimestre et même de l'année qui est en jeu et qui donnera les résultats de mon travail. À soixante et un ans et après avoir écrit des dizaines d'ouvrages, animée d'un vif désir de faire passer à des élèves ce que je peux maintenant leur faire passer après tout ce temps de réflexion profonde, j'ai de quoi alimenter une pensée pédagogique (soutenue aussi par le travail de thèse que j'ai engagé – j'en suis à ma troisième année de doctorat), et c'est ce que je fais. Mme F ne peut tout simplement pas comprendre ce que je fais. Je ne demande pas mieux que de l'expliquer, mais encore faut-il que quelqu'un veuille bien l'entendre, au lieu de juger sur le rapport d'une personne, incompétente dans ce cas.*

*Je vous réaffirme mon bonheur à enseigner, jamais démenti, et ma conviction que mon travail, tout imparfait qu'il soit évidemment, a son excellence et donnera des fruits. Être débutante a ses inconvénients mais aussi ses avantages, à commencer par celui qui consiste à avoir un œil neuf et un désir, un amour intacts. Le caractère expérimental de mon travail (notamment avec des ateliers d'écriture) en fait un travail vivant, que je veille à ne pas déconnecter des exigences du programme et des examens – je leur fais faire des lectures analytiques dans les règles de l'art, je les initie à la dissertation, au commentaire composé, à l'écriture d'invention, je leur fais faire des exercices de questions sur corpus etc., je les fais beaucoup travailler en classe, beaucoup*

*écrire, lire, parler. Je me préoccupe de la formation intellectuelle de mes élèves, d'ouvrir leur regard, sur eux-mêmes, sur autrui, sur le monde. Et je me tiens à votre disposition pour en parler plus précisément si vous le souhaitez.*

*Merci d'avoir lu ce courriel un peu long,*

*Bien à vous,*

*A.Reyes*

13 décembre 2017

La tutrice de l'Espé qui a initié une « procédure d'alerte » à mon encontre, c'est-à-dire qui m'a dénoncée fallacieusement à l'académie afin d'empêcher ma titularisation, nous dit un jour benoîtement en cours qu'elle pouvait être une vraie salope pour se venger de quelque chose qu'on lui avait dit. C'était peu après que j'avais protesté, toujours en cours, sur le fait qu'elle refusait par principe de parler de la vérité des textes, vérité qu'elle refusait de voir (je l'ai raconté ici au début de cette année scolaire). Comme elle n'est pas du genre à dire des gros mots en public, elle ne prononça pas salope mais dit « une vraie s... », l'air tout réjoui de sa perfidie.

Une autre fois, elle nous déclara qu'elle pouvait rien qu'en nous regardant savoir si nous étions de droite ou de gauche et se mit à nous désigner un.e par un.e en nous étiquetant « gauche » ou « droite ». Cela choqua mes jeunes collègues, qui comme d'habitude ne dirent rien car elle détient le pouvoir de nous sanctionner, et moi qui n'ai pas leur âge ni donc un même souci de l'avenir, cette fois je ne dis rien non plus, lasse de protester et préférant le faire exclusivement sur les aberrations entendues quant aux questions de littérature et d'enseignement de la littérature. Mais j'ai vu son intrusivité se renouveler plus d'une fois à mon égard. Un jour, elle m'écrivit qu'elle s'interrogeait sur mes motivations « à venir dans l'enseignement » et qu'elle me soupçonnait de m'y introduire pour en faire la satire. De façon beaucoup plus sournoise, après avoir assisté à mon cours, elle me parla d'un air dégoûté d'un prétendu fatalisme d'une élève à côté de qui elle s'était assise. Cela sonnait très faux, et je me demandai si elle n'insinuaient pas, parce que cette élève est noire et banlieusarde, qu'elle était musulmane, donc fataliste, selon un cliché éculé (d'autant que j'ai entendu à l'Espé d'autres remarques caricaturales sur les élèves musulmanes). Mais lorsque j'ai lu qu'elle faisait mention dans son rapport de mon « voile » (sur les yeux, selon elle), j'ai compris qu'en fait ces allusions islamophobes me visaient (tout un chacun peut voir sur mon blog, qu'elle lit, mon rapport à l'islam). Bref, contre mes questionnements sur l'enseignement de la littérature, elle a déployé des attaques personnelles, injurieuses, diffamatoires, mensongères – notamment par la partialité de son rapport, en partie inexact, très incomplet et très orienté, qui peut me valoir un licenciement.

En vérité, c'est ma liberté d'expression qui est sanctionnée. La même chose s'est produite dans mon lycée, où ceux des profs qui savent que j'écris ici ne m'adressent plus la parole, où le proviseur me regarde avec une mine de

déterré, où la secrétaire, très charmante au début, me parle maintenant comme à un chien. Comble de l'ironie, ce lycée, abonné à Charlie Hebdo, se rêve en pointe dans la défense de la liberté d'expression. Les gens n'y ont pas des kalachnikovs, mais ils ont tout de même le pouvoir, en groupe, d'exclure, de chasser qui ne pense pas comme eux. Si je ne suis pas titularisée, ce sera une sanction contre ma liberté d'expression, rien d'autre.

Rappelons la loi :

La liberté d'expression est définie par la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 qui dispose que « *Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.* »

Et l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme (CEDH) réaffirme la liberté d'expression en disposant que « *Toute personne a droit à la liberté d'expression. Ce droit comprend la liberté d'opinion et la liberté de recevoir ou de communiquer des informations ou des idées sans qu'il puisse y avoir ingérence d'autorités publiques et sans considération de frontière.* »

14 décembre 2017

Lues dans le RER au rythme de comptine,  
*Esther* et *Athalie*, sourires de Racine  
D'où goutte, mielleux, par brusques accidents  
De langue remordue, le sang d'entre ses dents.

Le premier miracle fut de découvrir que dans le dernier « petit contrôle » que j'ai demandé à mes élèves de faire en classe, à savoir répondre par écrit, en quinze minutes environ et en au moins vingt lignes, à la question « Qu'est-ce que, selon vous, le courage de la vérité ? », les copies ne comportaient quasiment aucune faute d'orthographe, alors que d'habitude elles sont légion à chaque ligne chez la plupart, et plusieurs par texte même sous la plume des meilleurs élèves. J'y vois donc un miracle de l'esprit de vérité. Auquel il faut ajouter cette autre manifestation : la révélation de la profondeur de pensée de certains élèves qui sont parmi les plus faibles dans les exercices scolaires ordinaires, profondeur de pensée qui a jailli ici ou là avec une aisance, voire une virtuosité assez ébahissantes. (Dans son rapport accusateur, la tutrice de l'Espé estime que je n'aurais pas dû leur faire faire ce petit contrôle, un exercice qui ne fait pas partie de la pédagogie officielle).

Le deuxième miracle vient d'avoir lieu, dans le métro. Un chanteur noir aveugle est entré dans la rame avec sa canne, sa sono, son micro, et s'est mis à chanter excellemment des chansons de jazz et de variétés. En cette dernière heure de pointe de la journée, tout le wagon maussade s'est transformé en espace de bonheur. Les gens souriaient, le regardaient, se regardaient, se

parlaient, le filmaient, se déplaçaient pour lui donner des pièces, lui parler, le complimenter, se dandiner sur le rythme de ses chansons. Il a demandé qu'on le prévienne quand on serait arrivé à la station où il voulait descendre, et ça a duré longtemps, longtemps, cette transfiguration d'une voiture de métro en communauté de passagers liés par la sympathie et la musique.

Je revenais de l'université de Cergy Pontoise, où se tenait un séminaire sur les cours de Roland Barthes au Collège de France sur « Comment vivre ensemble ». À la sortie, j'ai parlé en marchant avec un homme qui me racontait qu'il existait une île de l'utopie dans les îles de la Désolation, avec une population qui change chaque année. Je me suis rappelée du beau livre de Jean-Paul Kauffmann sur ces îles, les Kerguelen. Puis dans le RER je me suis remise à lire Racine, et riant sur ce vers d'*Athalie* :

« Pensez-vous être saint et juste impunément ? »

j'ai refermé le livre pour jeter dans mon cahier, songeant à ces deux pièces, les quatre vers qui inaugurent cette note.

15 décembre 2017

Kaïroï (ou kairi, selon la prononciation en grec moderne), pluriel de kaïros : car il y eut plus d'un Moment, ou d'un *it* comme dit Kerouac à propos de musique. D'abord celui de la citation. Souvent je commence le cours en écrivant au tableau une citation d'un bon auteur. Les élèves sont habitués, ils la notent (ou pas, je ne vérifie pas, c'est un espace de liberté). Donc ils ont commencé à noter, et puis ils ont vu le nom de l'auteur : l'un d'eux. L'un d'eux, pas du tout le meilleur élève et encore moins le moins bavard, qui m'avait dit, lorsque je leur avais demandé d'écrire sur ce qu'était selon eux le courage de la vérité, et qu'ils trouvaient à juste titre cela difficile : « c'est en accomplissant les choses difficiles qu'on avance dans la vie ». Je l'avais félicité, du coup il l'avait redit dans sa copie, et du coup, en leur rendant les copies, je leur ai donné cette phrase comme citation du jour et cela les a bien amusés, cela leur a même fait un effet bien meilleur encore.

Ensuite, en rendant lesdites copies, j'ai demandé à l'un d'eux, champion du bavardage lui aussi (et qui impressionna fort la tutrice de l'Espé qui y vit un enfer, alors que tous ses profs, y compris moi évidemment, le trouvent très sympathique, le bonheur de vivre incarné) où il avait trouvé l'inspiration pour finir son texte par cette question : « Mais au final, qu'est-ce que la vérité ? » Il n'a pas su que répondre, il avait trouvé ça, c'est tout. Je lui ai dit : c'est bien, c'est une question très célèbre. Un peu plus tard, il m'a appelée à sa table et m'a demandé en privé pourquoi cette question était célèbre. Je lui ai expliqué que dans l'évangile de saint Jean, quand Jésus est présenté à Pilate avant d'être crucifié, il lui dit qu'il est né et qu'il est venu pour témoigner de la vérité, et que tous ceux qui sont de la vérité l'écoutent – et qu'alors Pilate lui demande : « Qu'est-ce que la vérité ? », et que Jésus ne répond pas.

Toujours en rendant les copies, j'ai eu le bonheur de demander à un autre élève, très « faible » d'un point de vue scolaire habituellement, s'il voulait expliquer oralement pourquoi il appelait « la boucle » sa pensée sur la vérité et le courage de la vérité – il ne l'a pas fait, mais je lui ai dit que son texte était très bien, car il l'était, d'une pensée profonde et assurée, étonnante.

Puis en leur faisant un cours sur le courage de la vérité selon Foucault et sur Socrate qui, leur ai-je dit, apprenait à ses élèves à penser par eux-mêmes, ce qui n'a pas plu du tout aux autorités en place, qui veulent des gens dociles et non pensants, il y a eu un bref débat entre deux élèves : l'une demandant si l'opinion (dont je leur avais donné le sens philosophique) n'était pas une pensée neutre, raisonnable, alors que les pensées personnelles étaient toujours extrémistes ; l'autre (un élève érudit et très réfléchi) rétorquant aussitôt que c'est justement ce qu'on veut nous faire croire.

Tout cela s'est passé dans le bruit de fond habituel du vendredi, et plus d'une fois je me suis fâchée pour leur demander du calme, j'ai même ramassé quelques carnets (façon de menacer d'y inscrire un mot à faire signer par les parents ou une colle) mais à la fin des deux heures j'ai rendu les carnets sans y avoir rien mis, même si les bavardages n'avaient pas cessé, car pourquoi les punir pour des bavardages ? Ils n'en sont pas coupables. Responsables oui, et c'est pourquoi j'ai instauré la note de conduite, en espérant que ceux qui sont maintenant passés au-dessous de la moyenne vont se ressaisir afin de remonter. Mais la faute des bavardages en classe revient d'abord et en tout premier lieu et même uniquement à l'institution, qui ne prend pas les mesures pour que les classes travaillent calmement sans qu'on ait à punir. Moi je suis une lectrice de Nietzsche et de Foucault, entre autres, je ne vais pas me mettre à infantiliser, abêtir, ni à « surveiller et punir ». Le voudrais-je, je ne le pourrais pas. Je ne fonctionne pas ainsi, c'est tout. Et je sais que malgré le bruit, il y a des *kairoi*, des Moments qu'il n'y aurait pas dans des cours ordinaires, et que malgré le bruit aussi, même si certains en sont seulement à moitié conscients, ils entendent ce que je dis, cela pénètre en eux (ainsi que ce que je ne dis pas, comme le fait de ne pas les punir). Ils entendent, comme on entend Jésus, saint Jean ou Don Juan, qui n'ont pas plus besoin de répondre à la question « qu'est-ce que la vérité ? » qu'un éléphant n'a à répondre à la question « qu'est-ce qu'un éléphant ? »

Ensuite nous avons commencé à regarder le formidable film d'Ariane Mnouchkine sur la vie de Molière, et je tremblais de bonheur, à la fois du film et des réactions des élèves, par moments. Ce sont des choses infimes dont je parle, sans doute la plupart des gens ne les verraient pas, ne les sentiraient pas, mais moi je sens, je sais ce qui se passe, par-delà les apparences, et si infime cela soit-il, c'est immense.

L'après-midi, j'ai fait écrire les Premières en atelier d'écriture sur la même question à propos du courage de la vérité. Les Premières sont calmes, surtout en demi-groupe et surtout en atelier d'écriture, qui a un effet extrêmement apaisant. Comme toujours, chacun.e a lu son texte à voix haute après l'avoir écrit ; et j'ai

même eu le temps, dans la même heure, de leur faire ensuite le petit cours sur Foucault et Socrate. Il faut maintenant que je relise leurs copies pour mieux apprécier certaines choses que j'ai entendues. Cette classe de Première techno (ST2S) comprend des élèves qui ont des expériences de vie parfois très, très difficiles ; certain.e.s élèves sont en éveil, ne demandent pas mieux que d'être réveillées, j'ai le bonheur de voir ça ; d'autres sont déjà plus anesthésiés par le système que les Seconde, l'expérience de travail avec ces élèves est autre, mais tout aussi passionnante. Je songeais à tout cela en sortant du lycée, en marchant dans le noir, en regardant les petites lumières de la banlieue défiler depuis le bus, puis depuis le RER bondé, puis dans le métro bondé aussi. Quelle merveilleuse chance de pouvoir vivre une telle expérience.

17 décembre 2017

Quand je vois ce qu'on fait de la littérature et de son enseignement, je songe aux évacuations de camps de Roms, de migrants, de pauvres divers. Je ne dis pas que tous les éditeurs, que tous les professeurs participent à cette entreprise de solution finale. Mais c'est le sens dans lequel on est poussé à aller.

J'ai assisté à des journées d'étude dans une université qui a mis en place un Master de création littéraire, comme cela se fait de plus en plus. Du néant figé. Formalisme, médiocrité, absence de sens. Des auteurs invités, donnés en exemple, qui écrivent à partir d'images trouvées en ligne. J'ai demandé ce qu'il en était de l'écriture à partir de la vision intérieure, personne n'a compris ma question, même après que j'ai essayé de l'explicitier.

L'une de nos formatrices de l'Espé (qui un jour nous envoya une vidéo d'elle agitant sous la caméra ses mains fraîchement manucurées pour nous dire en six longues minutes ce qu'elle aurait pu nous communiquer par écrit en deux phrases) a repris cette pratique en guise d'atelier d'écriture avec ses Seconde en AP (« aide personnalisée », pour juste une petite poignée d'élèves les plus faibles). Elle leur propose un choix d'images qu'elle a prises religieusement sur un site officiel, autorisé, et que chacun consulte sur sa tablette numérique avant d'en choisir une à son tour et d'écrire un texte à partir d'elle. Chaque élève a donc les yeux fixés sur son Ipad. Il doit s'imaginer être le créateur de l'image et dire pourquoi il la fait. Chaque élève est chassé de lui-même, projeté dans une image fixe toute faite, neutralisé dans la fascination numérique. L'humain est évacué, le résultat est comme le dispositif *clean*, lisse, sans aucun problème publiable à son tour en ligne, avec l'image autorisée en regard, de façon parfaitement propre.

Rien à voir avec les ateliers d'écriture que je fais avec mes élèves, à partir de mises en danger verbales. Par exemple l'un des tout premiers : « Un loup sans forêt. Racontez ». Ou le dernier : « Qu'est-ce que, selon vous, le courage de la vérité ? » Avec rien d'autre qu'une feuille de papier, un stylo, et vingt minutes pour aller chercher au fond de soi les mots et les écrire, écrire. Dire l'humain, comme l'humain le fait depuis la dite Préhistoire (c'est le sujet de ma thèse). C'est ce que je leur fais faire, c'est ce que l'éducation contemporaine

s'emploie à empêcher, à gommer, à recouvrir d'images toutes faites, comme on collerait des affiches sur les parois des grottes ornées, comme on immolerait les livres sur l'autel de la Bêtise – « bienveillante », il va sans dire.

Certes les écrits de mes élèves ne pourraient être publiés sans, souvent, scandaliser l'institution et leurs parents. C'est que la mort n'est pas mon métier. Je n'assassine pas la littérature à peine née, je n'assassine pas l'humain, je les fais vivre.

19 décembre 2017

La politique pédagogique en cours consiste le plus souvent à transformer l'enseignement en animation, les enseignants en animateurs, en « gentils organisateurs », comme on dit au Club Med. Leur tout est de savoir varier les activités au cours de l'heure de façon à remplir le temps de cerveau disponible des élèves de prêt-à-savoir et de prêt-à-questionner qui, couplé avec le prêt-à-punir, les fasse se tenir à peu près tranquilles, voire carrément amorphes.

Mon constat, au bout d'un trimestre d'enseignement, est que pour bien enseigner l'enseignant ne doit pas se soucier d'animation, mais jongler avec l'animation naturelle de la classe. Une jeune collègue m'a dit un jour à l'Espé qu'elle avait lu une étude (anglaise, si je me souviens bien) selon laquelle les apprentissages se faisaient mieux dans une atmosphère de léger brouhaha en classe. Et je remarque que ce sont les conditions dans lesquelles je préfère travailler, car elles donnent les résultats les meilleurs. Trop de bruit peut être invalidant, et pour obtenir une classe animée sans excès il faut souvent lutter contre les débordements, surtout dans la dernière heure de la journée ou le dernier jour de la semaine, quand les élèves sont fatigués, excités. Mais les (rares) fois où il m'est arrivé d'être face à une classe tout à fait silencieuse, j'ai constaté que son intelligence en était d'autant plus éteinte.

Il faut distinguer entre élève silencieux et classe silencieuse. Un élève silencieux peut très bien être en éveil, suivre le cours en réfléchissant – et cela y compris, voire encore mieux, dans une classe animée. Mais toute une classe silencieuse somnole. Quand les élèves répondent aux questions c'est de façon mécanique, sans vie, sans fulgurance, sans génie. Et finalement l'efficacité est moindre, ils travaillent moins bien, et surtout ils apprennent beaucoup moins bien à réfléchir.

Le lundi j'ai un cours en module, c'est-à-dire en deux demi-groupes (dix-sept élèves par demi-groupe) pour les Seconde. Le premier a lieu de midi trente à treize heures trente, le second de seize heures trente à dix-sept heures trente. Lorsque nous faisons autre chose qu'un atelier d'écriture (là les conditions de travail sont tout autres), le premier groupe est toujours animé, le second, en toute fin de journée, trop animé, bavard, agité. Je dois y lutter pour obtenir l'attention, mais finalement le travail avance toujours autant qu'avec le premier groupe, voire même un peu plus vite.

Le premier groupe est un très bon groupe (quoique aussi hétérogène quant aux niveaux que le second) et cela ne signifie pas que le groupe le plus bruyant travaille systématiquement mieux, mais qu'il peut travailler au moins aussi bien (de façon certes plus fatigante pour moi). Par ailleurs j'ai constaté aussi que certains des élèves les plus bavards de la classe sont aussi parmi ceux qui se souviennent le mieux de ce qui a été dit ou visionné au cours précédent – je l'ai constaté encore hier avec l'élève intelligent et sympathique que la tutrice de l'Espé associe dans son rapport à « l'enfer ». J'ai demandé à un autre, le plus pipelette d'entre eux, pourquoi il ne pouvait jamais s'arrêter de parler, il m'a répondu : « parce qu'à la maison, avec mon père, je n'ai rien à dire, alors quand je suis au lycée, je parle ». J'ai convoqué les dix bavard.e.s en AP et je leur ai fait faire pendant toute l'heure un exercice dans lequel ils et elles devaient apprendre à garder leur calme. Cela a assez bien fonctionné. Sans bien sûr régler l'affaire une bonne fois pour toutes. Tant pour l'enseignement que pour la discipline je continue à expérimenter, explorer, c'est à la fois ma responsabilité et un travail d'équipe, avec eux. Ils ne font pas toujours bien et moi non plus, mais eux et moi sommes aussi capables du meilleur, le meilleur qui advient souvent caché derrière ou dans l'animation, mais qui advient bel et bien.

22 décembre 2017

Le bonheur au lycée : être en cours avec mes élèves ; et me retrouver seule, paisible, dans la salle à part de la salle des profs, avec mes feuilles, mes cahiers, mes pensées.

Aujourd'hui, la gorge nouée au fond de la classe au moment de la mort de Molière dans le film d'Ariane Mnouchkine, me rappelant mon fou rire au fond de la classe, il y a près de trente ans, pendant le visionnage du *Bourgeois gentilhomme* avec d'autres de mes élèves. Pendant cet intervalle de presque trente ans je n'ai pas enseigné, ou disons que j'ai enseigné autrement, hors de l'école. Dans le film de Mnouchkine aussi il y a un effet de boucle, de boucle ouverte. La vie est grande et belle.

Ce n'est pas faire du théâtre, faire cours. Je ne suis pas en représentation, en classe. Nous sommes ensemble, avec le verbe être au sens de faire aussi, « faire » comme dans le mot poésie, en grec. Et quand cela se passe dans la vérité, il y a un effet de troupe théâtrale. C'est très exaltant. Très difficile. Très exaltant. Il y a un effet de maïeutique. Notre enfant invisible crie, il est vivant.

3 janvier 2018

Sur une classe de 35 élèves de Seconde, seuls 2 ont trouvé le passé simple que je leur demandais d'un verbe courant à la troisième personne du pluriel. Au moins les trois quarts, voire 90%, conjuguent la première personne du passé simple du premier groupe en -a : je marcha, je roula, etc. Quand je leur ai dit que la terminaison était en -ai ils m'ont demandé avec suspicion : « Vous êtes sûre ? » Et comme je l'étais, ils ont ajouté, pas convaincus : « Pourtant, tout le monde dit comme ça. » Pour les verbes des deuxième et troisième groupes, c'est un festival de terminaisons fantaisistes : il court, ils voyurent, tu partas, etc.

Même chose avec mes Première. J'en ai parlé avec les autres profs, ils m'ont dit que le phénomène était général.

Or si l'on suit la loi anti *fake news* que Macron annonce, c'est donc la parole officielle qui a raison sur la vérité des faits. L'ancien président du Conseil supérieur des programmes l'affirme : le passé simple est enseigné selon une procédure pédagogique qui a fait ses preuves. Ses preuves de quoi ? Qu'elle ne marche absolument pas, voilà la vérité des faits, mais selon la vérité officielle dire ce qui est constitue une *fake news*. C'est que le passé simple n'est plus employé à l'oral, ajoute le pédagogue, qui dit tout et son contraire. L'était-il il y a quelques décennies ? J'en doute fort. Mais le passé simple est employé à l'écrit, en littérature. Si la littérature était enseignée aux élèves, ils le connaîtraient. Le fait est, comme je l'ai déjà dit beaucoup, que la littérature ne leur est pas enseignée.

8 janvier 2018

Au retour, dans le bus, puis le RER, puis le métro, deux heures durant, mon livre reste dans mon sac : je savoure ma journée. Fatiguée mais heureuse. Pourtant je n'avais vraiment pas envie d'y aller. D'y retourner. Au lycée. Jusqu'à trois heures et demie du matin pensant à mes travaux d'écriture en cours ou en projet, que le retour à l'enseignement allait retarder alors qu'ils me tiennent tant, tant, tant à cœur. Quand il a fallu se lever, à 5h05, mon heure pour y être à temps pour le premier cours à 8h30, je n'étais pas la reine du monde. Mais finalement ça n'a pas changé : mes élèves aussi me tiennent à cœur, tant et tant. D'ailleurs tout s'est passé à merveille. Il y en a même un qui a demandé à assister une deuxième fois au cours – après celui du premier groupe, dont il fait partie, le même cours pour le deuxième groupe deux heures plus tard – et qui a participé très bien aux deux, avec bonheur. D'autres aussi ont été heureux, comme moi. Je leur fais bien sentir les nuances, les strates de sens dans un texte, et en quoi cela nous concerne tous, cela concerne chacun de nous – et ça les intéresse – je rends grâce au génie de Molière. Ça c'était avec les Seconde. Les Première ont eu à composer un commentaire de texte en deux heures, et je ne les avais jamais vus aussi travailleurs, sérieux, réfléchi.e.s (à part trois qui ont préféré dormir sur leur table au bout d'une heure). Tout cela s'est passé dans le calme mais sans somnolence (sauf pour les trois rois fainéant.e.s), de façon bien réveillée, vivante. Ayant dormi seulement une heure et demie dans la nuit, j'avais eu la bonne idée d'emporter une thermos de café, qui m'a bien soutenue entre deux cours, et j'étais calme comme un Bouddha (avec le presque kilo que j'ai pris pendant les fêtes j'aurais pu poser en Bouddha, en effet). La vie est belle, quoi.

9 janvier 2018

*Il faut s'entendre à sortir plus propre encore de conditions malpropres,* dit Nietzsche, *et à se laver aussi avec de l'eau sale, si cela est nécessaire.*

Aujourd'hui je suis retournée à l'Espé, que j'avais déserté quelque peu à la fin du trimestre dernier, assez fatiguée par mes quatre heures de transport par jour pour aller enseigner, pour estimer que je préférerais continuer à vivre plutôt que de mourir d'épuisement pour être allée (deux heures et demie de transport aller-retour) suivre en plus ces « cours », ce non-événement qu'est l'Espé. Comme il devait être question du travail écrit que nous devons rendre, mes

collègues néoprofs et moi, comme ce travail portant sur notre propre expérience m'intéresse, et comme d'autre part j'ai pu me reposer pendant les vacances, j'y suis donc retournée. Avant le cours, la tutrice m'a dit : « Nous [qui est ce nous, je l'ignore et peu m'importe] aimerions que vous parliez de vos ateliers d'écriture, puisque vous êtes auteure, cela nous intéresse ». C'est donc ce que j'ai fait, à l'oral, comme d'autres qui ont parlé de leur propre travail, de façon informelle. Et quand j'ai terminé, cette « tutrice » s'est permis, tout à fait gratuitement, de proférer une diffamation très grave sur ma façon de pratiquer ces ateliers. Je lui ai demandé de s'en expliquer, elle a refusé. Je me suis levée, je suis partie.

Pour résumer la façon dont je fais travailler mes élèves dans ces ateliers, je peux citer ce passage de l'un de mes livres :

*Vient le moment de se jeter à l'eau, le moment soudain où la tentation et la peur de l'abîme cèdent devant sa nécessité, sa beauté d'urgence à accomplir, le moment où tout s'accélère, où, enjambant mon garde-fou je prends mon envol, bondis dans la lumière, où je me sens me précipiter inexorablement vers ma propre sortie, et torrent, rejoindre le torrent qui depuis si longtemps pour moi coule de source.*

C'est cela que je leur fais expérimenter.

Ce que les imbéciles, les méchants, les bornés, ceux qui n'auront ni n'incarneront jamais l'intelligence de la littérature ni la littérature elle-même, voudraient empêcher.

Les imbéciles ignorent combien il est dangereux de vouloir entraver un torrent. Et combien il est jouissif et fructueux de le libérer, fût-ce un torrent de larmes.

11 janvier 2018

La médecin m'a trouvée en très bonne santé mais fatiguée, et m'a conseillé à plusieurs reprises, et encore au moment du départ, de prendre un arrêt maladie d'une semaine pour récupérer. Je ne veux pas laisser les élèves, j'ai refusé de m'arrêter mais je lui ai promis de le faire si nécessaire. N'empêche que l'Éducation nationale est bien peu respectueuse des enseignants, et du même coup des élèves. Au lieu de pouvoir travailler dans des conditions optimales, comme ce serait le cas si j'avais été nommée pas trop loin de chez moi plutôt qu'à quatre heures de transports par jour aller-retour, je dois préparer les cours, corriger les copies etc., et assurer des cours parfois dans un état de grande fatigue, qui ne m'aide pas à gérer les classes. D'autant qu'à soixante-et-un ans et après un traitement anticancer je n'ai pas les mêmes ressources d'énergie qu'à trente ans. Mais ces gens se foutent de l'humain, ils ne parlent qu'en acronymes et autres sigles, une non-langue que parlent aussi les formateurs de l'Espé, la seule langue qu'ils comprennent, au fond. Heureusement il y a les élèves, encore vivants. Ma joie.

13 janvier 2018

Une carrière, une rivière, des arbres, des bateaux, des lignes dans le sable... J'ai fait ces photos ce matin du RER. Il y a de la poésie partout. La France honteuse, la France collabo, qui perdure depuis le siècle dernier sous des formes très proches dans leur laideur – aujourd'hui haine et mépris des femmes et du peuple par les privilégié.e.s, chasse aux migrants, stigmatisation des chômeurs, etc. – c'est la France aveugle à la poésie, impuissante, incapable de concevoir un monde autre, repliée dans ses culs-de-sac, ses pingreries intellectuelles et matérielles, ses peurs de perdre ce qu'elle est en train de perdre : la vie.

Encore une bonne journée au lycée, malgré une heure d'expression excessive de leur vitalité par mes Seconde, toujours surexcités le vendredi après-midi. C'est ainsi, et on avance quand même, on apprend. La vie. Une autre vie.

15 janvier 2021

Après avoir, jusqu'à quatre heures et demie du matin, discuté avec O de la question : vais-je ou non quitter l'Éducation nationale ?, avec son encouragement j'ai pris ma décision.

Nul être libre ne peut s'accorder à une telle institution, totalitaire, orwellienne, baragouinante (points de carrière, directives, acronymes et autres éléments de langage comme autant de débris babéliens). L'humain n'y est qu'un pion, et le plus terrible n'est pas cette grosse machine stupide elle-même, mais le constat qu'on y fait de la soumission de ceux qui en sont, formatés à tel point qu'ils se trouvent dans l'incapacité totale de s'en rendre compte. Bien sûr comme dans toute bonne dystopie il y a dans le lot quelques résistants secrets, parmi les plus discrets, les plus taiseux, protégeant de leur réserve la liberté intérieure qu'il leur reste. Mais c'est un rôle qui ne me convient pas, du moins autant qu'il me reste la possibilité de choisir toujours de nouveau ma liberté effective.

À cinq heures cinq, à l'heure de me lever pour pouvoir arriver à temps pour le premier cours au lointain lycée où la grosse machine m'a nommée sans considération d'humanité, je ne me suis pas levée. À huit heures quinze, avant le premier cours, j'ai téléphoné pour prévenir de mon absence. Quand j'ai raccroché, un vol de mouettes est passé à ma fenêtre, criant, m'appelant à prendre le large. J'ai souri, largement.

18 janvier 2018

Un grand inquisiteur et deux grands prêtres – je devrais peut-être dire plutôt trois minipapes – de l'Académie me faisaient face, rangés comme les Dalton. Le grand sec, avec une régularité de bétonneuse tournant sur elle-même, a débité sa langue de béton et ses menaces, régulièrement tout au long de l'heure, suivi des deux autres, tâchant eux aussi de protéger l'Éducation nationale comme si je la mettais en danger de mort. Comme je leur tenais tête, et fort vigoureusement ma foi, le béton qui coulait du grand Dalton a fini par

tomber tout effrité : « Je ne pensais pas que c'était à ce point... votre comportement... » « Qu'a-t-il donc, mon comportement ? » lui ai-je dit. Mais aucun dialogue n'était possible, ils ne savaient que me resservir, tour à tour, le plat froid de leur discours tout fait, que je refusais de manger. À la fin, déjà debout, je leur ai dit tranquillement qu'il était dommage qu'ils ne soient pas plus ouverts à la discussion. Le grand inquisiteur m'a répondu par une énième menace d'action juridique, ajoutant : « Nous attendons que vous vous comportiez en fonctionnaire responsable et éthique. » « Faites-le donc vous-même, lui ai-je dit, au lieu de menacer ainsi les gens. Vos menaces ne m'impressionnent pas. »

Je suggère à l'Éducation nationale d'interdire aux écrivains l'accès aux concours de l'enseignement. Il y en a de plus dociles ou de moins turbulents que moi, mais c'est quand même risqué. Car le grand souci de ses curés s'est révélé être mon blog. Certes j'ai ma liberté d'expression MAIS. Mais je n'ai paraît-il pas le droit de dénigrer la fonction publique. Ne parlai-je pas il y a quelques jours de totalitarisme ? Bien entendu il s'agit d'intimidation, il reste quand même en France quelque chance de tomber sur des tribunaux qui ont le sens de la démocratie. N'empêche, cette séance d'intimidation hallucinante valait le détour. Il faut le vivre pour savoir ce qu'il en est, du fonctionnement de ces gens. Et comme tout le monde ne peut pas le vivre, je le partage volontiers.

Le clou fut, dans les dernières minutes, le moment où ils me reprochèrent d'avoir signé la feuille de présence hier à l'Espé du mot « Adieu ». HAHHAHA ! Hier je n'y étais pas, et j'envoie des bisous à la plaisantine ou au plaisantin qui par cet acte s'est rendu·e complice de mes affreux blasphèmes envers nos bons maîtres.

20 janvier 2018

Le problème n'est pas la suppression du bac ou la sélection à l'entrée de l'université. Le problème est de savoir comment des élèves sont parvenus, comme les miens, en Seconde générale ou en Première technologique, en croyant dur comme fer que Molière est un auteur de romans (ils sont nombreux à le croire, et vous avez beau les détromper, ils continuent à le dire, ne comprenant absolument pas la différence entre roman et théâtre, vous expliquant que puisqu'il a fait des livres, c'est un romancier), ou que Molière est un auteur qui a vécu « il y a quelques années » (écrit très sérieusement dans un commentaire de texte), ou encore « au Moyen Âge », etc. Je ne vais pas recenser ici des perles, je n'aime pas du tout ce principe, je donne seulement un ou deux exemples pour faire comprendre l'ampleur du problème – en orthographe aussi c'est la catastrophe : qu'a compris de sa langue un élève qui écrit « ne ceresse que » ? Comment se fait-il que certains lycéens, y compris comme je l'ai observé en Seconde générale ou bien l'année où ils doivent passer le bac de français, sachent à peine lire et écrire, soient incapables de lire un texte de plus d'une page, et même parfois comprennent tout le contraire de ce que dit un texte d'une page écrit dans une langue simple ?

Le problème est que la sélection à l'entrée de l'université arrive là comme un pansement sur une jambe de bois. Puisqu'on a été incapable de donner une base correcte, une instruction moyenne, à tous les élèves, le diplôme obtenu aux alentours de 90% ne signifie plus rien et l'impossibilité de suivre un enseignement supérieur doit être sanctionnée par une autre sélection. Le problème est d'empirer le problème en le cachant sous le tapis, au lieu de s'atteler à le traiter, et à instruire chaque enfant comme il mérite de l'être, comme la société doit le faire si elle ne veut pas régresser et sombrer.

Durant ma courte mais intense vie de prof, je me suis engagée corps et âme pour, tout en suivant les programmes, commencer à apprendre aux élèves ce qu'on ne leur apprend pas : à réfléchir par eux-mêmes. Leur apprendre à réfléchir, c'est leur donner les moyens de comprendre et de progresser. Mais j'ai pu constater au lycée comme à l'Espé, l'institution qui forme les profs, que ce principe en est complètement absent : l'intelligence des profs est elle-même bridée, voire sanctionnée. L'Éducation nationale est un univers concentrationnaire de la pensée. En tout cas pour ce qui est de la littérature, on l'y assassine. Tout est rangé en cases, rien n'a de sens. Malheureusement, la preuve en est faite tous les jours, tant sur le terrain que dans les études qui pointent la dégringolade des résultats de l'école française par rapport à celle des autres pays.

C'est pour avoir fait ce constat et pour avoir lutté contre les mauvaises pratiques et pour une autre vision de l'enseignement que j'ai été sanctionnée, tant dans mon lycée qu'à l'Espé où je me suis opposée à l'infantilisation qu'on voulait m'imposer, nous imposer – par les voies hypocrites et sournoises de petites vexations, abus de pouvoir, refus de dialogue... C'est ainsi que, faute de pouvoir me répondre sur le fond, des tutrices, des collègues ou le proviseur ont établi des rapports mensongers sur mon compte, afin de me faire passer, auprès de la hiérarchie comme parfois auprès des élèves, pour une enseignante qui ne faisait pas son travail. Sans me décourager, j'ai demandé un entretien à l'académie afin de pouvoir rétablir quelques faits dans leur vérité et surtout m'expliquer sur ma façon d'enseigner. Me disant parfois que si les tuteurs et autres responsables auxquels j'avais eu affaire jusqu'à présent n'étaient pas bien malins, c'est qu'ils avaient justement été choisis pour cela, pour leur conformisme, leur absence de pensée, qui les rendait dociles à l'administration ; mais qu'au sommet il se trouvait peut-être tout de même des gens un peu plus intelligents. J'ai pu constater qu'il n'en était rien ; non seulement j'ai dû endurer leurs incessants reproches et leurs sermons en langue de béton, mais à aucun moment je n'ai pu m'expliquer sur ma pédagogie. Ils ne veulent rien en savoir. Celle qui sort du rang doit être condamnée, c'est tout.

Comment ces personnes peuvent-elles être à ce point fermées et soutenir une institution tellement en faillite ? Il faut peut-être relire *Le Conformiste* d'Alberto Moravia, ou simplement se souvenir de l'attitude de l'administration française, de la fonction publique, sous l'Occupation. Banalité du mal, comme dit Arendt. Les racines du mal sont toujours vivaces, et prêtes à injecter leur poison dans toute une société.

Instruisons nos enfants, tous nos enfants. En leur apprenant à penser. À être libres.

22 janvier 2018

J'ai vu des taches de sang dans le couloir, puis des étoilements rouges dans l'escalier. Un peu avant, l'une de mes élèves, malade, n'avait pas pu être reçue par l'infirmière, celle-ci étant occupée avec un élève blessé – et les pompiers. Un peu après, j'ai appris (par hasard, car aucune communication n'a été faite... #pasdevagues, comme on dit...) qu'il y avait eu une bagarre dans une classe de Première, et deux dents cassées. Ce n'est sans doute pas l'un des pires établissements de l'Île-de-France, et puis ce sont des choses qui peuvent arriver n'importe où sans doute. N'empêche, c'est triste, et ça figure ce qu'il y a de triste dans l'Éducation nationale, tant pour les élèves que pour les enseignants. Une violence intérieure, qui de temps en temps s'extériorise.

J'assure mes cours jusqu'à lundi prochain, afin de bien conclure ce que j'avais commencé avec mes élèves. J'espère qu'il y aura très vite un·e remplaçant.e. C'est triste aussi de les quitter, mais c'est ainsi, les conditions ne sont pas tenables, à trop d'égards.

L'Éducation nationale a ses dévots, comme en eut la tentaculaire et puissante Compagnie du Saint-Sacrement au temps de Molière. Les pires sont ceux qui sont censés enseigner la littérature mais ne supportent pas le moindre Molière en chair et en os parmi eux. Je n'en veux à personne, pas même à tous mes collègues du lycée qui, à cause de mes problèmes avec ma tutrice, problèmes dont je n'ai jamais parlé avec eux, m'ostracisent complètement, ne me saluent plus, ne s'assoient plus à côté de moi à la cantine où je dois manger seule, à l'écart... eh oui !, alors que jusque là nous conversions agréablement ; je suis juste entre la tristesse, la pitié et le rire.

Comme ma classe de Seconde est au ski cette semaine, il n'en reste qu'une dizaine d'élèves. Alors j'en profite pour faire un peu avec eux le programme buissonnier. Ce matin je leur ai passé le beau film d'animation réalisé par Frédéric Back sur le beau texte de Giono *L'homme qui plantait des arbres*. Un texte tellement d'actualité. Et cet après-midi, je les ai initiés au haïku – ce n'est pas si facile, ils ont souvent du mal à être concrets comme le demande ce genre, à se focaliser sur les éléments de la nature. Mais Mohammed a fait un très beau lien dans son haïku entre un « soleil d'été » et « le crâne à Mamadou » (qui se trouvait deux rangs devant lui). Voilà qui rachète tout, non ? Ah, je les garderai dans mon cœur, si fort.

23 janvier 2018

Avant de devoir quitter le lycée en cours d'année, voici le travail effectué dans le cadre des sujets d'étude au programme. J'ai choisi moi-même les textes, sauf celui de Maupassant, que les élèves avaient dû lire pendant les vacances d'été sur demande de l'équipe pédagogique de lettres du lycée. J'ai inventé les

ateliers d'écriture (complétés par un atelier dessin, un atelier récit oral, un atelier théâtre), le principe des « citations du jour » (pas nécessairement quotidiennes), le principe de « petits contrôles » (souvent brefs exercices de réflexion sur le travail en cours, en plus des exercices scolaires classiques), créé un blog pour mes classes.

### **Récapitulatif du travail accompli avec les élèves de Seconde générale en cours de français, premier semestre** (septembre 2017-fin janvier 2018)

#### 1) Le roman et la nouvelle au XIXe siècle : réalisme et naturalisme

Problématique générale : les relations hommes femmes

Œuvre entière : Guy de Maupassant, *La Petite Roque* (1886)

#### 2) La tragédie et la comédie au XVIIe siècle : le classicisme

Problématique générale : formes de la rébellion

Œuvre entière : Molière, *Dom Juan* (1665)

\*

### **Lectures**

#### Lectures analytiques :

« Le roman et la nouvelle au XIXe siècle » :

1) Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* (1845), extrait du chapitre VI

2) Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830), début du chapitre VI

3) Émile Zola, *La Fortune des Rougon* (1871), extrait du chapitre V

4) Guy de Maupassant, *La petite Roque* (1885), incipit et explicit

5) Guy de Maupassant, *La petite Roque* (1885), les terreurs de Renardet

« La tragédie et la comédie au XVIIe siècle » :

6) Molière, *Dom Juan* (1665), acte III, scène 1

7) Molière, *Dom Juan* (1665), acte III, scène 2

8) Molière, *Dom Juan* (1665), acte V, extrait de la scène 2 (tirade de l'hypocrisie)

#### Lectures cursives et complémentaires :

Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* (1869), extrait (I : « Ce fut comme une apparition »)

Théophile Gautier, *Le Pied de momie* (1840), extrait

Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, « À s'y méprendre ! » in *Contes cruels* (1883), extrait

Edgar Poe, *Le Portrait ovale* (nouvelle entière)

Edgar Poe, *Le Corbeau*

Molière, *Tartuffe*, acte III scène 3

Molière, *L'impromptu*, début

Molière, *Dom Juan*, I,1 : éloge du tabac (ou du théâtre?) par Sganarelle

Sophocle, *Antigone* : « Créon. – Tu penses ainsi, seule de tous les Cadméens... »

\*

### **Cours :**

Le réalisme et le naturalisme

Histoire du théâtre, de l'Antiquité à nos jours

Le baroque (et le classicisme) dans les arts : peinture, sculpture, architecture, musique, littérature

Le classicisme ; les règles du théâtre classique

Le courage de la vérité (Foucault, Socrate)

\*

### **Histoire des Arts :**

#### Peinture :

René Magritte, *La reproduction interdite*, 1937 (avec extrait du livre représenté : *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, par Edgar Poe)

Diego Velasquez, *Les Ménines*

Édouard Manet, *Un bar aux Folies Bergère*, 1882

Charles Allan Gilbert, *All is Vanity*, 1892

L'œuvre de Jean-Michel Basquiat

#### Écriture et dessin :

Visionnage de vidéos sur la calligraphie arabe ; le tag ; le peintre Jean-Michel Basquiat ; plusieurs courts-métrages d'animation sur *Le Corbeau* d'Edgar Poe (en français et en anglais)

Dessin par les élèves : lettres mises en dessin (calligrammes etc.) ; les masques de Médéric et Renardet, personnages de *La petite Roque*

#### Série :

Visionnage du mythique pilote de *Twin Peaks*, par David Lynch, en anglais sous-titré et en écho à *La petite Roque*

#### Cinéma :

*Reproduction Prohibited*, court-métrage de fiction réalisé par Szabolcs Ruczui d'après le tableau de Magritte *La Reproduction interdite*

Longs extraits du long (4h10) *Molière* d'Ariane Mnouchkine

Théâtre :

– Visionnages commentés et discutés :

Extraits de *La classe morte*, de Tadeusz Kantor ; entretien avec Blandine Savetier, metteuse en scène de *Love & Money*, de Dennis Kelly ; extraits de *Idiot !* (d'après Dostoïevski) et entretien avec son metteur en scène, Vincent Macaigne

Molière, *L'école des femmes*, très larges extraits de la pièce, dans une mise en scène de Christian Schiaretti, avec Robin Renucci

– Ateliers :

Lecture à haute voix et réécriture en langage sms d'une scène de *Tartuffe*

En amphi : exercices d'occupation de la scène et lecture dialoguée du début de *L'impromptu* de Molière

\*

Quelques-unes des citations du jour (les citations sont présentées et mises en rapport avec le travail en cours)

« Le talent sans instruction est comme un loup sans forêt » Papusza, poétesse rom

« Les vrais livres sont rares » Jean Guéhenno, écrivain, professeur

« Plus le moteur est puissant, plus il importe que l'œil soit alerte et le conducteur vigilant » Alexandre Grothendieck, mathématicien

« L'imagination est un état de vie profond communiqué à la matière : comme si, plus on descendait dans la matière, plus on s'élevait dans l'esprit. » Charles-Ferdinand Ramuz

« La vérité est au fond du puits » Démocrite, philosophe grec

« Étrange, mystérieuse consolation donnée par la littérature. Dangereuse peut-être, peut-être libératrice : bond hors du rang des meurtriers, acte-observation. » Franz Kafka

\*

Bonus pour le tiers de la classe non parti en séjour au ski :

*L'homme qui plantait des arbres*, court-métrage d'animation de Frédéric Back sur le texte de Jean Giono dit par Philippe Noiret

Initiation au haïku : cours et atelier d'écriture

*Le vieil homme et la mer*, court-métrage d'animation d'Alexandre Petrov  
d'après la nouvelle d'Ernest Hemingway

Rencontre avec une écrivaine

25 janvier 2018

Alors que je prépare, comme je l'ai fait pour mes Seconde, le récapitulatif du travail que j'ai accompli avec mes Première, ma colère contre l'Éducation nationale monte autant que les eaux de la Seine, mais elle va redescendre en même temps puisque lundi sera mon dernier jour de prof. L'autre soir, une scène dans une série allemande, *Dark*, m'a laissée rêveuse au point que je fus tentée de la repasser en boucle : on y voyait un prof de lettres expliquant à une classe de lycéens le sens profond d'un texte de Goethe (une profondeur de sens telle que, j'en ai fait l'expérience, les profs de l'Espé n'en ont pas la moindre idée), et les élèves écouter et prendre des notes par eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de les encadrer comme des attardés (dans l'infantilisation des élèves et des profs de la pédagogie française). Bon, c'était un film et j'ignore si cela se passe réellement comme ça en Allemagne, mais j'ai des témoignages directs de collégiennes françaises qui ont étudié en Angleterre et vous récitent à n'en plus finir, enthousiastes, des vers de Shakespeare, ayant à quatorze ans, à l'âge où en France les élèves sont encore invités à « étudier » en classe des livres « jeunesse », étudié à fond dans leur *high school* une pièce entière de Shakespeare, dans tous ses détails et avec tous les sens profonds que l'on peut y trouver et dont elles parlent avec émerveillement. L'une d'elles se retrouvant cette année, à quinze ans, en Seconde dans un lycée français, s'y ennue au point de songer à quitter l'école pour étudier seule plutôt que de continuer à subir le bas niveau (en sciences aussi) qu'elle y constate, par comparaison avec ses années précédentes d'études en Finlande puis en Angleterre. De même qu'on a fait voir aux Seconde de mon lycée un spectacle « théâtral » fait d'un pot-pourri de Maupassant, sa classe a assisté à un spectacle théâtral d'un pot-pourri de Molière : symptômes de la destruction du sens qui règne dans l'enseignement français. Elle a même dû protester contre l'affirmation du responsable de la troupe, qui prétendait que contrairement à Molière, Shakespeare n'avait pas écrit en vers. Tout cela est infiniment triste.

Mais tout flue, comme disait Héraclite, et demain, après-demain et les jours suivants seront d'autres jours.

27 janvier 2018

Hier, après être revenue sur *L'homme qui plantait des arbres* puis leur avoir passé et commenté *Le vieil homme et la mer*, j'ai dit à mes douze élèves de Seconde (ceux qui ne sont pas partis en classe de ski) que j'étais écrivaine et qu'ils pouvaient me poser des questions. Nous y avons passé une petite heure, puis l'un d'eux m'a demandé un autographe... sur son exemplaire de *Dom Juan*. Voilà qui m'a plu, c'était mêler un peu de mon sang à celui de Molière. Vivent les noces !

Le soir il m'a fallu exactement trois heures pour revenir du lycée. Les perturbations sur les lignes sont monnaie courante. Comme, le matin, j'avais mis deux heures (la moyenne « normale ») pour y aller, j'ai donc passé cinq heures dans la journée dans les transports en commun. Personne ne peut travailler à la fois bien et longtemps dans ces conditions, ni sans y perdre la santé. Certains de mes collègues me disent que je n'avais qu'à déménager là où j'ai été placée. Mais alors ce serait aux trois personnes avec lesquelles je vis de passer quatre à cinq heures par jour dans les bus, RER, métro et autres transiliens pour se rendre à leur travail et à leurs études, à Paris ? La situation est impossible dans tous les cas. La faute en est à l'Éducation nationale, qui n'avait qu'à m'envoyer plus près de chez moi, dans l'académie de Créteil qui manque aussi cruellement de profs, mais cette grosse machine est impotente, tant dans son organisation que dans sa pédagogie. Ma tutrice, à l'Espé : « On ne peut pas laisser dire que l'Arabe dans *L'Étranger* de Camus n'a pas de nom ». Moi : « C'est pourtant la vérité ». Elle : « Mais ça aurait l'air de dire que Camus était raciste ». Une prof de lettres, chargée de former d'autres profs de lettres. On en est là). (De même l'un des Dalton de l'académie, l'autre jour, quand je lui ai dit que j'étais épuisée par les trajets inhumains qui m'étaient imposés : « Je ne peux pas vous laisser dire ça, l'académie est très soucieuse du bien-être de ses employés ». Le credo de ces gens est décidément de *ne pas laisser dire*. « Si je croise ce type, je lui fous mon poing dans la gueule », me dit mon compagnon. « Pour moi, il n'y a pas de différence entre ces gens-là et des salopards de fascistes », ajoute-t-il, connaissant bien la façon dont s'est comportée la fonction publique sous l'Occupation.

J'écris avec mon sang, celui de Molière et de tant d'autres auteurs, le sang du poète, le sang du témoin qui traverse les âges, toujours vivant dans tous ses visages, toujours présent, toujours parlant.

29 janvier 2018

Dans le RER de retour, j'avais un peu le cœur gros comme, ces jours-ci, la Seine et l'Oise réunies sur mon chemin. D'avoir quitté mes amours d'élèves. Et j'étais bienheureuse, parce que ce fut du temps excellent, tout le temps que j'ai passé avec eux depuis septembre. Un dernier cours sur *Dom Juan*, et je leur ai donné avant de partir un extrait d'*Antigone* de Sophocle. Je leur ai dit de ne pas trop croire aux classifications, je leur ai montré comment une grande œuvre y échappe (c'est une façon de leur faire comprendre que chacun d'eux aussi est une grande œuvre qui ne doit pas se laisser classer, ne pas devenir une classe morte). Voilà, ce qui a été dit depuis cinq mois a été dit, et ils ne sont pas des terres infertiles, cela poussera, à sa façon d'herbe sauvage, je ne demande pas mieux. Voilà, je m'en vais, le cœur gros, le cœur heureux : tout passe, tout flue.

Entre deux cours, corrigeant mes dernières copies, j'ai partagé la petite salle attenante à la grande salle des profs avec une prof qui faisait un cours particulier de soutien, sans doute, à deux élèves. J'étais ravie de l'entendre parler d'Épicure et d'Alain, du fait qu'il y a plus de satisfaction à construire soi-

même sa cabane qu'à vivre dans un palais parce qu'on est riche, que le travail peut rebuter parce qu'il est dur mais qu'il est essentiel parce qu'il donne la satisfaction d'accomplir quelque chose, et même de s'accomplir. Mon cœur bondissait, je me disais, mais elle est super cette prof de lettres ! que ne l'ai-je rencontrée plus tôt ! Puis j'ai compris que c'était en fait une prof de philo. Je me suis dit que je faisais peut-être erreur en enseignant la littérature, que ce que je voulais enseigner c'était peut-être plutôt la philo, que c'était pourquoi j'étais consternée par le manque de sens que je voyais dans l'enseignement de la littérature. Et puis je me suis donné raison : car qu'est-ce que la littérature, qu'est-ce que la poésie, si elles ne sont pas des formes de la philosophie ? D'ailleurs la philosophie a commencé en étant de la poésie (voir les Présocratiques), et Nietzsche par exemple est un poète, les grands philosophes sont des écrivains et des poètes – voilà une excellente façon de les distinguer des faux philosophes. Et c'est cela qui intéresse les élèves, c'est ce qu'il faut leur enseigner, dès l'école primaire, peut-être même avant. Je me sens prête à tout révolutionner, et nous sommes nombreux.

8 mars 2018

Le mot grec *polis*, (« cité », assemblée de citoyens), nous a donné aussi bien police que politique ou politesse. En Grèce, comme le montre magistralement Cornelius Castoriadis, la *polis* est indissociable de la *sophia*, la sagesse, et de la philosophie, « amitié pour la sagesse ». (Et je n'écris jamais le prénom Sophie sans y entendre Sagesse – que ce soit avec reconnaissance ou avec ironie). La cité grecque de la démocratie (et du théâtre à la fois philosophique et poétique), c'est Athènes ; et la déesse d'Athènes, c'est Athéna, déesse de la Sagesse, symbolisée par la chouette, oiseau qui voit la nuit, à tous les sens.

« C'est vrai, ça, je ne le connaissais pas, Dom Juan, moi ! », m'a lancé cet élève du fond de la classe le jour de mon départ, juste après avoir dit « On a appris beaucoup de choses avec vous ». C'est un élève très « faible » en français, et je sais qu'il n'a pas plus lu la pièce qu'aucun des autres textes que nous avons étudiés. Cependant, grâce à notre travail en cours, il a pu connaître « *Dom Juan, moi* ». Une incarnation théâtrale, littéraire, de la liberté humaine, avec son hubris (autre mot grec, interrogeant le sens des limites), sa complexité, sa grandeur. Et un questionnement du rapport au « Ciel », comme le dit la pièce de Molière, qui n'enferme pas, pour peu qu'on ouvre suffisamment le texte, qu'on en fasse une lecture assez profonde. Voilà à quoi doit servir un-e prof de lettres : comme me l'avait écrit un Marocain à propos de mon livre *Moham' aime* : « Tout le monde à Sidi Ifni le lit, même les femmes illettrées ». Faire lire même les personnes auxquelles on n'a pas appris à lire. Et ce faisant, leur donner accès à leur propre inconnu, leur propre dignité, leur propre grandeur, leur propre plénitude.

22 mars 2018

Dès le début de l'année, j'ai instauré des ateliers d'écriture avec mes deux classes, presque chaque semaine pendant les heures en modules. Mon but était non de leur apprendre à écrire, mais de libérer leur parole, leur pensée, leur esprit – comme un échauffement pour leur intelligence. Je me suis inspirée, pour mettre au point ces ateliers, d'une expérience que j'ai vécue il y a quelques années aux Compagnons de la nuit, une association qui reçoit des personnes sans abri le soir pour leur permettre d'échanger autour de jeux de société, simples conversations ou diverses activités dont, régulièrement, des ateliers d'écriture. J'ai retenu de cette expérience la puissante expression qu'elle libérait parmi les participant.e.s, individuellement et collectivement (contrairement à d'autres ateliers d'écriture, plus classiques, auquel j'assistai ailleurs). Et je l'ai adaptée à mes classes en demi-groupes en m'attachant prioritairement à créer un climat d'humanité propice à la réussite de cet exercice difficile mais très fructueux.

Je demande aux élèves de disposer la classe en U, un U presque fermé par ma table, afin que nous formions un cercle ouvert. J'écris le sujet, souvent très simple et toujours très ouvert, au tableau. Le cours durant une cinquantaine de minutes est partagé en deux temps : celui de l'écriture, puis pendant les vingt dernières minutes, celui de la lecture à haute voix de chaque texte par chaque auteur.

La première fois, les élèves ont protesté vivement contre ce que je leur demandais de faire : jamais, disaient-ils, ils n'arriveraient à écrire un texte en si peu de temps ; et surtout, ils ne voudraient pas lire ce qu'ils auraient écrit devant les autres. Les protestations ont duré dix minutes, durant lesquelles j'ai attendu calmement leur acceptation, en les encourageant sans reproches ; puis ils se sont mis au travail, le silence s'est fait et tout s'est parfaitement déroulé. Par la suite, ils ont beaucoup goûté ces ateliers, m'en réclamant les semaines où nous n'en faisons pas. Ces ateliers anéantissent les hontes et libèrent la parole tant à l'oral qu'à l'écrit. La nécessaire rapidité d'exécution est un atout pour la libération de cette parole, qui surgit à la fois dans l'urgence et dans la discipline consenties, appréciées.

La réussite de ces ateliers repose sur la disposition humaine que l'enseignant.e doit installer. Il lui faut être dans un état de grande paix. Écrivaine, je n'ignore pas le phénomène dit d'angoisse de la page blanche. Je respecte donc ce temps nécessaire pour parvenir à se lancer dans le travail. Les cinq ou dix premières minutes, les élèves manifestent leur inquiétude par des questions, des bavardages, toutes sortes d'évitements. Je circule parmi eux, au milieu du U, donnant réponses aux questions et encouragements. Puis je retourne à ma table, devant laquelle je reste debout, à la fois présente et discrète, et ils se jettent à l'eau : presque toujours dans un immense calme, ils écrivent pendant le temps qu'il leur reste, une vingtaine de minutes, jusqu'au moment où je signale que le moment est venu de passer à l'étape de la lecture. Tant pis si le texte n'est pas achevé : la règle est que chacun lise ce qu'il a pu faire, que tous

écoutent, et que tous (y compris l'enseignant.e) applaudissent discrètement à la fin de chaque lecture, pour remercier l'auteur.e de sa lecture (non pour applaudir le texte lui-même – la règle précise que nous ne sommes pas là pour juger).

Ainsi même ceux et celles qui redoutaient le plus l'épreuve de la lecture publique en viennent à apprécier vivement ce moment. Même sans savoir écrire « correctement », même avec des passés simples épouvantables (car même s'ils le connaissent mal le passé simple les séduit) les uns et les autres parviennent à émouvoir, ou à faire rire, ou à impressionner, à faire réfléchir, à surprendre... Le principe est très gratifiant pour chaque auteur.e mais aussi pour l'ensemble du groupe, qui apprécie de s'écouter dans la réciprocité. Quand je demande qui veut commencer, plusieurs mains se lèvent, et parmi les plus enthousiastes on peut compter nombre d'élèves parmi les moins « forts » en français. Ensuite on lit généralement les uns à la suite des autres, sans perdre de temps, dans un sens ou dans l'autre du cercle. Je n'ai quasiment rien à dire, ils connaissent le principe et l'appliquent tout seuls. Écrits dans ces conditions, les textes sont souvent puissants, malgré les maladresses ; et c'est ce qui donne un sentiment de profonde satisfaction à leurs auteur.e-s. Spontanément les élèves transposent dans de petites fictions ou de brèves réflexions les grandes questions éternelles de la littérature, violence, mort, amour... et débrident leur imagination et leur pensée. Tout en libérant leur esprit, cet exercice leur permet de comprendre l'essence profonde de la littérature, un bien commun à toute l'humanité dont ils font eux aussi, le temps d'un atelier, un bien commun, qui les rapproche les uns des autres et développe empathie, tolérance, respect.

Les sujets peuvent appeler soit à la fiction, soit à la réflexion. Une fois, l'atelier s'est déroulé entièrement à l'oral. Les élèves ont été appelés à réfléchir une dizaine de minutes à une petite histoire (fiction inspirée ou non d'une histoire vraie) qu'ils pourraient raconter, puis à se lever tour à tour et à la raconter à l'assemblée (avec la classe de Première technologique, cette séance a été particulièrement intense, beaucoup d'élèves ayant raconté, sous forme de fiction, des moments très durs inspirés de malheurs vécus – cela ne leur avait pas été demandé, ils ont voulu le faire et ont même tenu à rester après la fin de l'heure, un vendredi à 17h30, afin que tous aient le temps de s'exprimer, dans un moment de grande communion). Une autre fois, après visionnage de calligraphies et de peintures associant lettres et dessin, il a été demandé de réaliser un travail liant écriture et dessin, afin de prendre conscience de l'importance de la « belle écriture », et qu'écrire doit être un acte appliqué.

Fréquemment revient la question : est-ce qu'on peut dire tout ce qu'on veut ? La réponse est oui, nous sommes là pour la littérature, il n'y a donc pas de censure, la seule interdiction est de ne pas essayer de faire vraiment de la littérature, de ne pas essayer de faire « au mieux », quels que soient le registre et la forme adoptés. La séance ne comprend aucun cours, aucune critique, aucune correction. Les textes me sont donnés à la fin, et l'ensemble est commenté lors d'un cours normal la semaine suivante, de façon cette fois détachée, quand je les leur rends (fautes corrigées) après y avoir relevé des points communs ou singuliers et mis en évidence telle ou telle question qu'ils soulèvent : nous en

discutons en classe pendant une dizaine ou une quinzaine de minutes, avant de passer au cours normal, à l'étude et à l'analyse de textes au programme, etc.

Les sujets proposés sont toujours en lien avec le reste du travail fait en classe, avec les textes étudiés en classe, ou avec la « citation du jour » (je débute souvent mes cours par une citation soigneusement choisie, sur laquelle nous rebondirons au cours de nos réflexions sur les textes, tout au long du trimestre ou de l'année). Sujets donnés :

« Un loup sans forêt. Racontez. » (La semaine précédente, avait été donnée en classe la citation suivante, de la poétesse tzigane Papuzsa : « Le talent sans instruction est comme un loup sans forêt »).

« ... par une petite porte dans ma chambre que je n'avais jamais vue, je découvris... »

« 1) Chacun de nous est marqué par le mode de pensée dans lequel il a été élevé. 2) Malgré cela, nous pouvons réfléchir par nous-mêmes. Donnez des exemples pour les deux cas. »

« Une rencontre particulière. Racontez. »

« Le rêve peut être une façon : 1) de fuir la réalité ; 2) d'enrichir la réalité intérieure. Donnez des exemples argumentés pour les deux cas. » (Les élèves ont pris conscience avec cette question de ce que pouvait bien vouloir dire « réalité intérieure »).

« La littérature sert : 1) à faire découvrir des réalités qu'on ne connaissait pas ; 2) à faire réfléchir. Donnez des exemples pour les deux cas. »

« Racontez un moment particulier » (Ce sujet a été donné pour un atelier réalisé entièrement à l'oral, sans passage préalable par l'écriture).

« La Brindille [nom de la rivière au bord de laquelle l'enfant a été violée et assassinée dans le conte de Maupassant étudié parallèlement, *La petite Roque*] a tout vu. Écrivez le flux de ses pensées, son désir de justice après le meurtre. »

« Écrivez en langage sms un dialogue de séduction inappropriée comme dans le *Tartuffe* de Molière » (travail donné à faire deux par deux, après lecture à voix haute, par les élèves du demi-groupe qui se relaient, de la scène correspondante dans Molière).

« Écrivez le monologue du Pauvre après sa rencontre avec Dom Juan » (scène précédemment étudiée en cours).

– Thèmes développés par les élèves de Seconde en réponse au sujet « Un loup sans forêt. Racontez » :

Un enfant sans parents ; un loup en ville (ou en cage, ou sur un parking, ou au zoo) ; un loup dont la forêt a brûlé ; un loup dans une décharge, y trouvant un bébé ; une créature blessée dans la forêt la nuit ; un loup face à une star ; un loup face à un engin métallique ; un loup face à l'océan ; un humain sans racines ; un loup domestiqué ; Paris sans tour Eiffel ; un loup errant ; un être à la

rue ; un loup qui s'enfuit pour retrouver sa liberté ; un loup humain ; un loup trouvant sa louve après un incendie ; un loup errant et mourant dans la ville après que sa forêt a été rasée ; un loup et des voitures ; un être vivant sans vie ; un loup suicidé ; un loup sur les routes en Amérique du Sud ; un loup qui finit noyé ; un loup solitaire à la recherche d'une forêt dans la neige ; un homme sans maison ; un loup blanc qui semble un intrus parmi les loups sombres ; un loup impossible sans forêt ; un loup sans Chaperon rouge ; un loup étranger dans un nouveau pays.

– Thèmes développés par les élèves de Seconde en réponse au sujet « ... par une petite porte dans ma chambre que je n'avais jamais vue, je découvris... » :

Un mur ; un tunnel ; un enfant-loup ; des proches décédés ; l'espace, en apesanteur ; des dizaines de kilos de cocaïne ; une bibliothèque et des objets précieux ; un jardin d'Éden et une porte qui apparaît et disparaît ; un monde presque parfait, infini ; une fontaine à vœux ; un bébé licorne inquiétant ; un endroit de terreur, un bunker nazi ; un monde magique ; une caverne d'Ali Baba ; un paradis souterrain ; des parents morts et des enfants pas encore nés, le passé et le futur ; une mère en sang et une petite fille sage ; l'enfance et le passé revenus ; le meurtre d'un enfant ; un homme avec un couteau plein de sang ; un stade de foot ; des pièces pleines de nourritures, de vêtements, d'argent ; un monde d'animaux ; un petit garçon ; une sœur jumelle ; une succession d'escaliers et de portes ; l'absence comme seul habitant ; une petite fée morte ; une boucherie humaine ; un cycle infini de chute ; une obscurité infinie ; une chambre inversée, plafond en bas.

– Thèmes développés par les élèves de Première ST2S en réponse au sujet « 1) Chacun de nous est marqué par le mode de pensée dans lequel il a été élevé. 2) Malgré cela, nous pouvons réfléchir par nous-mêmes. Donnez des exemples pour les deux cas » :

Beaucoup de réflexions sur l'inégalité des droits entre les hommes et les femmes qui règne dans la plupart des modes de pensée ; des exemples intéressants sur les différences culturelles et religieuses, les règles de vie, les façons de manger, de se vêtir, les différences linguistiques etc. ; des réflexions sur les différences de modes de pensée au sein d'une même culture générale entre les classes sociales ; des réflexions sur les différences de modes de pensée induits par les régimes politiques, comme par exemple l'antisémitisme par le nazisme ; des réflexions sur les différences de modes de pensée dans les questions sociétales, par exemple à propos des relations amoureuses, du cannabis, de la technologie ; des réflexions sur les différences de modes de pensée induits par l'Histoire, d'un siècle à l'autre ou d'une génération à l'autre ; des réflexions sur les différences de modes de pensée selon les familles, leur histoire personnelle ; enfin des réflexions sur le fait que nous pouvons apprendre à penser par nous-mêmes en grandissant, par des rencontres et par notre propre expérience et notre propre conscience, qui n'appartient qu'à nous.

14 juin 2018

J'ai reçu ma nouvelle affectation pour la rentrée prochaine. Presque aussi loin de chez moi que cette année. Deux bus et un RER à prendre, en comptant les temps d'attente entre chaque moyen de transport cela fera au moins 1h40, soit près de trois heures et demi par jour de transports particulièrement fatigants (plus fatigants qu'un simple voyage en train par exemple) – sans compter les jours, toujours nombreux, où il y a des problèmes ou des grèves sur les lignes, et où le temps de transport peut augmenter de plusieurs dizaines de minutes.

Cette année j'avais le double privilège, au sein de mon groupe de jeunes collègues à l'Espé, d'être à la fois la plus âgée et de loin celle qui avait été nommée le plus loin de son domicile – l'une de nous était seulement à dix minutes à pied de chez elle ; en tout cas personne n'avait comme moi quatre heures de transports par jour pour se rendre dans son lycée ou dans son collège. Résultat, à la moitié de l'année, j'ai été épuisée et j'ai dû me mettre en arrêt de travail jusqu'à la fin de l'année scolaire. Et voici qu'ils recommencent à me nommer aussi loin que possible de chez moi. L'Éducation nationale est une machine stupide.

J'aime enseigner. Je n'ai pas encore décidé si je donne ma démission, ou non.

22 juin 2018

Un harcèlement constant d'un tas de profs anonymes sur Twitter ces jours derniers m'a décidée à fermer mon compte (une énième fois – car des harceleurs me suivent depuis des années et opèrent chaque fois que j'ouvre un nouveau compte avec des complicités nouvelles, qu'ils trouvent aisément parmi le cancer des anonymes d'Internet). Mieux vaut avoir un cancer que d'en être un ; quand on l'a, on s'en débarrasse, d'une façon ou d'une autre ; quand on l'est, il n'y a rien à faire pour en sortir.

Je parcours les comptes de profs sur le réseau social pour mieux comprendre leurs problèmes, ceux des élèves et de l'Éducation nationale. Et il m'arrive de temps en temps, comme les autres, de participer à une conversation ou de retweeter un tweet, bref, de faire ce qu'on fait sur Twitter. L'autre jour je suis tombée sur un prof qui fustigeait les profs stagiaires (en première année d'enseignement) qui selon lui prétendaient donner des leçons aux profs titularisés depuis longtemps. J'ai dit que moi j'avais vu l'inverse, des profs prenant le ou la stagiaire pour un élève et voulant le ou la forcer à adopter sa pédagogie. Alors le harcèlement s'est déclenché. Pendant des heures et des heures, une avalanche de profs anonymes, surgis je ne sais d'où, a submergé le fil de ses sarcasmes contre moi. Cela a fini par se calmer, et j'ai décidé de ne pas tenir compte de ce sale épisode.

Le lendemain, tombant sur la remarque d'une prof anonyme, toujours, selon laquelle il fallait appeler par leur prénom, plutôt que « Madame »,

Madame de La Fayette ou Madame de Staël, parce que les appeler Madame serait prétendument sexiste, je lui ai fait remarquer qu'il n'y avait en fait rien de sexiste dans cette affaire, qu'il s'agissait seulement d'une façon de l'époque d'indiquer la haute naissance de ces femmes, comme d'autres auteurs appelés par leur titre de noblesse, Duc de La Rochefoucault, Marquis de Sade etc. Cette simple remarque a mis cette prof en fureur, et elle s'est mise à déclencher elle aussi une avalanche de tweets sarcastiques, insultants, à grands renforts de smileys et de gifs, comme le font tous ces anonymes qui n'ont pas une conversation très élevée. Elle m'a accusée de commettre une faute de syntaxe alors que c'était elle qui était en tort, prétendant qu'il fallait dire « le nom avec lequel il signe ses œuvres », et non comme je l'avais dit « le nom dont il signe ses œuvres » – faisant aussi, une autre fois, une énorme faute d'orthographe tout en m'accusant de ne pas savoir écrire. Sa virulence et ses insultes, que je ne relevais pourtant pas, essayant juste de la ramener à la raison et de démontrer calmement ses fausses accusations, se sont poursuivies des heures durant aussi, bientôt renforcées par le tas des autres harceleurs anonymes, de plus en plus insultants, vulgaires, grossiers, sexuels, sexistes.

J'ai fait des captures d'écran des dizaines de pages de leur harcèlement, puis finalement, comme cela se poursuivait aujourd'hui, j'ai préféré fermer mon compte, sachant qu'une fois lancés ils recommenceraient, les anonymes se reformant toujours sous un autre anonymat quand on les bloque (quand on les empêche d'avoir accès à notre compte). Voilà donc ce qu'il en est de l'Éducation nationale : gangrenée par des profs pratiquant le harcèlement de groupe sous anonymat, et des profs de lettres se permettant de changer les noms des auteurs, tout en commettant d'énormes fautes de syntaxe et d'orthographe. À la façon dont ils traitent une adulte, il y a fort à s'inquiéter de la façon dont ils traitent les élèves, des violences psychologiques masquées qu'ils peuvent leur infliger et de l'enseignement déplorable qu'ils peuvent leur donner. Tout cela dans le sentiment d'impunité que leur confère leur statut de fonctionnaires.

Est-il besoin de le préciser, je n'estime pas que ces indignes, que ces infects, représentent tous les enseignants. Mais ils sont sans aucun doute beaucoup trop nombreux à être en charge d'enfants, d'élèves qui ont besoin de recevoir le meilleur enseignement possible ; ce qui malheureusement n'est pas le cas dans notre pays, classé loin derrière beaucoup de pays européens pour les résultats et la qualité de son enseignement. Une éthique serait grandement nécessaire.

Encore quelques remarques sur l'étrange tour pris par le harcèlement de la prof qui voulait changer les noms des auteurs à son gré et selon son idéologie, estimant qu'on n'était plus sous l'Ancien Régime et qu'on n'avait donc plus à donner les titres des auteurs, que ce soit « Madame » ou « Marquis » – comme si leur appartenance à la haute société de l'époque n'avait aucun sens, comme si opérer un tel anachronisme n'était pas vider la littérature et l'histoire de la richesse de leur sens, comme si, enfin, les profs et non les auteurs avaient le droit de décider de quel nom les œuvres devaient être signées, comme si les œuvres étaient la propriété des profs. Malheureusement je dois dire que cette

prof pas finaude ne sortait pas cette idée de sa propre cervelle, apparemment c'est une idée prétendument féministe qui court puisque j'avais entendu le même discours il y a deux ans d'une professeure de la Sorbonne faisant un cours en amphi – laquelle, tout en se voulant féministe, ne citait par ailleurs parmi les romanciers contemporains dont elle estimait que leur œuvre n'était pas vraiment de la littérature... que des romancières. Sans doute médiocres, mais bien moins que certains de leurs confrères aussi ou encore plus connus. La bêtise vit de beaux jours sous les plafonds des collèges, des lycées et des universités.

2 août 2018

Aussitôt que ma médecin a appris que mon cancer avait récidivé brutalement, alors que tout allait parfaitement depuis plus de trois ans, elle m'a dit que c'était la conséquence du fait d'avoir été nommée si loin de chez moi par l'Éducation nationale (à quatre heures de transports en commun par jour). Ajoutant qu'elle connaissait d'autres cas similaires. Voilà comment sont traitées certaines personnes dans cette institution. Et voilà comment est géré l'argent public. J'ai dû m'arrêter de travailler, épuisée, au milieu de l'année. Puis avec le cancer je vais maintenant devoir être en congé longue maladie. Des mois de salaires gaspillés, et des élèves devant étudier tant bien que mal avec des successions de remplaçant·e·s.

Tout ça pour m'envoyer dans un lycée où Charb est à l'honneur. Et ensuite m'envoyer chez les flics pour tenter de museler ma parole. Les barbouzes de l'intellect sont les pires.

Ils ont détruit ma santé, et aussi ma carrière. J'ai passé les concours, j'ai gagné le droit d'enseigner, ils ont trouvé le moyen de m'en empêcher.

L'administration a des moyens de rétorsion pratiqués à l'abri des regards. Le crime a beaucoup de complices, mais je ne suis complice d'aucun·e d'eux. Que les salopard·e·s aillent se faire foutre.

30 août 2018

Par précaution, j'ai contacté il y a deux jours l'établissement dans lequel je devais enseigner à la rentrée. Personne n'y était au courant que je ne serai pas là. Je pense aux élèves, c'est pourquoi je rends ici public le courriel que je viens d'envoyer à cet établissement, ainsi qu'à l'Espé et au DRH de l'Académie.

*Bonjour,*

*Je découvre avec stupéfaction et consternation que vous n'étiez donc pas au courant du fait que j'étais en arrêt longue maladie, et que je ne pourrai ni faire la rentrée ni assurer mon service auprès des élèves pendant au moins les six prochains mois.*

*J'ai été informée au printemps dernier sur le site dédié (IProf) que j'avais été affectée dans un établissement de Tremblay-en-France. C'est donc là que je m'apprêtais à faire ma rentrée. Je n'avais pas de raison de retourner sur IProf, mais je l'ai fait par hasard, et j'ai alors découvert cet été que mon affectation avait changé : il était maintenant indiqué votre établissement à Suresnes. Je n'ai reçu aucun courriel ni courrier ni texto pour m'en informer, et si je n'étais retournée par hasard sur IProf c'est à Tremblay que je me serais présentée – ou, ne pouvant finalement le faire, que j'aurais indiqué que j'étais en arrêt maladie. J'ai envoyé aussitôt un courriel à IProf pour demander une clarification, savoir où j'étais affectée en réalité – courriel resté sans réponse.*

*J'ai été hospitalisée début juillet, et le serai de nouveau début septembre. J'ai téléphoné à l'Académie de Versailles pour prévenir de mon arrêt maladie, de six mois à partir du 3 septembre, et envoyer les documents nécessaires. Les bureaux étaient fermés. J'ai attendu leur réouverture, le 16 août, pour rappeler et m'assurer d'envoyer les documents à la bonne adresse, au bon bureau. Je les ai envoyés le jour même, en courrier prioritaire. Les documents sont donc à l'Académie depuis le 17 août. Je n'ai eu aucune nouvelle, et vous non plus donc.*

*J'adresse ce courriel à votre établissement pour information et, en copie, au DRH de l'Académie, ainsi qu'à la personne de l'Espé qui n'a pas été mise au courant non plus. Je pense aux élèves.*

*Cordialement,*

*A. Reyes*

6 novembre 2018

Les fausses élites (c'est-à-dire les gens qui ont pris les pouvoirs en exerçant le talent politique que l'homme partage avec les chimpanzés), se prenant pour des élites, pour des gens supérieurs au commun (alors que, répétons-le, leur pouvoir dans la société ne leur vient que de manœuvres requérant l'intelligence du grand singe), s'ingénient à abêtir le peuple et entretenir leur caste en noyant le premier sous des facilités et en flattant la seconde de ce qu'à la suite de Barthes on peut appeler l'art attrape-bourgeois, ou la littérature attrape-bourgeois, la philosophie attrape-bourgeois etc. Sans doute s'agit-il là d'une tactique pour justifier les privilèges d'une caste par la croyance tacite en sa supériorité. Encore une manœuvre politique, mais, ne soyons pas complotistes, assez largement inconsciente : car le privilégié est celui qui a le plus besoin de croire en la justification de ses privilèges.

C'est ainsi que, dans le domaine de la littérature, on inonde les gens de productions aptes à remplir le temps de cerveau humain disponible de textes peu signifiants et à lecture unique, disant ce qu'ils disent et rien d'autre. De ces textes qu'on voit garnir de bandes rouges les étals de librairie en cette saison, de ces livres primés qui racontent quelque chose et ne disent rien d'autre que ce

quelque chose, de façon jugée politiquement correcte et flatteuse si possible aussi bien pour le grand public que pour les fausses élites. Et que, dans les collèges, les lycées, peut-être bientôt dans les universités, on s'ingénie officiellement à « faire lire » les jeunes en leur proposant de la « littérature jeunesse » ou des textes « abordables », qui ne posent pas trop de problèmes de compréhension. Car les fausses élites, qui n'ont jamais vraiment exercé leur intelligence, contrairement aux vrais savants, aux vrais penseurs, mais ont su seulement se servir d'elle pour parvenir à leurs très sociales fins, ignorent ce qu'est vraiment l'intelligence et ignorent que tout être humain la possède. Pour cette raison, et aussi pour les besoins de domination de caste dont nous avons parlé, elles estiment que le peuple, que les jeunes, sont imbéciles et doivent être traités en imbéciles que la caste supérieure, en toute logique coloniale, s'évertue à élever un peu (pas trop, attention).

Or j'affirme, moi qui viens du peuple et me sais douée d'une intelligence non supérieure à celle de n'importe qui (je l'exerce de mon mieux, c'est tout), que c'est par la difficulté que nous pouvons exercer notre intelligence, qu'on peut exercer l'intelligence des élèves comme celle du peuple. Il faut savoir que dans le peuple et parmi les jeunes se trouvent des lectrices et des lecteurs très avisés, capables de lire de grands textes et de les comprendre en profondeur, plus que les personnes des élites chargées de faire la promotion de la littérature dans les médias et dans les écoles. Comme on a habitué une grande partie des gens à ne lire que du facile, de l'insignifiant, il peut être difficile de leur proposer autre chose. Mais le cap est franchissable, et il faut le franchir.

Et d'abord, nous devons le franchir nous-mêmes. Ne pas avoir peur des lectures qui nous sont difficiles. Lire des textes de philosophie ou de science quand on n'a pas de formation philosophique ou scientifique, par exemple. Comment ? En étant attentif à comprendre rationnellement tout ce qu'on peut comprendre rationnellement, et en étant confiant sur notre capacité à comprendre au moins en partie intuitivement le reste. Certains textes de littérature sont tout aussi difficiles à comprendre qu'un ouvrage de mathématiques : dans tous les cas, il faut adopter face à ces textes une attitude d'effacement de soi, d'entrée dans leur voie. S'y couler, et se laisser porter par leur flux. Alors le difficile devient facile, de la bonne facilité, celle qui ouvre les portes, laisse passer l'esprit, donne les joies incommensurables. En fait c'est comme dans l'amour, l'amour physique.

Je recommande l'écoute du colloque du Collège de France sur « Langue et science, langage et pensée ». J'ai déjà évoqué il y a quelques jours la conférence du philologue Marwan Rashed. Hier j'ai eu le bonheur d'écouter celle du mathématicien Alain Connes, et de l'entendre dire que l'univers communique avec nous, par quel moyen ? L'écriture.

18 mai 2019

Manifestation des enseignants de l'Éducation nationale. Vraiment, de me trouver au milieu de cette manif, j'avais envie de pleurer, en pensant à la

maltraitance infligée par l'État français aux élèves et aux profs – que j'ai vécue, contre laquelle j'ai protesté, sur place à l'Espé et dans mon lycée et aussi sur ce blog (l'institution par la voix du DRH de l'académie m'a menacée de porter plainte et finalement ma tutrice de l'Espé m'a fait convoquer dans un commissariat de police ; la plainte a été classée sans suite mais il n'en serait sans doute plus de même avec la loi Blanquer qui veut museler les profs). Et puis, successivement, deux de mes jeunes collègues de l'Espé, qui étaient dans la manif à des endroits différents, sont venues me voir, et ça m'a fait chaud au cœur. Je regrette mes élèves, mais je n'accepte pas de me plier aux absurdités énormes de l'institution et de l'enseignement que nous sommes censés y donner, du moins en Lettres.

27 juin 2019

Il y a des professions où le manque d'éthique peut avoir des conséquences fatales. Comme l'enseignement, où l'on a pouvoir sur les esprits, et comme la médecine, où l'on a pouvoir sur les corps. J'ai vécu aujourd'hui un moment d'une grande tristesse face à l'inhumanité manifestée par un médecin.

J'étais convoquée par la « Direction départementale de la Cohésion Sociale » – quel beau programme. En fait, j'avais rendez-vous avec le médecin mandaté par le « comité médical » qui doit se prononcer sur l'éventuelle prolongation de mon congé maladie. À Asnières, soit à une heure de transports en commun de chez moi, avec deux changements de métro. Ayant lu hier dans Le Parisien que l'air était « irrespirable » dans le métro et singulièrement sur la ligne 13, que je devais prendre, et étant pas mal fatiguée encore par ma récente opération, l'anesthésie etc., plus la canicule et les insomnies qu'elle engendre, j'ai décidé d'y aller en taxi. Mais au bout d'un quart d'heure il n'y avait toujours pas de taxi à la station et j'ai décidé de prendre le métro afin de ne pas risquer d'être en retard. Arrivée à Asnières, il me restait un petit quart d'heure à faire à pied, mais avec la fatigue je suis partie dans l'autre sens. Au bout d'un moment, me rendant compte que je ne reconnaissais rien, j'ai demandé mon chemin. On me l'a alors indiqué, mais j'ignorais que je n'étais plus à Asnières mais à Gennevilliers, et que la rue de la Paix où l'on m'envoyait n'était pas celle qui menait chez le médecin. Bref, j'ai marché cinquante minutes dans la canicule, à pas vifs, pour finalement retourner sur Asnières et arriver à bon port. Entre temps, j'avais laissé un message sur le répondeur du médecin, pour lui expliquer la situation.

Quand je suis arrivée dans la salle d'attente, il est sorti de son cabinet où il donnait une consultation ; je lui ai présenté mes excuses, je lui ai rappelé le message que je lui avais laissé. Il n'a rien voulu savoir, il m'a donné congé sans ménagement. J'avais plus d'une demi-heure de retard, je n'avais qu'à être à l'heure, c'est tout. Lui terminait ses consultations à 11h30, il n'y changerait rien. J'étais dans un état de très grande fatigue, rouge comme un coquelicot, brûlante (je n'en suis pas tout à fait remise maintenant, plus de trois heures après). Je me rends compte maintenant que j'étais certainement proche du coup de chaleur, car face à sa rebuffade, je me suis effondrée – ce qui n'est pas du

tout dans mes habitudes. Je suis tombée en larmes, il est retourné dans son cabinet, me fermant la porte au nez.

Je ne suis pas repartie, tout simplement car j'en étais dans l'immédiat incapable. Je me suis assise, j'ai bu, je me suis éventée constamment, j'ai fait de mon mieux pour me sortir de cet état. À onze heures douze, sa dernière patiente s'en est allée. Il m'avait dit qu'il terminait ses consultations à onze heure trente, mais il ne m'a pas reçue pour autant – alors que ce genre de consultation ne demande pas plus de dix à quinze minutes. Il m'a proposé de revenir le lendemain. De nouveau je me suis effondrée. Il m'a laissée repartir dans cet état.

Il a fallu que je mobilise toutes mes forces pour rentrer chez moi. Maintenant il va falloir que je règle tout cela avec l'administration, qu'elle me donne un nouveau rendez-vous sans doute, tout le pataquès. Peu importe. Ce qui importe, c'est qu'un humain, a fortiori un médecin, puisse se comporter aussi froidement, aussi mécaniquement, face à un autre humain affaibli. Je pourrais parler de non-assistance à personne en danger dans cette affaire. Mais au-delà de ma personne, c'est toute l'humanité que de tels comportements mettent en danger.

En fait, quelle que soit notre profession, chaque fois que nous agissons sans éthique, nous mettons toute l'humanité en danger.

2 septembre 2019

Depuis que tous mes enfants sont devenus adultes, à chaque rentrée des classes j'ai un moment de nostalgie en me rappelant les temps où je les accompagnais à l'école, les aînés puis vingt ans après les cadets, main dans la main. Depuis deux ans, s'y ajoute la pensée de mes élèves. Je ne risquerai plus ma santé en retournant enseigner aussi loin de chez moi mais je garde dans mon cœur un souvenir aimant, émerveillé, du temps que j'ai pu passer avec eux. Alors aujourd'hui, pour rendre hommage à tous ces enfants, à tous les enfants, j'ai décidé de faire ma rentrée des classes, moi aussi. J'ai mis mon ordinateur et mon grand cahier dans mon cartable et je suis allée travailler à la bibliothèque. Fini, les vacances. Le temps des vacances est bon et le temps de la rentrée est bon. Heureuse de retrouver mon roman, après l'avoir laissé reposer tout l'été. Heureuse, en le relisant, de voir que le travail accompli jusqu'ici m'apparaît maintenant porteur de possibilités que je n'y avais pas encore vues (j'ai bien fait de le laisser reposer : il a travaillé pendant ce temps comme l'esprit travaille pendant le sommeil). Heureuse d'avoir encore à travailler pour le terminer. Je suis encore fatiguée intellectuellement, j'ai traversé beaucoup d'épreuves fatigantes et malgré cela (et non grâce à cela) j'ai continué à avancer dans la recherche et la connaissance spirituelles et c'est ainsi que le travail que je fais malgré la fatigue va vers une dimension nouvelle de l'être, jusqu'à présent inconnue ou inexplorée.

Le repos c'est doux, mais le travail, c'est classe. C'est par le travail qu'on se surpasse. Si on y met son cœur. Si on ne triche pas. Je ne triche pas, parce

que je n'ai aucune intention de gagner, ni de perdre. Ni de paraître, ni de disparaître. Je n'ai pas d'intention. Je suis à ce que je fais : dans tout travail, c'est ce qu'on peut faire de meilleur. Être à ce qu'on fait. Se donner. Sans autre but que d'accomplir de son mieux ce qu'on a à accomplir. Ce sont les humains qui vivent ainsi qui sauvent le monde, à chaque instant et siècle après siècle. Leur existence pacifique, combat de chaque instant, victoire de la présence à chaque instant, est la meilleure guerre contre le mal, le mensonge, la zizanie, la mort que sèment les insensés qui perdent leur vie en voulant la gagner, les avides, les vampires qui ont si peu de vie qu'il leur faut la prendre chez ceux qui vivent.

Quelle belle lumière il y avait dans les faîtes des arbres, derrière les baies vitrées ouvertes de la bibliothèque. Je suis dans l'Esprit et l'Esprit est en moi, qui ne suis rien d'autre. Livrée à ses transformations, transformante. Élèves, par la recherche et le savoir, transpassons-nous, transformons-nous, soyons, humbles et patients, dans la puissance réelle.

1<sup>er</sup> mars 2020

La littérature en elle-même ne garantit pas un quelconque accomplissement. On peut lire, même beaucoup, et n'en rien apprendre. Macron déclarait récemment ne pas aimer les mauvais romans, lesquels, ajoutait-il, ne le détendaient pas. Si l'on croit que les romans servent à détendre, à faire passer agréablement le temps de cerveau disponible du lecteur, c'est qu'on lit en fait de mauvais romans (en effet publiés à cet usage), ou qu'on lit mal de bons romans (chargés d'une tout autre ambition). De fait, la politique toute mécanique et vaine de ce président fardé prouve assez que s'il lit, il lit très mal, à l'instar de son enseignante d'épouse maquillée comme un camion volé.

Mallarmé, du moins tel qu'il fut compris et divulgué par des Sartre, Barthes ou Blanchot, c'est-à-dire comme génocidaire de la littérature, a effectivement trouvé sa fin dans le génocide de la littérature, tel qu'on peut le constater dans l'édition industrielle de livres, et aussi dans l'enseignement imposé aux futurs enseignants comme aux élèves. Occuper les cerveaux, les saturer de communication, de publicité, de bavardage, de bluff, d'esbroufe, c'est s'aveugler et aveugler, et c'est faire la guerre à la liberté, faire la guerre à la littérature en soi, l'assassiner. Tuer la littérature, c'est tuer l'humain, tuer la vie animale de l'humain, au beau sens premier d'animal : du souffle, de la vie, de l'âme.

Il y a toujours quelques éditeurs et quelques professeurs exigeants, consciencieux et judicieux. Mais même dans des institutions prestigieuses comme la Sorbonne ou le Collège de France, certains cours (pas tous) ressemblent à un interminable et mortel bavardage, ne laissant au bout d'une heure qu'un rien de savoir et de sens qui eût pu être livré en une minute, en littérature et pire – car c'est là une discipline encore trop rare – en littérature comparée. Que doit être un cours de littérature ou de littérature comparée, depuis le collège – voire depuis les classes de primaire ou même avant, car,

comme pour la philosophie ou les mathématiques, il n'est jamais trop tôt pour s'initier à la littérature – jusqu'aux plus hauts niveaux d'étude ? Un cours qui doit porter à la fois du savoir et du sens. Mais du savoir et du sens réellement sérieux et pertinents, articulés justement, sur le fond autant que sur la forme (alors que l'enseignement actuel s'acharne sur la forme, réduite à faire écran sur le fond, qu'on occulte).

Certains cours peuvent apporter essentiellement des savoirs. Des savoirs solides et profonds, mis en perspective, donnent des armes capitales pour la pensée. D'autres cours, tout en s'appuyant sur des savoirs, peuvent essentiellement interroger la littérature ou les textes en eux-mêmes, et cette interrogation sur le sens ouvre de vastes champs de pensée. Le but d'un cours de littérature doit être de révéler son importance, sa capacité, les armes secrètes, comme dit Cortazar, qu'elle contient et que nous pouvons incorporer pour vivre en humains animés et voyants plutôt qu'en mécaniques aux passions aveugles. Car ce n'est pas la technologie qui nous prend notre âme, c'est le manque de poésie, de pensée, de littérature vivante. La seule machine que nous ayons à combattre est la machine-en-nous. Y compris la machine à penser, aux rouages tout faits, qui tourne absurdement, comme passe-temps de vies où l'être ne s'atteint jamais.

11 avril 2020

Une médecin de l'académie de Versailles, où je suis normalement affectée, me téléphonant hier pour une expertise médicale, m'a dit que les cours ne reprendraient pas d'ici la rentrée de septembre. La veille du confinement général, l'hôpital m'avait téléphoné pour annuler mes rendez-vous de suivi et m'avait dit que le confinement durerait sûrement 45 jours (et j'ignore, comme tant d'autres personnes qui y sont suivies, quand les consultations pourront reprendre à l'hôpital). Le traumatisme sanitaire, social, psychologique, économique de cette période laisse cependant quelques requins rêveurs, selon la déjà vieille stratégie du choc.

L'école, notamment, ce gros morceau, est déjà dans leur viseur. « On ne va pas privatiser les structures mais l'éducation. Le pilotage va passer au marché (...) C'est probablement l'offre qui va faire la loi. Les gens sont devenus des consommateurs », salive déjà un certain Alain Bouvier sur le site *Le café pédagogique*. « Et si la classe, évident lieu de socialisation, était aussi un obstacle aux apprentissages individuels ? », ajoute-t-il, voulant profiter de l'expérience d'école à distance mise en place pendant le confinement. Si la classe disparaît, « Cela suppose que les parents soient informés par chaque enseignant des raisons qui étayent ses choix pédagogiques ». Bref, ce monsieur rêve d'une école détruite et d'enseignants à la botte d'intérêts privés et des velléités des parents. On demande bien à la population ce qu'elle pense de telle molécule pour soigner un virus inconnu, pourquoi pas exiger aussi des professeurs, comme des médecins, qu'ils abdiquent leur expertise ?

Comme on sait, l'école en ligne aujourd'hui est un désastre pour beaucoup d'élèves, qui ne la suivent plus du tout, soit parce qu'ils n'ont pas le matériel nécessaire, soit parce que leurs conditions de vie les décourage de le faire. Poursuivre l'enseignement dans cet esprit serait permettre à une partie favorisée de la population d'accéder aux savoirs, et à une autre partie, celle des pauvres et des néopaupérisés d'après crise, de rester quasiment illettrée. La tiers-mondisation du pays à laquelle nous assistons face à la pandémie, devant laquelle nous nous révélons être parmi les pays les plus démunis (au Maroc par exemple, le port du masque est obligatoire, le pays en produit et en vend à tout petit prix dans les supermarchés et autres commerces), s'achèverait en tiers-mondisation culturelle. Le petit chef de la start-up nation et ses camarades trouvent sans doute judicieux de se diriger vers une école dématérialisée, déshumanisée.

Quand j'ai enseigné, il m'est arrivé d'utiliser de brèves séquences de cours en ligne pendant mes cours, mais c'était évidemment de façon guidée et pour faire noter aux élèves quelques points de savoir qui nous servaient ensuite de base d'approfondissement et de réflexion. Il est faux de croire que tout cela pourrait se faire uniquement en ligne. Rien ne peut remplacer, dans l'enseignement comme dans l'amour, un rapport réel entre les partenaires. Professeurs et élèves sont partenaires dans le complexe et difficile rapport d'enseignement, et je mets bien élèves au pluriel, car ce n'est pas seulement entre un enseignant et un élève que l'enseignement se fait, mais aussi entre un enseignant et une classe.

La classe est un trésor. Au cours des cours, elle forme corps. Je n'oublie pas ce moment où, à la fin d'un atelier, les élèves me disent : « maintenant, on est soudés ». La classe est un ensemble d'intelligences variées, qui viennent au secours les unes des autres. L'intelligence n'est pas seulement le fait des premiers de la classe, de ceux dont l'intelligence correspond à ce que l'école attend. Des élèves moyens ou mauvais (qui se croient malheureusement souvent idiots parce qu'on le leur a mis dans la tête) possèdent leur propre forme d'intelligence, puissante et admirable aussi. C'est cette circulation des intelligences qui permet l'ouverture et le développement de toutes ces jeunes et fantastiques intelligences, si elles sont guidées dans ce sens.

Alors certes l'école actuelle a de grandes défaillances, dues à la politique menée en France, à la formation débilante des enseignants et souvent (du moins dans ma discipline, le français), des élèves. Mais il serait criminel de la laisser mourir sans soins. Ce qu'il faut ce n'est pas la tuer, c'est la soigner et la relever. Il en va de tout l'avenir du pays.